

ANKARA Le projet de réforme de l'éducation, qui prévoit notamment une extension de cinq à huit ans de l'enseignement primaire obligatoire, suscite de vives contro-

verses en Turquie puisqu'il va entraîner la fermeture de nombreuses écoles religieuses. Pour les défenseurs de la laïcité, ces établissements sont devenus des centres de

recrutement des militants islamistes. ● LA GUERRE que se livrent depuis treize ans les forces gouvernementales et les combattants séparatistes du Parti des travailleurs du Kurdis-

tan (PKK) dans le Sud-Est anatolien a ravagé cette région, qui était pourtant au début du siècle l'une des plus riches du pays. ● LES ENTREPRENEURS islamistes ont mis sur

le pied dans certaines villes de province, notamment à Konya (Anatolie), des empires industriels locaux qui rivalisent à présent avec les entreprises d'Istanbul ou d'Ankara.

L'enseignement ravive les tensions entre islamistes et laïcs en Turquie

Un projet de loi, qui veut porter de cinq à huit ans la durée de l'école primaire obligatoire, doit être soumis à l'Assemblée nationale. Il prévoit un financement par le relèvement des impôts indirects. Le texte vise principalement à limiter l'influence des établissements religieux

ISTANBUL
de notre correspondante
Après trois jours de débats, les membres de la commission parlementaire chargée du projet de réforme de l'enseignement n'étaient toujours pas parvenus, mercredi 6 août, à se mettre d'accord. Le projet, qui divise actuellement la Turquie et qui doit être soumis prochainement au vote de l'Assemblée nationale, prévoit l'extension de l'enseignement primaire obligatoire de cinq à huit ans au détriment des « imams hatip », ces établissements religieux fondés pour former les imams et qui seront graduellement fermés.

Souvent financés par les communautés locales mais placés sous le

contrôle du ministère de l'éducation nationale, ces établissements se sont multipliés au fil des années et accueillent aujourd'hui un demi-million d'élèves, garçons et filles. Aux yeux des défenseurs de la laïcité – et notamment des militaires – ces écoles sont devenues des centres de recrutement pour les militants des « forces réactionnaires », qui, selon eux, menacent le régime actuel. La modification de la loi sur l'enseignement faisait partie des fameuses « recommandations » émises le 28 février dernier par le Conseil national de sécurité, dominé par les militaires, pour bloquer la montée de l'islam politique. Le gouvernement du premier ministre, Necmettin Erbakan, avait alors

ignoré ces suggestions à ses dépens : sous la pression du haut commandement, des institutions républicaines et d'une partie de la société civile, le premier ministre avait été contraint à la démission, le 18 juin.

Pour financer la réforme de l'enseignement, le gouvernement a prévu une série de nouvelles taxes, qui affecteront l'ensemble de la population. Elles seront prélevées notamment sur les cigarettes, les billets d'avion ou les téléphones cellulaires. Une aide de la communauté internationale est également prévue pour mener à bien ce projet d'autant plus ambitieux – compte tenu de l'état actuel de nombreuses écoles turques – qu'il a été préparé

à une vitesse record et que son application devra commencer dès la rentrée scolaire.

Si elle se confirme, l'adoption de la loi par l'Assemblée nationale ne mettra cependant pas fin à la controverse. Des manifestations ont déjà eu lieu dans plusieurs villes du pays, notamment à Ankara. Dans la capitale, l'action des militants islamistes avait quelque peu été éclipsée par le comportement de la police, celle-ci ayant brutalement attaqué les journalistes qui couvraient l'événement : douze personnes avaient dû être hospitalisées. D'autres rassemblements se poursuivent en divers points du pays et cent trente personnes ont déjà été interpellées. Mesut Yılmaz,

le premier ministre, a signalé qu'il ne se laisserait pas intimider : « Ceux qui sont habitués à l'absurdisme ont peur de la lumière », a-t-il affirmé à l'adresse du Parti de la prospérité (Refah, islamiste). De son côté, Tansu Ciller, du Parti de la juste voie, s'est élevée contre la version actuelle du projet de loi : « Est-ce que nous voulons produire des soldats de plomb, un seul modèle, un prototype ? », a-t-elle déclaré.

Plus encore qu'un débat sur l'enseignement, c'est une lutte pour le contrôle des jeunes qui se joue. Aucun des deux camps en présence ne semble vouloir armer les générations futures d'un véritable sens critique et d'une indépendance d'esprit qui lui permettrait de choisir son style de vie en connaissance de cause : il s'agit, tant pour les défenseurs de la laïcité que pour les islamistes, d'imposer leurs visions respectives au détriment de toute autre.

de démarcation entre laïcs et islamistes se creusent de jour en jour. Alors que les médias islamistes s'en prennent aux « fascistes » kémalistes, aux « spéculateurs », la presse laïque parle désormais des islamistes en termes de « eux » et « nous », oubliant parfois que ce segment non négligeable de la population, s'il n'est pas en accord parfait avec l'idéologie officielle de

Ankara et Chypre-Nord signent un accord

La Turquie et la « République turque de Chypre du Nord » (RTCN), autoproclamée en 1983, non reconnue internationalement, ont signé, mercredi 6 août à Nicosie, un « accord d'association », en vue de l'« intégration partielle » de la RTCN à la Turquie. Cet accord intervient à cinq jours des rencontres intercommunautaires entre Rauf Denktaş, président de la RTCN, et son homologue chypriote, Glafcos Cléristès, qui se tiendront du 11 au 16 août à Gilon (Suisse) sous l'égide du représentant spécial de l'ONU, Diego Cordovez. Les autorités turques avaient prévu qu'elles envisageraient une fusion avec Chypre-Nord si la communauté grecque de l'île entamait des négociations d'adhésion à l'Union européenne. Dans un communiqué rendu public jeudi, la Grèce a déploré la signature de l'accord, « au moment où sont déployés des efforts pour une normalisation entre Athènes et Ankara ».

L'Etat, ne fait pas moins partie intégrante de la société turque. L'arrivée au pouvoir de la coalition dirigée par Mesut Yılmaz devait mettre fin à ces divisions internes, mais le climat de réconciliation annoncé ne se profile toujours pas à l'horizon.

Nicole Pope

Les « tigres d'Anatolie » se taillent de beaux succès industriels

KONYA
de notre envoyée spéciale
Cette ville d'Anatolie berceau des célèbres derviches tourneurs est aujourd'hui surtout connue pour son conservatisme religieux. Mais Konya, une des cités les plus riches de Turquie en dépit de son million d'habitants, où les fameux *gecek*

REPORTAGE

Ces entrepreneurs se référant à l'islam ont mis sur pied des groupes tentaculaires dont la réussite intrigue

du – les taudis qui traditionnellement ceinturent les grandes villes – semblent instants, mérite également d'être reconnue pour son remarquable développement économique. En quelques années, la ville a été transformée en un centre industriel prospère grâce à une nouvelle génération d'entrepreneurs, les « tigres d'Anatolie ».

Ces hommes d'affaires et entrepreneurs de province, de tendance islamiste, ont mis sur pied dans plusieurs centres provinciaux des empires qui rivalisent désormais avec le vieux capital d'Istanbul, d'Ankara ou d'Izmir. Ces holdings aux multiples compagnies, qui rejettent le principe des prêts à intérêts – contrairement à l'islam –, inquitent cependant les défenseurs de la laïcité, qui comprennent mal leur essor soudain et attribuent des origines douteuses aux fonds abondants dont ils disposent. La presse laïque avait d'ailleurs pu-

bié, en juin, une liste noire de compagnies soupçonnées par l'armée de soutenir les « forces réactionnaires ».

Kombassan Holding est précisément une de ces entreprises, dont les fonds avaient été temporairement bloqués par les marchés financiers après la publication de la liste. Fondé en 1989, le groupe emploie désormais vingt-six mille personnes dans une trentaine d'usines et de sociétés – engagées dans des secteurs très divers qui vont de l'imprimerie au tourisme en passant par le textile – et prévoit d'avoir cent mille salariés d'ici à l'an 2000.

SILENCE SUR LES CHIFFRES

Le succès de Kombassan et de plusieurs entreprises similaires, explique Hasim Sahin, un ancien instituteur devenu le vice-président du groupe, s'appuie sur la confiance de milliers de petits entrepreneurs – aucun d'entre eux ne détient plus de 1 % des parts – qui sont souvent des travailleurs turcs en Europe. Ceux-ci, en accord avec leur foi religieuse, préfèrent faire fructifier leurs économies en les plaçant dans des projets productifs plutôt que d'accumuler des intérêts – « des investissements morts », selon l'un d'eux – sur un compte en banque.

Consentants de l'attention qu'elles attirent, ces compagnies ne tiennent pas particulièrement à publier des chiffres, ce qui ne fait qu'accroître la suspicion de leurs adversaires ou rivaux. Leurs fabricques, équipées de technologies de pointe, prouvent cependant qu'un capital important a réellement été investi et, jusqu'à présent, leurs actionnaires n'ont pas eu à se plaindre. « Nous

sommes islamistes, notre capital ne l'est pas », explique pour sa part Mehmet Emin Alsay, qui dirige à Istanbul le groupe Silm, également dans le colimateur des militaires.

Vêtu de jeans et d'une chemise à carreaux, M. Alsay affirme qu'à l'exception de sa foi il n'est pas différent des hommes d'affaires dits laïcs. Comme eux, il est motivé par le désir de gagner de l'argent. Plutôt que de se tourner vers les pays musulmans, souvent peu développés – « des investissements risqués » – il ne cache pas sa préférence pour les sociétés mixtes avec des compagnies européennes ou américaines. « Le profit est notre motivation prioritaire, mais nous voulons aussi faire profiter la société en créant des emplois », explique-t-il.

Les attaques dont ils sont la cible ne semblent pas trop inquiéter ces entrepreneurs, convaincus qu'elles sont avant tout motivées par la concurrence des compagnies traditionnelles, qui se sentent menacées par les nouveaux venus. Bien que la structure de ces entreprises les rende vulnérables à une crise de confiance, les « tigres d'Anatolie » croient fermement que leurs investisseurs, qui partagent généralement leur croyance, ne les laisseront pas tomber. « Les fabricques fournissent la preuve de notre travail », explique Mehmet Yüksel, qui, après quinze années passées aux Pays-Bas, a choisi de rentrer en Turquie pour diriger l'imprimerie de Kombassan. Une main sur le cœur, il affirme : « C'est de là que vient la confiance. »

N. P.

Les combats entre l'armée et les séparatistes kurdes ont ruiné le Sud-Est anatolien

DIYARBAKIR
de notre envoyée spéciale
Dans les rues de cette capitale kurde du Sud-Est anatolien, ils sont partout, ces enfants dépeçés et sales qui, avec persistance, tirent le passant par la

REPORTAGE

Malgré les promesses gouvernementales, la région ne cesse de s'appauvrir

manche pour lui vendre un paquet de chewing-gum ou le convaincre de se laisser peser sur la balance qu'ils transportent, calée sous leur aisselle. Forcés de contribuer ainsi au maigre revenu de leurs familles, ces enfants sont les autres victimes du conflit qui, depuis 1984, oppose les forces gouvernementales turques et les combattants kurdes du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK, marxiste-léniniste).

Treize ans d'affrontements ont causé la mort de plus de vingt-trois mille personnes et, selon diverses estimations, ont entraîné le déplacement de trois cent cinquante mille à deux millions de villageois. Fuyant les affrontements ou contraints par les forces de sécurité d'abandonner leurs demeures, ils sont venus s'entasser, dans des conditions insalubres, dans les banlieues de Diyarbakir, dont la population a quadruplé pour atteindre un million et demi d'habitants. Cet exode rural involontaire a eu un impact considérable sur la production agricole locale : l'élevage

a diminué, au point que la Turquie est obligée d'importer de la viande, et le prix des produits maraîchers a augmenté, de nombreux champs ayant dû être abandonnés.

Si le conflit continue, il se domine plus la vie des habitants comme au début des années 90. La misère et la nécessité urgente d'y remédier, afin d'éviter que les gosses affamés d'aujourd'hui ne deviennent les révolutionnaires de demain, mobilisent désormais davantage l'attention. Au début de cette année, l'opinion publique turque avait été choquée par les images télévisées d'une distribution de nourriture à l'occasion du ramadân qui avait tourné à l'émeute, les réfugiés, désespérés, se battant pour obtenir quelques miettes.

EXODE VILLAGEOIS

Le manque d'éducation – problème chronique – est également une bombe à retardement dans cette société. Le conflit, le meurtre de nombreux instituteurs par le PKK et l'exode des villageois ont causé la fermeture d'environ 3 000 écoles. L'Etat n'est pas seul responsable de cet échec : les Kurdes continuent d'avoir trop d'enfants – les familles de dix enfants sont courantes – et de nombreux paysans, habitués à subsister de façon autonome avec l'aide de leurs rejets, enrôlés aux champs, n'ont pas vraiment compris la nécessité de l'éducation.

Une récente conférence sur la lutte contre la pauvreté, organisée conjointement, à Diyarbakir, par les Nations unies et la Fondation pour les études économiques et

Une région dévastée par treize années de guerre



Population de la Turquie : 63,1 millions, dont 12 à 15 millions de Kurdes

● Région peuplée majoritairement par des Kurdes
■ Provinces soumises à l'état d'urgence

sociales (Tesev), marquait un premier pas : les autres régions de la Turquie commencent à prendre conscience que la force seule ne permettra pas de résoudre le problème kurde. Au début du mois de mai, les généraux avaient convoqué les représentants du secteur privé pour un briefing au cours duquel ils ont exprimé leur message : « Les forces armées ont fait leur travail ; ou tout, désormais, des forces non armées [le gouvernement, les hommes d'affaires] de faire le leur. »

Lors de cette conférence, Isak Alaton, dirigeant d'Alarko, un des grands holdings du pays, a plaidé « pour une Turquie unie, contre une Turquie à deux vitesses ». Mais, pour que l'Etat et ces Turcs désireux de mettre fin à un conflit qui saigne le pays tout entier regagnent la confiance de la population kurde, il faudra des progrès concrets. Les statistiques dé-

montrent en effet que, si le revenu annuel moyen par habitant atteint 7 349 dollars près d'Istanbul, où 1,4 % de la population vit au-dessous du seuil de la pauvreté, dans certaines zones du Sud-Est anatolien, en revanche, comme la province de Mus, la plus démunie, il n'est que de 660 dollars par an. Certains responsables locaux estiment que plus de 80 % des réfugiés survivent avec moins d'un dollar par jour.

« Les gouvernements successifs ont dévié neuf "paquets" de mesures pour développer la région, donnant l'impression que des militants ont été déversés dans le Sud-Est anatolien », explique avec amertume, Mehmet Sirin Yigit, qui dirige la chambre de commerce et d'industrie de Diyarbakir. « En réalité, rien n'a été fait. Ça n'était que mensonges. »

Le fameux « Projet du Sud-Est anatolien », mieux connu sous le

nom de GAP, est régulièrement présenté par les autorités turques comme une preuve de leur volonté de sortir la zone de son marasme : avec vingt-deux barrages et dix-neuf centrales hydro-électriques, il permettra d'irriguer de vastes plaines et d'assurer de nombreux emplois. Douze milliards de dollars ont été dépensés jusqu'à présent mais, explique Ahmet Ozer, qui dirige l'Union des municipalités de la région, l'énergie fournie par les barrages est envoyée à l'Ouest du pays, où elle alimente les industries des grandes villes. Alors que la partie énergétique du projet est achevée à 90 %, 7 % seulement des plans d'irrigation, qui devraient avoir un réel impact sur l'économie locale, ont été réalisés. Le GAP a pris un tel retard, explique M. Ozer, qu'au rythme actuel il ne sera pas terminé avant le milieu du siècle prochain.

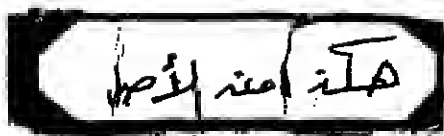
POTENTIEL INEXPLOITÉ

Difficile d'accès, la région n'en a pas moins un potentiel économique important : elle fait partie du fameux « croissant fertile » et, pendant des décennies, elle a fourni au reste de la Turquie – ainsi qu'aux pays avoisinants – les produits agricoles et le bétail dont ils avaient besoin. Elle est riche en eau et produit un tiers de la consommation turque de pétrole.

Pourtant, elle a été trop longtemps délaissée. Quelques chiffres illustrent son déclin : en 1923, peu après la fondation de la République, l'économie de la province de Diyarbakir la plaçait au second rang dans le pays. Quarante ans plus tard, elle glissait au 26^e rang.

N. P.

Je vis ici



Washington prône une accélération des négociations sur le statut des territoires palestiniens

Madeline Albright se rendra au Proche-Orient à la fin du mois

Le secrétaire d'Etat américain, Madeline Albright, a annoncé, mercredi 6 août, qu'elle se rendrait au Proche-Orient « à la fin du mois » et

a souhaité une accélération des négociations sur le statut définitif de la bande de Gaza et de la Cisjordanie. Pour le président Bill Clinton, le ré-

tablissement de la confiance entre Israël et les Palestiniens est un préalable à une visite de M^{me} Albright.

POUR la première fois depuis qu'elle a pris ses fonctions de secrétaire d'Etat, Madeline Albright a publiquement recommandé, mercredi 6 août, « une accélération des négociations sur le statut définitif » des territoires palestiniens et annoncé qu'elle se rendrait dans la région « à la fin du mois » d'août pour rencontrer les responsables israéliens et palestiniens.

Quelques heures plus tard, le président Bill Clinton a semblé poser une condition à ce premier voyage du secrétaire d'Etat au Proche-Orient : le rétablissement de « la confiance » entre Israéliens et Palestiniens. « Aussi longtemps que les parties en conflit ne se feront pas confiance et que les Israéliens estimeront que l'Autorité palestinienne ne fait pas un effort (en matière de sécurité) à 100 % - ce qui ne veut pas dire obtenir des résultats à 100 % -, il sera impossible pour la paix d'avancer », a déclaré le président américain, lors d'une conférence de presse. Si nous pouvons résoudre cela, alors le secrétaire d'Etat se rendra bientôt au Proche-Orient.

Dans un discours devant le National Press Club, M^{me} Albright a

appelé l'Autorité palestinienne à « faire le maximum d'efforts » pour prévenir le terrorisme anti-Israélien. « L'engagement des Palestiniens à combattre le terrorisme doit être constant et absolu », a-t-elle affirmé. Elle a aussi invité le gouvernement israélien à s'abstenir de tout « acte unilatéral qui préjuge » du résultat final du processus de paix, ou qui « mine la confiance » entre les deux parties, une allusion notamment à la construction de nouveaux logements juifs à Jérusalem-Est.

Israël, a estimé M^{me} Albright, doit aussi s'efforcer d'améliorer la situation économique des Palestiniens, aggravée par les mesures de représailles prises après le récent attentat-suicide sur le marché juif de Jérusalem. A quelques jours du départ pour une nouvelle mission au Proche-Orient du coordonnateur américain du processus de paix, Dennis Ross, M^{me} Albright a souligné la volonté du gouvernement Clinton de « tout faire » pour relancer ce processus sans « imposer des solutions ».

Les négociations israélo-palestiniennes sont bloquées depuis le début des travaux de construction,

en mars, de la colonie juive de Har Homa, sur le djebel Abou Ghneim, à Jérusalem-Est. En suggérant d'accélérer les négociations sur le statut définitif des territoires palestiniens, M^{me} Albright reprend à son compte une proposition du premier ministre israélien, Benjamin Netanyahu. Les Palestiniens ont affirmé ne l'accepter qu'à la condition qu'Israël n'en profite pas pour passer par pertes et profits les volets de l'accord intérimaire d'autonomie qui n'ont toujours pas été appliqués, en particulier les « redéploiements » de Tsahal en Cisjordanie. L'autre condition est le gel de la construction de colonies de peuplement israéliennes.

« ATTACHEMENT INDÉFECTIONNEL » Les négociations sur le statut définitif des territoires portent précisément sur les colonies de peuplement, Jérusalem et la question des réfugiés palestiniens.

M^{me} Albright, qui s'est entretenue par téléphone avec M. Netanyahu et le président palestinien, Yasser Arafat, n'a pas révélé l'itinéraire de sa tournée au Proche-Orient. Elle a indiqué que Washington était aussi « très intéressé à

réactiver » les négociations de paix entre Israël et la Syrie, au point mort depuis un an et demi, ce qui laisse supposer qu'elle se rendra entre autres à Damas. Le secrétaire d'Etat a confirmé que M. Ross mettrait l'accent sur la lutte contre le terrorisme et a réaffirmé l'« attachement indéfectible » du gouvernement Clinton à la sécurité d'Israël. Elle a invité les Palestiniens à accroître la coopération avec les services de sécurité israéliens.

En attendant, le ton continue de monter entre Israël et l'Autorité palestinienne. Pour la deuxième fois en deux jours, M. Netanyahu a comparé cette dernière à un régime terroriste « comme l'Iron, l'Irak et la Libye ». Il a vivement critiqué des déclarations faites le même jour par M. Arafat, qui a invité ses partisans à se préparer à « la prochaine bataille » et accusé Israël de vouloir enterrer le processus de paix. Le premier ministre a réaffirmé, après un entretien avec le prince héritier Hassan de Jordanie, qu'Israël « s'en tient à ses mesures et ne les reconsidérera que si les Palestiniens prennent des mesures contre le terrorisme ». - (AFP)

Les insurgés d'Anjouan redoutent une intervention de l'armée comorienne

L'île vit au rythme des rumeurs et des barricades

MUTSAMUDU (Ile d'Anjouan)

de notre envoyé spécial

Les insurgés d'Anjouan restent sur leurs gardes, et, s'ils savent rouvrir prudemment leurs barricades dès que l'heure est à la détente, ils n'hésitent pas, à la moindre rumeur, à les refermer quasi hermétiquement, paralysant la circulation dans l'île et la « capitale » de l'Etat d'Anjouan, dont ils ont proclamé l'indépendance dimanche 3 août.

Ainsi, mercredi, entre l'aéroport d'Ouani, toujours contrôlé par des militaires loyalistes (solidaires des trois cent cinquante gendarmes et policiers confinés dans leurs casernes), il fallait louvoyer entre une vingtaine de barrages entrouverts depuis l'aube pour permettre aux camions d'effectuer une distribution de riz dans la brousse, où chaque village a édifié une barricade, symbole de la révolution anjouanaise. Ces barricades sont destinées, en principe, à repousser toute tentative de reconquête par l'armée de Moroni, l'« ancienne métropole ».

En milieu de journée, une rumeur sur l'arrivée imminente d'une délégation de Moroni s'est répandue comme une traînée de poudre, faisant brusquement monter la tension. Elle devait, disait-on, convaincre les séparatistes de négocier. C'était le mot à ne pas prononcer : en un clin d'œil, toutes les pierres, les branches, les épaves de voitures, les contenants ont été déplacés sur l'asphalte, et bientôt, seuls les piétons et les motards parvenaient encore à circuler. Près du port, un grillage posé en travers de la chaussée empêchait même les deux-roues de passer. Nul n'a en fait aperçu la délégation, mais sa présence supposée a fourni un bon prétexte pour remobiliser les troupes. « Coupez la route ! », scandaient les jeunes, tandis que les vieux, sur la place de l'Indépendance (de 1975), pestaient contre ces prétendus délégués qui n'étaient que « des militaires déguisés », puisqu'on avait aperçu des « armes cachées dans leurs bagages ».

Les Anjouanais de toute génération restent sur le pied de guerre et les graffiti sur les murs, « Prêts pour l'indépendance ! » ou « C'est le moment ou jamais ! » - qui voisinent avec un « Anjouan en o marre de Bob Denard ! » datant de sa dernière tentative de coup d'Etat en

1995 -, sont plus que jamais d'actualité. A la nuit tombée, les enfants disposent joyeusement des cailloux sur les portions de rue encore vierges d'obstacles, tout en menageant gentiment un passage pour le motard attardé. Après une nuit sans rumeurs, l'atmosphère pouvait se décriper, jeudi, grâce à une levée progressive de barrages, à condition toutefois que le patron de l'Hôtel La Guinguette, un des meneurs des « rattachistes » profraçais, puisse faire démarrer l'engin de chantier qui permet de repousser les contenants sur les bas-côtés. En dernier recours, les jeunes peuvent s'en charger, mais ils pensent à économiser leurs forces, le bras de fer avec Moroni s'annonçant de longue durée.

Il n'y a pas que les initiatives du Mouvement pour l'Indépendance d'Anjouan qui entravent la circulation à Mutsumudu. Il y a aussi les mariages. Les familles des futurs époux ont coutume de tendre des toiles de part et d'autre d'une rue afin d'isoler quelques maisons et de fêter l'événement dans une certaine intimité. Le mois d'août est la saison des mariages, et coïncide, cette année, avec les événements sécessionnistes. Une des préoccupations des autorités de l'Etat d'Anjouan étant de mettre en place un système de taxes à l'importation, des dizaines de contenants, remplis de marchandises achetées à Dubaï et destinées aux célébrations nuptiales, sont toujours bloqués au port. Les familles font pression pour récupérer leurs biens avant la fête.

Révolution oblige, les Anjouanais ont dû renoncer à une solide tradition : celle du cortège de voitures qui, d'habitude, défilent bruyamment dans les rues jusqu'au domicile de la mariée. Alors, comme au bon vieux temps, les femmes vont à pied et enfilent une barrique en chantant, les mains chargées de présents.

Jean Hélène

■ L'Organisation pour l'unité africaine (OUA) a nommé un émissaire, le diplomate Ivoirien Pierre Yere, pour les Comores. La France, qui ne souhaitait pas assurer elle-même une médiation dans l'archipel, s'est félicitée de cette décision.

A Ramallah, plus rien ne passe... sauf les hommes

RAMALLAH de notre envoyé spécial
Jour sans à Ramallah. Dans tous les faubourgs de la petite ville, mercredi 6 août, des files de voitures butent sur une Jeep israélienne, des chevaux de frise disposés en quinconce sur la chaussée, et sur le jeune militaire

REPORTAGE
L'économie des zones mises en quarantaine par le bouclage israélien est gravement menacée

qui filtre les rares allées et venues. Le bouclage, la mise en quarantaine des territoires palestiniens, décidés à la suite de l'attentat contre un marché de Jérusalem, ce sont les taxis collectifs renvoyés, les familles séparées et les jours chômeurs.

Un service des urgences de l'hôpital de Ramallah, le docteur Sahani ne déplore pour l'instant aucun incident grave. « Il est toujours possible de sortir dans les cas critiques, avec des autorisations spéciales. Mais il faut beaucoup de temps pour les obtenir et le transport est très long, ce qui n'est pas idéal dans les situations d'urgence. Il en va de même avec les femmes qui ont des problèmes au moment de l'accouchement et qui ne peuvent attendre », dit-il. Avec son permis spécial, le docteur peut passer les barrages sans encombre pour se rendre à son travail. Ce n'est malheureusement pas le cas des infirmières. Mercredi, un bon quart est toujours retenu à l'extérieur de Ramallah. En revanche, l'état des stocks de médicaments est rassurant, à moins que le bouclage ne vienne à durer.

Accoudé au comptoir de l'épicerie peu achalandée qu'il tient sur la route de Naplouse, à 500 mètres du check-point, Mohamad El Chiny compte les clients sur ses doigts. « Je n'ai pas d'inquiétude pour les stocks, à ce rythme, je peux tenir deux semaines ! Pour l'instant, je perds environ 70 % de mon chiffre d'affaires. D'habitude, les gens des villages font leurs courses chez moi lorsqu'ils quittent Ramallah, pour rentrer chez eux. Une fois par semaine, ils font leurs provisions. » Les villages sont en zones B ou C, contrôlés par les Israéliens, selon l'alphabet des accords signés à Washington, en 1995. Autonomie, Ramallah, la capitale politique par défaut des Territoires, siège du Parlement palestinien, est, elle, en zone A. Par temps de bouclage sévère, cette zone est totalement cloisonnée. Mohamad trouve que celui actuellement en vigueur est particulièrement « sévère ».

CHACUN SE DÉBOULE

Mais, après deux bonnes années de bouclages intermittents, les Palestiniens de Cisjordanie ont appris à faire avec. Contrairement au piège de Gaza, où les étroites zones sous autonomie jouxtent directement le territoire israélien et sont donc soumises à un contrôle permanent, les villes autonomes s'autorisent quelques libertés. « J'ai fait près de 100 kilomètres, j'ai roulé pendant deux bonnes heures, mais je suis passé », se vante un ami de l'épicerie, dont le village n'est distant de Ramallah que de 5 kilomètres.

Si les Israéliens tiennent les routes principales, les chemins de terre et les pistes cahoteuses qui serpentent parmi les collines permettent cependant aux chanceux et aux intrépides de passer d'une zone à l'autre. « Au

lendemain de l'attentat, je n'avais plus qu'un seul ouvrier, assure un responsable d'entreprise. Maintenant, une partie d'entre eux se débrouille pour être là, même si cela leur prend un temps fou. »

Dans son bureau flambant neuf, un vendeur de voitures déplore lui aussi les effets des bouclages sur ses ventes. « Les gens gagnent beaucoup moins d'argent. Faites les comptes des jours de bouclage : tout est une année, cela fait presque deux mois entiers. Vous vous rendez compte de ce que cela signifie pour une économie où les véhicules neufs à vendre, pièces détachées. Depuis le 30 juillet, plus rien ne passe, ou presque. Le lendemain, j'ai pu recevoir deux voitures grâce au bagou d'un chauffeur qui a assuré le check-point que les véhicules étaient destinés à une colonie israélienne pas encore reliée à la route de contournement - de l'agglomération palestinienne - construite pour les colons. Les militaires l'ont averti que la traversée de Ramallah serait très dangereuse et il leur a répondu que cela faisait partie de son travail », raconte le concessionnaire.

« Aujourd'hui, assure un homme d'affaires, mon associé se trouve à Tel Aviv. Tout a fait légalement. Un client nous doit beaucoup d'argent. Nous en avons besoin et nous ne pouvons pas attendre le bon vouloir des militaires. » Le bouclage, c'est tout d'abord destiné aux Israéliens, estime-t-il. Leur gouvernement espère prouver qu'il les protège. Mais, croyez-moi, si j'ai absolument besoin d'aller à un endroit, dans les Territoires ou en Israël, je pourrais toujours le faire, même si c'est risqué, bouclage ou pas. Et si moi je ne peux le faire, alors des kamikazes... » A Ramallah, plus rien ne passe, sauf les hommes.

Gilles Paris

Le « commandant » Massoud veut jouer un rôle national en Afghanistan

« MASSOUD est capable de rentrer dans Kaboul très prochainement », a tenu à dire une réunion dans son fief. Objectif avoué : la reconquête de l'Afghanistan. Dans les jours qui suivent, le chef de guerre a infiltré les villages de la plaine des Shomalis, au nord de la capitale. Une opération « cheval de Troie » qui a porté ses fruits parmi une population gagnée à sa cause : « Dans les Shomalis, de nombreux Afghans n'en pouvaient plus d'être sous contrôle talib : ils sont venus d'eux-mêmes voir Massoud, lui racontant des histoires de pillages, de femmes violées, d'hommes bastonnés pour ne pas avoir respecté la loi, les recommandations coraniques des intégristes, explique le réalisateur français. Massoud a même dû protéger les talibans, faits prisonniers durant l'offensive des foudres de la population qui voulait lyncher les combattants capturés. »

QUALITÉS DE STRATÈGE
Tout va ensuite aller très vite : le 16 juillet, les munitions, que Massoud achète principalement aux marchands d'armes d'anciennes républiques soviétiques, arrivent enfin dans le Panjshir. Le lendemain à l'aube, le « Lion du Pan-

shir » attaque. La ville de Charikar tombe aux mains de ses hommes. Peu après, il s'empare de la base aérienne de Bagram. L'avance en territoire talibans vers la capitale afghane. Le front se stabiliserait désormais à une quinzaine de kilomètres au nord de Kaboul.

Il est clair qu'Ahmad Shah Massoud entend jouer un rôle national sur la scène afghane. Après la chute du régime communiste du « docteur » Mohammed Najibullah, au printemps 1992, le héros de la résistance anti-soviétique était devenu le maître de la capitale. Mais sa « victoire » fut amère : l'éviction de Najibullah et la prise de contrôle du pays par les moudjahidines de l'ex-résistance afghane eurent, en fait, donné le signal du départ d'une sanglante guerre civile entre « seigneurs de la guerre ». Massoud le Tadjik, dont les qualités de grand stratège sont indéniables, n'aura pas réussi à s'imposer politiquement : les Pashtouns, la plus grande ethnie afghane, n'ont jamais accepté qu'une poignée de Tadjiks phagocytent ainsi le pouvoir.

Assiste-t-on aujourd'hui à une

nouvelle donne ? Christophe de Pomilly et Bertrand Gallet le pensent : « La phase purement ethnique du conflit est terminée. Massoud est parvenu à se rallier à de nombreux Pashtouns. Son projet est de jeter les bases d'un Afghanistan multi-ethnique, à l'inverse du caricatural nationalisme pashtoun dont les talibans sont les représentants. »

MULTIPLICATION DES DÉSECTIONS
Militairement parlant, les récentes défaites des talibans dans le nord du pays, où ils se sont heurtés aux soldats ouzbeks de l'ancien « seigneur de guerre » Dostom, ont tourné à l'avantage d'Ahmad Shah Massoud : « L'élite des combattants talibans est prisonnière dans le Nord afghan. Ceux qui combattent aux portes de Kaboul sont souvent des gamins inexpérimentés et les désertions se multiplient », affirme Bertrand Gallet. Reste à savoir si Massoud a intérêt à reprendre Kaboul : conquérir la ville ne suffit pas ; encore faut-il la tenir, comme le prouvent les événements militaires de ces dernières années.

Bruno Philip

Polémique au Japon après l'exécution de l'écrivain Norio Nagayama

TOKYO

correspondance

Comme de coutume, l'information n'a pas été annoncée ni confirmée officiellement : elle a été donnée à la presse par des « sources pénitentiaires ». Les familles des condamnés, non prévenues de la date de l'exécution, n'ont reçu qu'un avis de mise à disposition du corps. Mais les quatre exécutions par pendaison qui ont eu lieu à la fin de la semaine dernière au Japon ne sont pas passées inaperçues : portant à vingt-cinq le nombre de personnes exécutées depuis 1993 - contre zéro de 1989 à 1993 -, elles ont replacé sur le devant de la scène Norio Nagayama, quarante-huit ans, dont le sort a longtemps alimenté le débat sur l'abolition de la peine de mort. Issu d'une famille très pauvre, abandonné en bas âge, vivant de petits boulots à Tokyo, Norio Nagayama déroba, à la fin des années 60, un pistolet sur une base américaine et tua le gardien d'un hôtel. Au cours d'une cavale de plusieurs mois à travers le Japon, il tue le gardien d'un temple et deux chauffeurs de taxi.

Incarcéré en 1969, à l'âge de dix-neuf ans, l'adolescent est condamné à mort une première fois en 1979. Son cas est révisé en appel en 1981 et le verdict est commué en détention à vie. En 1983, la Cour suprême le renvoie devant la cour d'assises et, après le rejet d'un nouvel appel, se prononce définitivement pour la peine capitale en 1990. Pendant ces vingt-huit ans d'incarcération, faits d'al-

lers et retours entre couloir de la mort et cellule pour la vie, M. Nagayama, qui avait reçu une éducation très sommaire, sera devenu un écrivain célèbre. En 1971, son essai autobiographique *Muchi na nomida* (« Les Larmes de l'ignominie ») est un best-seller. Les droits sont reversés à la famille de ses victimes. Sa carrière littéraire est couronnée par un prix, en 1983, pour *Kitobashi* (« Le Pont de bois »). En 1980, Kenji Nakagami claque la porte de l'Association des écrivains, qui avait refusé d'accueillir un prisonnier de droit commun. M. Nagayama se marie, en 1980, avec une admiratrice de son œuvre, dont il divorce quelques années plus tard.

Paradoxalement, son ultime condamnation à mort, en 1990, avait été suivie par une accalmie dans les exécutions. Le ministre de la Justice en place refusait, par conviction religieuse, de signer les ordres d'exécution. Certains avaient alors cru que le Japon s'acheminait vers une abolition de la peine capitale. Pour Hideki Morihara, d'Amnesty International Japon, « le ministre de la Justice se réfère chaque année à des sondages montrant que 63 % de la population approuvent la peine capitale. D'après nos chiffres, les avis sont partagés ». Selon Amnesty, quatre-vingt-neuf personnes sont actuellement condamnées à mort au Japon. Cinquante attendraient dans le couloir de la mort, à l'isolement, de connaître leur sort.

Brice Pedroletti

Réunis à Split, les présidents croate et bosniaque relancent leur coopération

Les Etats-Unis ont fait pression pour organiser cette rencontre

Réunis, mercredi 6 août à Split, les présidents croate et bosniaque ont affirmé leur volonté de relancer leur coopération au sein de la Fédération

tion croato-musulmane, Alija Izetbegovic et Franjo Tudjman se sont mis d'accord sur un certain nombre de points. Alors que le médiateur

américain Richard Holbrooke est attendu vendredi à Belgrade, Radovan Karadzic annonce pour la première fois qu'il est prêt à être jugé en Bosnie.

ORGANISÉE mercredi 6 août à Split à la demande insistante des Américains, la réunion entre les présidents croate et bosniaque aura permis de relancer la coopération croato-musulmane au sein de la Fédération bosniaque. Alija Izetbegovic, le président bosniaque, et son homologue croate, Franjo Tudjman, se sont longuement entretenus avant d'être rejoints par deux émissaires américains, l'artisan des accords de Dayton, Richard Holbrooke, et le nouveau médiateur pour la Bosnie, Robert Gelbard.

Il aura fallu la pression des Etats-Unis pour qu'Alija Izetbegovic accepte de prendre le chemin de Split. Les réticences de Sarajevo, qui jugeait cette rencontre prématurée, avaient été confortées par les exactions récentes de bandes de Croates contre des réfugiés musulmans.

Washington, d'où l'inquiétude grandit à l'approche des élections municipales - prévues à la mi-septembre - et de la fin du mandat, en juin 1998, des troupes de l'OTAN, tente donc une nouvelle offensive pour remettre sur les rails le processus enclenché par l'accord de paix de Dayton, en novembre 1995. Les difficultés des deux communautés à coexister, les arrière-pensées expansionnistes que se prêtent mutuellement Sarajevo et Zagreb, sont autant de raisons qui retardent la construction de la Fédération



croato-musulmane, création de Dayton censée faire pièce à l'entité serbe, la Republika Srpska. Malgré ces défiances réciproques, les deux présidents ont promis d'œuvrer pour la paix. « Des progrès importants ont été réalisés », a dit M. Tudjman à la presse. M. Izetbegovic lui a fait écho, estimant que « récemment, des tendances positives se sont manifestées ». Concrètement, la Fédération croato-musulmane de Bosnie s'est engagée à s'entendre sur la liste de 33 ambassadeurs, d'ici le 11 août afin de désamorcer

la crise née de l'échec de la présidence bosniaque à trouver un compromis sur ces noms et qui a provoqué des sanctions de la communauté internationale. Ils ont également décidé de créer un conseil de coopération entre les deux pays, d'instaurer à leur frontière des contrôles conformes aux normes internationales et de faciliter le retour des réfugiés.

Toujours dans l'optique de débloquent le processus de paix, Richard Holbrooke est attendu vendredi à Belgrade où il s'entre-

tiendra notamment du cas de l'ancien leader des Serbes de Bosnie, Radovan Karadzic, avec le président yougoslave Slobodan Milosevic. Selon un responsable de la RS, cité à Belgrade par le quotidien *Gradjanin*, Karadzic n'exclurait pas de s'exiler, à condition d'obtenir des garanties de sécurité suffisantes de la part du juge américain. Selon cette même source anonyme, la Grèce aurait refusé de l'accueillir.

PRÊT À ÊTRE JUGÉ

Pour la première fois, dans une interview au magazine du quotidien allemand *Süddeutsche Zeitung* à paraître vendredi, Radovan Karadzic s'est dit prêt à être jugé en RS sous la supervision du Tribunal pénal international (TPI) de La Haye qui l'a inculpé de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité.

Interrogée par l'hebdomadaire yougoslave *Nedeljni*, sa femme, Ljiljana Karadzic, avait indiqué : « Radovan n'a pas l'intention de régler son problème » en quittant le pays. Le couple vit à Pale, le centre administratif de la RS près de Sarajevo, où l'ancien dirigeant demeure la plupart du temps confiné dans sa villa, par crainte d'être arrêté par les soldats de la SFOR (force de l'OTAN en Bosnie). « Il n'est pas simple [de vivre], a-t-elle déclaré, mais le monde entier est contre un seul homme. » - (AFP, Reuters.)

Bill Weld, celui qui ose défier le sénateur américain Jesse Helms

NEW YORK

C'est une histoire comme la politique américaine n'en produisait plus depuis qu'elle a été mise au rancart par le triomphe de l'économie et qui illustre, mieux qu'aucune autre, le désarroi dans lequel est plongé le Parti républicain. Une histoire qui redonne un peu d'espoir aux chroniqueurs washingtoniens en mal d'inspiration et l'occasion aux démocrates de se frotter les mains devant des adversaires qui ne le sont plus à force de s'entre-déchirer : un homme, un républicain, ose depuis une semaine défier l'irascible sénateur Jesse Helms, républicain lui aussi, mais de la vieille génération.

Cet homme s'appelle Bill Weld, il était, jusqu'à la semaine dernière, le très populaire et très centriste gouverneur du Massachusetts, Etat de la Nouvelle-Angleterre, où les conservateurs ne sont pas très bien vus mais où être riche n'a jamais fait de mal, même lorsque l'on est de gauche : le Massachusetts est, pour tout résumé, l'Etat des Kennedy. Joe Kennedy, fils de feu Robert Kennedy, est d'ailleurs l'un des élus démocrates de cet Etat au Congrès et se verrait bien en devenir le gouverneur, si Bill Weld ne s'obstinait pas à lui barrer la route.

Qu'à cela ne tienne, le président Bill Clinton a eu, ce printemps, l'idée de génie, pour libérer la voie, de proposer au gouverneur Bill Weld le poste d'ambassadeur au Mexique, l'une des fonctions-clés de la diplomatie américaine, les yeux sur l'horizon 2000, celui de la prochaine élection présidentielle pour laquelle il brigue volontiers l'investiture républicaine, le gouverneur Weld s'est empressé d'accepter cette offre.

Tout allait pour le mieux jusqu'au jour où le sénateur Helms décida de mettre des bâtons dans les roues de ces jeunes blancs-becs. A soixante-cinq ans, Jesse Helms règne sans partage sur la commission des affaires étrangères du Sénat - les Européens, auxquels sa loi sur les relations avec Cuba ont donné du fil à retordre, en savent quelque chose - et, partant, sur les nominations d'ambassadeurs, soumises au processus de confirmation par la dite commission.

Or, s'ils appartiennent au même parti, Jesse Helms et Bill Weld n'ont rien d'autre en commun : ultra-conservateur du Sud et populiste, comment le sénateur Helms pourrait-il se reconnaître dans les positions d'un gouverneur issu d'une riche famille de la côte Est qui plaide pour le droit à l'avortement et estime

que la marijuana peut avoir quelques vertus médicales ? C'est, semble-t-il, ce dernier point qui a eu raison de la solidarité partisane du sénateur : non seulement Bill Weld, a-t-il déclaré, n'a pas « le frein d'un ambassadeur », mais il est « mou sur la drogue », important volet des relations américano-mexicaines.

Depuis, l'affaire tourne à la lutte fratricide. Pour mieux se battre, Bill Weld a démissionné de son poste de gouverneur la semaine dernière et demande au sénateur de convoquer l'audition à laquelle il a droit devant la commission. Jesse Helms fait la sourde oreille, tandis que la Maison Blanche hésite à s'impliquer dans la bataille, craignant de compromettre d'autres nominations durement négociées avec le Sénat. Dimanche 3 août, Bill Weld a reçu l'appui d'un républicain respecté, le sénateur Richard Lugar, qui siège lui aussi à la commission des affaires étrangères : si Jesse Helms s'obstine, a-t-il averti, il tentera de réunir une majorité pour convoquer une audition malgré lui. Visiblement, il en faut plus pour impressionner Jesse Helms : une telle audition, a-t-il le rétorqué, lundi sur CBS, ne serait qu'un « futile exercice ».

Sylvie Kauffmann

Pour Cosa Nostra, Giulio Andreotti était « l'homme de référence à Rome »

ROME

Giulio Andreotti prépare un nouveau livre. Il a besoin de droits d'auteur pour, dit-il, payer ses avocats. Le vieux routier de la politique italienne n'a pas perdu son sens de l'humour bien qu'il traverse une mauvaise passe. Les trois dernières audiences du procès pour association mafieuse intenté à l'ancien président du conseil ont été des coups durs. Dans la salle-bunker de la prison romaine de Rebibbia, où se sont, pour l'occasion, déroulées les audiences la semaine dernière, c'était au tour des deux frères Brusca de déposer. L'un d'eux, Giovanni, était jusqu'en 1996 un homme de premier plan de Cosa Nostra. Au-

jourd'hui, il collabore avec la justice après avoir tenté, au moment de son arrestation, de discréditer les « repentis ». Ce qui le rend suspect aux yeux de la défense alors que pour l'accusation, il est désormais digne de foi. Ses déclarations et celles de son frère Enzo sont en tout cas accablantes pour M. Andreotti.

Au cours de trois jours de déposition et de contre-interrogatoires serrés, ils ont évoqué un rapport continu et étroit entre l'organisation criminelle et « l'homme de référence de la mafia à Rome » : Giulio Andreotti. Non seulement la mafia « récoltait » des voix, lors des élections, pour les proches de l'ancien président du conseil, mais elle se serait également chargée d'éliminer ses adversaires politiques au sein même de son parti, la Démocratie chrétienne (DC). Piersanti Mattarella aurait ainsi été tué, en 1980, pour faire place à un ami du sénateur à la présidence de la région sicilienne. Tout comme Michele Reina, secrétaire de la DC de la province de Palermo, en 1979. Des années de « pleine collaboration » suivies par les années de « trahison ».

Pour Cosa Nostra, M. Andreotti devient en effet un « traître » au moment où la Cour de cassation confirme, début 1992, les lourdes peines de prison pour les chefs de la

mafia. Jusque-là, ses appuis à l'intérieur de la magistrature lui avaient permis de garantir l'impunité aux « parrains ». Mais quand le gouvernement introduit de nouvelles normes antimafia, c'est, raconte toujours Giovanni Brusca, la confirmation qu'Andreotti et les siens, voyant le vent tourner, tentent de se débarrasser de leurs relations scilicettes. La vengeance de Totò Riina, le « parrain » de Cosa Nostra, sera implacable. L'assassinat de Salvo Lima, député européen et bras droit d'Andreotti en Sicile, en mars 1992, est un premier signal. Deux mois plus tard, alors qu'à Rome la candidature de Giulio Andreotti à l'élection présidentielle se précise, Totò Riina décide de compléter ce qu'il appelle « la pulzina dei piedi » (« le nettoyage des pieds »). Il lance une nouvelle stratégie terroriste mafieuse. Le 23 mai, le juge Falcone, sa femme et les membres de son escorte sont tués sur une autoroute. Oscar Luigi Scalfaro est élu chef de l'Etat. Giulio Andreotti est battu.

Mais c'est sur la question la plus cruciale - celle qui semble être la clé de voûte de tout le procès - que la relation des faits par les frères Brusca montre certaines limites. A propos des prétendues rencontres, dont la scène - célèbre - du « baiser », entre Totò Riina et Giulio An-

dreotti, les deux frères ont en effet donné deux versions différentes. L'un, Enzo, a confirmé la rencontre alors que Giovanni a déclaré ne pas être au courant directement. La défense a ici marqué un point. A la reprise du procès, en septembre, la défense appellera à la barre plus de trois cents personnalités : d'anciens chefs d'Etat, des ex-premiers ministres, des ministres des affaires étrangères d'autres pays, des parlementaires, des académiciens. Celles-ci évoqueront leurs relations avec celui qui a été sept fois premier ministre et qui, selon eux, ne pouvait être à la fois homme d'Etat et allié de la mafia. Le verdict sera probablement rendu lors de l'été 1998.

Salvatore Aloise

■ Le chef de la direction des enquêtes antimafia (DIA), Giovanni Verdicchio, soixante-deux ans, a démissionné, mercredi 6 août, après l'ouverture d'une instruction pour corruption à son encontre, a indiqué le ministère italien de l'intérieur. M. Verdicchio, général de la brigade financière, doit comparaître prochainement devant le parquet de Pêrouse dans le cadre d'une enquête sur la corruption de magistrats romains à la fin des années 80. - (AFP)

Le déficit budgétaire américain plus faible que prévu en 1997

WASHINGTON. Le déficit budgétaire sera nettement plus faible que prévu en 1997 et les finances publiques américaines devraient dégager un excédent de 20 milliards de dollars en 2002, a prédit Bill Clinton, mercredi 6 août. Quelques jours après avoir conclu avec le Congrès un accord de retour à l'équilibre budgétaire, le président a annoncé qu'au cours de l'année fiscale 1997, close au 30 septembre, le déficit sera limité à 37 milliards de dollars, soit moins de 1 % du produit intérieur brut. La prévision initiale portait sur 67 milliards de dollars, après 107,3 milliards en 1996, mais la très bonne conjoncture économique a permis d'enregistrer des recettes fiscales imprévues. - (AFP)

La catastrophe aérienne de Guam a fait 225 victimes

AGANA. Vingt-neuf survivants et deux cent vingt-cinq disparus : tel est le dernier bilan, sans doute provisoire, de la catastrophe aérienne qui a vu un Boeing 747 de Korean Air (KAL), assurant la liaison Séoul-Agana (île de Guam), s'écraser quelques minutes avant l'atterrissage, mardi 5 août. Plusieurs survivants, grièvement blessés, tentent toujours contre la mort. Les deux boîtes noires de l'avion accidenté sont arrivées aux Etats-Unis où elles seront examinées afin de tenter de déterminer les causes de l'accident. Le directeur général adjoint de l'aéroport international de Guam, Gilbert Robles, a nié mercredi qu'il y ait eu à l'aéroport une défaillance du système de guidage à l'atterrissage qui aurait pu être en partie responsable de l'accident, comme l'avait suggéré, la veille, la compagnie KAL. - (AFP)

Pas d'accord en vue à l'issue des pourparlers sur la paix en Corée

NEW YORK. Les discussions préliminaires, en cours à New York, entre diplomates des Etats-Unis, des deux Corées et de la Chine ne devraient pas déboucher sur un accord ce soir, a raison d'un différend entre Washington et Pyongyang sur les troupes américaines en Corée du Sud, a affirmé, mercredi 6 août, un haut responsable sud-coréen. « Nous verrons, mais il semble que les pourparlers actuels ne donneront pas de résultat », a-t-il estimé au deuxième jour de ces négociations. Pyongyang attend des pourparlers quadripartites de paix dans la péninsule un retrait inconditionnel des troupes américaines de la Corée du Sud, affirmait, mercredi, le *Rodong Sinmun*, organe du parti au pouvoir à Pyongyang. Par ailleurs, un récent rapport des services de renseignement de l'armée de l'air des Etats-Unis vient de révéler que plus de cent soldats américains étaient encore prisonniers en Corée du nord, plus de deux ans après la fin du conflit. - (AFP)

Javier Perez de Cuellar affirme avoir été victime d'écoutes téléphoniques

LIMA. Avec à l'appui la transcription de quelques heures d'écoutes interceptées, selon lui, par les services de renseignement péruviens, Javier Perez de Cuellar, ex-secrétaire général des Nations Unies et candidat malheureux aux élections présidentielles péruviennes, en 1995, vient de porter plainte contre les écoutes téléphoniques dont il affirme avoir été victime durant sa campagne électorale, entre octobre 1994 et août 1995. Début juillet, la chaîne de télévision *Frecuencia Latina* avait déjà révélé que les services de renseignement avaient mis sur écoutes 197 personnes, parmi lesquelles des journalistes, des membres de l'opposition et des chefs d'entreprise. Le propriétaire de la chaîne de télévision, Barnuch Ivcher, Péruvien d'origine israélienne, a, depuis, été déchu de sa nationalité et sa station pourrait passer sous le contrôle de mains plus favorables au régime du président Fujimori. - (Corresp.)

AFRIQUE

■ KENYA : la panique dans les milieux hutus rwandais de Nairobi augmente, après l'arrestation de plus de 350 Rwandais par la police kenyane. Des centaines d'autres ont déposé des demandes d'asile politique auprès de l'ambassade de France. - (AFP)

■ SOUDAN : un génocide menace les Nubas, selon l'Association African Rights. Le gouvernement aurait procédé à des campagnes d'élimination visant les élites et les dirigeants de la communauté nubia, incendié des villages et enlevé des paysans. L'organisation dénonce aussi l'embargo imposé à l'assistance humanitaire et accuse l'armée soudanaise « d'être à l'origine de la famine et des déplacements de populations ». - (AFP)

■ ALGÉRIE : Le chef du Groupe armé islamique (GIA), Antar Zouabri, « n'a été ni tué, ni capturé, ni enlevé », selon Moustapha Kamal, dit Abou Hamza El Mistri, l'un des responsables de la publication *El Ansar*, proche du GIA. Dans des déclarations publiées le 6 août par le quotidien saoudien *El Hayat*, Abou Hamza El Mistri affirme que Zouabri, dont la presse algérienne avait annoncé la mort lors d'une opération de l'armée à la mi-juillet, « est occupé par le combat ». - (AFP)

PROCHE-ORIENT

■ LIBAN : un journaliste libanais, Roger Nohra, enlevé le 2 juillet par l'Armée du Liban-sud (ALS), la milice auxiliaire d'Israël, a été libéré le 6 août. Ses deux frères, Joseph et Michel, ainsi que son cousin Jean, enlevés en même temps que lui, sont toujours en détention. Amnesty international avait demandé au premier ministre israélien la remise en liberté « immédiate » des quatre hommes. - (AFP)

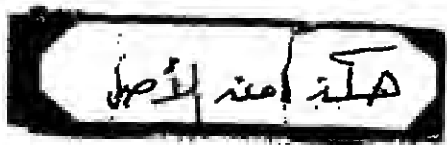
ASIE

■ PAKISTAN : sept personnes ont été tuées, mercredi 6 août, à Lahore, durant l'attaque d'hommes armés qui ont ouvert le feu sur une mosquée chiite de la capitale de la province du Pendjab. Cet incident s'inscrit dans une série de violences provoquées par les rivalités entre communautés sunnites et chiites pakistanaises. - (AFP)

Ouvert en Août
DU BEAU VETEMENT A
LA SIMPLE RETOUCHE
LEGRAND
Tailleur sur mesure
Depuis 1894
Hommes et Dames
3000 boîtes draperies
27, rue du 4-Septembre, Paris 2^e
Tél : 01.47.42.70.61

Retrouvez
nos offres d'emploi
3615 LEMONDE

Joyco 1550



FRANCE

LE MONDE / VENDREDI 8 AOÛT 1997

SYNDICATS Les salariés du secteur privé doivent, le 10 décembre, élire les 14 600 conseillers prud'homaux. Cette élection, qui a lieu, tous les cinq ans, est le seul test de re-

présentativité, au plan national, des syndicats dans le secteur privé. L'ABSTENTION, qui a frôlé les 60 % en 1992, est le premier enjeu pour des syndicats auxquels adhèrent

moins de 10 % de la population active. Ce scrutin permettra, aussi, de mesurer l'impact des stratégies suivies par Louis Vianet, Nicole Notat et Marc Blondel. Les scores de la

CFDT et de FO, qui se sont sèchement opposés ces derniers temps, seront particulièrement observés. LES CONFÉDÉRATIONS n'ont pas obtenu le monopole de présentation des

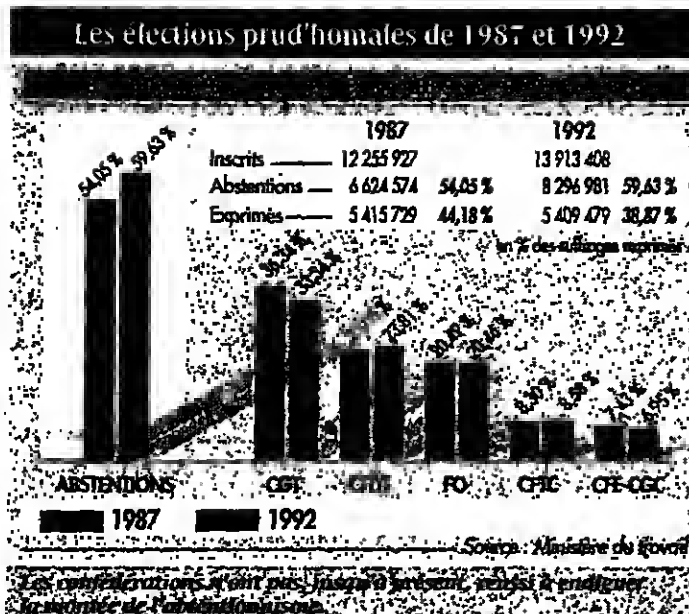
candidats qu'elles réclamaient. Les syndicats autonomes et catégoriels, qui se sont développés, vont ainsi pouvoir mesurer leur poids face à celui des grandes centrales.

Les élections prud'homaux pèseront sur la rentrée sociale

Les centrales syndicales préparent activement le seul scrutin permettant de mesurer leur audience auprès des salariés du secteur privé. Cette compétition influencera la position des confédérations lors des négociations de septembre avec le gouvernement et le patronat

L'ENJEU est d'importance pour les confédérations de salariés : dans quatre mois, elles vont connaître l'état du rapport des forces syndicales en France. Depuis la suppression des élections dans les caisses de Sécurité sociale, les élections prud'homaux constituent, en effet, le seul test de représentativité des centrales syndicales dans le secteur privé au plan national. L'élection, le 10 décembre, d'environ 14 600 conseillers, par 15,3 millions d'électeurs, permettra donc de tester, auprès des salariés, la pertinence des stratégies adoptées par la CFDT, la CGT, FO, la CFTC, la CFE-CGC depuis cinq ans, date de la dernière consultation.

En campagne depuis six mois, les centrales ont, dans un premier temps, concentré leurs efforts pour faire mieux connaître le rôle des conseils de prud'hommes, qui régissent 200 000 conflits individuels du travail chaque année. Elles ont aussi recherché activement des candidats et se sont battues pour faire inscrire les chômeurs indemnisés sur les listes électorales, closes depuis le 12 mai. Le premier test de crédibilité porte en effet sur le taux de participation, qui ne cesse de chuter, scrutin après scrutin. En 1992, les élections avaient été marquées par une forte poussée de l'abstentionnisme, qui avait atteint le chiffre record de 59,6 % des voix. Une légère remontée de la participation serait déjà un signe positif pour les syndicats, qui ensemble syndiquent à peine 10 % de



la population active, chiffre à diviser de moitié si l'on ne prend en compte que le secteur privé. Dès la rentrée, les grandes confédérations vont, cette fois, développer des campagnes de proximité, avec pour objectif de se distinguer le plus des autres. Des ralliements syndicaux sont à prévoir. Réunies à Matignon, au mois de septembre, pour la conférence nationale sur les salaires, l'emploi et la réduction du temps de travail, les centrales s'emploieront, dans le même temps, à marquer leur dif-

férence sur le terrain. Encore de loin la première organisation syndicale - elle avait recueilli 33,34 % des voix en 1992 -, la CGT souhaite enrayonner son recul électoral. Elle avait, en effet, alors perdu trois points.

Fortifiée par les résultats définitifs des élections aux comités d'entreprise de 1994 qui, pour la première fois, ont marqué une stabilisation du vote CGT, voire une légère progression dans les petits établissements, la centrale de Louis Vianet espère engranger les dividendes de son rôle central lors

du mouvement social de décembre 1995. Le plus fort enjeu de ces prud'homaux concerne les performances respectives de la CFDT et de Force ouvrière. Avec des résultats pas très éloignés il y a cinq ans - la CFDT en deuxième position avec 23,8 %, en progression de 0,75 %, FO en troisième, faisant du surplace avec 20,4 % -, les deux centrales se sont

sa centrale. Que cela soit sur l'assurance-maladie, avec le feu vert donné au plan Juppé, sur la réduction du temps de travail, avec le soutien affiché à la loi Robien, ou encore sur le chômage, où en tant que présidente de l'Uoedc elle a imprimé sa marque sur la gestion des fonds de l'assurance-chômage, Nicole Notat a contribué à bousculer un paysage syndical déjà

concurrent », et de creuser l'écart avec FO. Les élections prud'homaux permettront de savoir si cette stratégie est appréciée des salariés. En cas de revers électoral, cela pourrait révéler la contestation interne, réunie au sein de l'association Tous ensemble.

Pour FO, les élections permettront à Marc Blondel de vérifier l'adhésion ou le divorce des salariés sur les orientations qu'il a fait prendre à sa centrale. Ayant durci son discours, au point parfois d'apparaître plus excentrique dans la contestation que Louis Vianet, le secrétaire général de FO s'est éloigné du syndicalisme teinté de compromis pratiqué par son prédécesseur.

LUTTE POUR LA SURVIE

Au cours du comité confédéral national qui s'est tenu à la fin du mois de juin, Marc Blondel a scellé une trêve avec son opposition interne, menée par Jacques Mairé, patron de l'union FO de Paris, jusqu'aux élections prud'homaux. Il doit tenir compte du recul de sa confédération dans la plupart des récentes élections professionnelles.

Enfin, la CFTC et la CFE-CGC se battent pour leur survie, alors qu'elles sont en concurrence avec de plus petites organisations, non reconnues, représentatives sur le plan national, mais qui peuvent se présenter aux prud'hommes, comme la CSL, mais aussi l'UNSA et le Groupe des dix, qui comprend les syndicats SUD. La centrale chrétienne espère réitérer les performances réalisées il y a cinq ans, où, avec 8,58 % des voix, elle était arrivée en quatrième position.

Pour la centrale des cadres qui, avec 6,93 % des voix, avait enregistré un recul de 0,5 %, l'enjeu porte plus spécifiquement sur la section de l'encadrement. Arrivée en tête avec 27,2 % des voix, la CFE-CGC était déjà talonnée en 1992 par l'Union confédérale des cadres CFDT, qui avait recueilli 25,2 % des suffrages. Le passage de la CFDT, qui progresse en intentions de vote chez les cadres, devant la CFE-CGC, porterait un coup décisif à l'existence d'une confédération spécifique au personnel d'encadrement.

Alain Beuve-Méry

Les confédérations n'ont pas obtenu le monopole de présentation des candidats

POUR UNE FOIS unies, les cinq confédérations (CGT, CFDT, FO, CFTC et CFE-CGC) avaient écrit ensemble, au mois de février, au premier ministre de l'époque, Alain Juppé, afin de réserver aux « seules organisations syndicales représentatives au plan national » le droit de déposer des listes de candidatures aux élections prud'homaux.

Pour les syndicats, la manœuvre était double. Officiellement, elle visait à contourner une offensive du Front national dont certains responsables avaient annoncé qu'ils avaient l'intention de présenter des candidats aux prud'hommes. Moins avouable, le second objectif poursuivait d'empêcher les nouveaux syndicats qui ont émergé sur la scène sociale de présenter des candidats : l'UNSA - elle comprend notamment la FEN, la FGSOA, la FMC - ; le groupe des dix - il englobe les syndicats SUD, des syndicats

dans le secteur bancaire et le transport aérien - ; tous les syndicats autonomes présents dans le secteur privé. Les grandes centrales espéraient ainsi limiter le nombre de listes et éviter la dispersion des voix qui se fait à leur détriment.

RISQUES D'INCONSTITUTIONNALITÉ

Jacques Barrot, alors ministre du travail, avait écarté, en mars, toute modification du mode de scrutin pour les élections prud'homaux, en avançant qu'une telle réforme présenterait des risques d'inconstitutionnalité. Le ministre faisait référence à une décision du Conseil constitutionnel de 1982 qui autorisait un monopole de candidatures des confédérations pour l'élection des administrateurs à la Sécurité sociale, car elle ne concernait « ni l'exercice de droits politiques ni la désignation de juges ». Or c'est le cas des prud'hommes.

Toutefois, le ministre du travail avait précisé que, si une organisation présentait des candidats à la fois dans le collège des salariés et dans celui des employeurs, « cette situation poserait des problèmes ». Son successeur partage cette opinion. Les services du ministère du travail ont rédigé un projet de décret qui interdit la possibilité pour une organisation de se présenter à la fois dans le collège salariés et dans le collège employeurs ou s'appuyant sur le principe de la parité sur lequel repose le conseil des prud'hommes. Ce projet de décret doit être examiné dans les semaines qui viennent par le Conseil d'Etat.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, les syndicats réunis au sein du Conseil supérieur de la prud'homie l'ont déjà adopté à l'unanimité.

A. B.-M.

Les ennuis d'un indépendantiste en Guyane

CAYENNE

de notre correspondant Jean-Victor Castor, militant indépendantiste et syndicaliste, a été libéré, mercredi 6 août, de la prison de Cayenne. Il était en détention préventive depuis le 22 juillet.

De tous les militants indépendantistes de Guyane, Jean-Victor Castor est certainement le plus convaincant. L'homme a débarrassé son discours et son apparence de tous les clichés propres au genre pour adopter un vocabulaire clair, une argumentation solide, un ton déterminé mais mesuré. Le moment venu, son âge (trente-cinq ans), son engagement syndical de longue date, son passé de champion d'athlétisme pourraient lui attirer les suffrages des Guyanais de tout bord. Secrétaire général adjoint du Mouvement de décolonisation et d'émancipation sociale (MDES, indépendantiste), il est aussi chargé de la formation à l'Union des travailleurs guyanais (UTG), principal syndicat de Guyane. Avec le secrétaire général du MDES et celui de l'UTG, il forme un trio qui, par sa modération de langage mais aussi son obstination, pourrait convaincre de la nécessité d'un changement de statut.

MOBILISATION

En avril, l'interpellation de plusieurs personnes soupçonnées d'avoir participé à la tentative d'incendie de la maison du procureur de la République à Cayenne a conduit à des manifestations, au cours desquelles un policier avait été attaqué et blessé. Quelques jours plus tard, M. Castor avait été arrêté, mis en examen et détenu en Martinique, pour l'affaire de la tentative d'incendie.

Libéré deux mois plus tard, il est arrêté, cette fois, le 21 juillet, la justice, cette fois, lui reprochant l'agression du policier. Ses amis ont alors entrepris une vaste campagne de mobilisation qui, en métropole, avait trouvé le relais de la CGT, du MRAP et de la Ligue communiste révolutionnaire.

René Lockhart

ABONNEMENT VACANCES

Ce n'est vraiment pas le moment de vous passer du Monde

Abonnez-vous !

☐ **OUI**, je souhaite m'abonner au Monde pendant mes vacances (en France métropolitaine uniquement).

Je choisis la durée suivante :

<input type="checkbox"/> 2 semaines (13 N°) : 91 F	<input type="checkbox"/> 2 mois (52 N°) : 360 F
<input type="checkbox"/> 3 semaines (19 N°) : 126 F	<input type="checkbox"/> 3 mois (78 N°) : 536 F
<input type="checkbox"/> 1 mois (26 N°) : 181 F	<input type="checkbox"/> 1 an (312 N°) : 1 890 F

► Je joins mon règlement soit : F par

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre du Monde

☐ Par carte bancaire N° _____

Date de validité _____ Date et signature obligatoires

► Mon adresse en vacances : de _____ à _____

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Localité : _____

► Mon adresse habituelle :

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Localité : _____

vous pouvez également vous abonner sur 3615 LE MONDE code ABO

* Pour l'étranger nous consulter : <http://www.lemonde.fr>

Publication à recevoir au moins 12 jours avant votre départ de France

LE MONDE par abonnement

24, avenue de Clémenceau - 92044 Nanterre Cedex - Tél. : 01-42-17-32-90

USA - CANADA

Le Monde (ISSN 0000-7256) is published daily for \$ 892 per year. Le Monde, 21 bis, rue Cassini, 75001 Paris Cedex 05, France, periodicals postage paid at Champlain, N.Y. US, and additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to LE MONDE, N.Y. Box 1518, Champlain N.Y. 12919-1518

DÉPÊCHES

■ **UNION** : l'ancien ministre de la défense Charles Millon a souhaité, mercredi 6 août, que « la droite puisse enfin vivre un congrès d'Epinal comme l'a vécu la gauche en 1971 », faisant allusion au congrès qui avait permis à François Mitterrand de renouer le PS. Partisan d'une formation unique de l'opposition, Charles Millon, vice-président de Démocratie libérale, a ajouté sur Europe 1 que « si la droite ne s'unit pas, elle se condamnera à rester dans une opposition stérile ».

■ **CENTRE** : Bernard Stasi, vice-président de Force démocrate, a réaffirmé, mardi 5 août, dans un entretien au Figaro, son opposition à un rapprochement entre l'opposition RPR-UDF et le FN, en affirmant que « c'est une question de morale ». « Contre un parti d'extrême droite à 15 %, la droite ne peut gagner qu'avec le centre », a expliqué l'ancien ministre, en avançant comme « valeurs du centre : l'Europe, la décentralisation et l'approche sociale ».

■ **UNIVERSITÉS D'ÉTÉ** : Pierre-André Wiltzer, porte-parole de l'UDR, a déclaré, mercredi 6 août sur BFM, que la confédération « n'organiserait pas d'université d'été cette année » pour des raisons financières. M. Wiltzer a souligné que la baisse du nombre de députés après les législatives entraîne une baisse de « 30 % » du financement public pour son parti, qui « s'était déjà engagé, depuis dix-huit mois, dans une démarche d'économies pour remettre à flot ses finances ».

■ **SÉNATORIALES** : les électeurs sénatoriaux des départements de la Mayenne, de la Savoie et de la Vienne sont convoqués, le 21 septembre, pour procéder à trois sénatoriales partielles. Jean Arthuis, Michel Barnier et Jean-Pierre Raffarin seront candidats pour retrouver les postes de sénateur qu'ils occupaient avant d'être membres du gouvernement Juppé.

■ **SÉCURITÉ SOCIALE** : les dépenses de l'assurance-maladie ont augmenté de 0,2 % en juin par rapport au mois précédent, après une progression identique en mai et une hausse de 0,3 % en avril. Ce résultat confirme, pour la Caisse nationale d'assurance-maladie, la « hausse modérée des dépenses » observée sur le premier trimestre.

■ **BUDGET** : le premier ministre Lionel Jospin, en vacances depuis jeudi 31 juillet sur l'île de Ré (Charente-Maritime), a regagné Paris jeudi 7 août, afin de rendre ses arbitrages sur le volet dépenses du budget de 1998. Il devrait repartir sur l'île de Ré, samedi 9 août, pour cinq jours de vacances.

■ **JACQUES CHIRAC** : le président de la République, accompagné de son épouse Bernadette, de sa fille Claude et de son petit-fils Martin, a quitté mardi 5 juillet l'île de la Réunion, où il était en vacances, pour l'île Maurice, située à 200 kilomètres de la Réunion.

ENTRETIEN Dans un entretien accordé au *Monde*, le politologue Patrick Weil répond aux critiques exprimées, tant à droite qu'à gauche, à la suite de la remise de ses deux rap-

ports sur l'immigration et la nationalité à Lionel Jospin. ● JUSTIFIANT son choix de ne pas proposer une refonte globale de la législation sur l'immigration et de ne pas abroger

les lois Pasqua et Debré, il s'adresse aux associations qui prônent l'ouverture totale des frontières : « Que faut-il faire demain pour les étrangers, les touristes, les étudiants, les

familles qui veulent entrer en France ? Leur dire qu'on attend la révolution des droits de l'homme avant de changer quoi que ce soit ? Qu'on m'apporte d'autres recettes

que celles applicables dans le cadre de l'Etat-nation. » ● PLAIDANT pour un « consensus », il défend une approche « pragmatique » de l'immigration et de la nationalité.

Patrick Weil défend son approche « consensuelle » de l'immigration

Dans une interview accordée au « Monde », le politologue répond aux principales critiques qui ont suivi la publication de ses deux rapports. Justifiant sa recommandation de ne pas abroger les lois Pasqua et Debré, il plaide pour une ouverture des frontières « en fonction de l'intérêt national »

A LA SUITE des réactions suscitées par le rapport sur la nationalité et l'immigration qu'il a remis, jeudi 31 juillet, à Lionel Jospin, Patrick Weil revient sur son approche de la politique de l'immigration.

« Le premier ministre vous avait chargé de revoir les lois sur l'immigration. Le rapport que vous lui avez rendu propose une 26^e réforme de l'ordonnance de 1945 plutôt qu'une refonte globale de la législation. Pourquoi un tel choix ?

« Parce que l'ordonnance de 1945, c'est un peu comme la Constitution pour l'entrée et le séjour des étrangers. C'est un texte fondateur. Il a été élaboré dans une des périodes les plus glorieuses de l'histoire de France, rédigé par certains des plus grands résistants. Je ne vois pas à quel titre nous aurions dû réécrire un texte qui pouvait s'améliorer. C'est par un amendement à la Constitution que l'esclavage a été aboli aux Etats-Unis. C'est aussi un amendement qui a établi la III^e République, en 1875. On peut réaliser des réformes profondes avec de simples amendements.

« J'ajoute que nous sommes partis non pas avec l'esprit de diaboliser les textes existants, mais de voir comment, concrètement, ils s'appliquaient sur le terrain. Cette démarche pragmatique consiste à changer ce qui ne marche pas, que cela ait été écrit dans le texte original de l'ordonnance ou dans une des 25 réformes intervenues depuis lors. La spécificité française, ce n'est pas d'avoir changé l'ordonnance. L'originalité, c'est que, chaque fois, ces changements ont fait l'objet d'une réforme législative, en débattant toujours la réforme précédente. Nous avons tenté de procéder autrement.

« Vous conservez une grande partie de la loi Pasqua de 1993. Quant à la loi présentée par Jean-Louis Debré, vous en reprenez l'essentiel : durcissement des règles de reconduite à la frontière, extension des pouvoirs de la police, suppression de la commission de séjour, régularisation de certaines catégories d'étrangers. La gauche ne s'était-elle pas engagée à abroger ces deux textes ?

« Vous oubliez les certificats d'habilitation. Nous proposons sur ce point deux changements importants : d'abord, en cas de refus d'un maire de signer le certificat, le préfet sera automatiquement saisi ; ensuite, il n'y aura plus d'obligation pour l'étranger en visite en France de remettre le certificat à la sortie du territoire. Cette formalité nous est apparue inutile.

« Pour ce qui est de la commission de séjour — qui, jusqu'à la loi Debré, était saisie pour avis lorsque, par exemple, l'administration envisageait de refuser un titre à une personne y ayant théoriquement droit —, nous avons choisi de ne rien dire, car nous n'avions pas trouvé de solution satisfaisante. Tout le monde reconnaît que cette commission était mal composée. Chacun admet aussi que le préfet ne doit pas prendre de décision sans consultation dans les cas les plus épineux. Nous n'avons pas trouvé le bon système, mais nous sommes favorables à cette consultation.

« Les autres mesures instaurées par ce texte nous ont paru bonnes ou utiles, nous les avons donc conservées. Pour le reste, comme nous n'avons modifié l'ordonnance qu'en fonction du souci de mieux garantir les droits affichés et le contrôle effectif de l'illégalité, nous ne nous sommes pas souciés de savoir si les articles en question avaient été introduits en 1945, en 1980 avec Bonnet, en 1989 avec Joxe ou en 1993 avec Pasqua.

« Vous proposez de faciliter la venue en France des étudiants, des scientifiques, des intellectuels. N'est-ce pas une conception élitiste de l'immigration ?

« Là encore, parlons concrètement. Dans la situation actuelle de l'emploi, faut-il ouvrir le pays à l'immigration non qualifiée ? Nous pensons que non. Reste alors à mettre en œuvre les principes qui sont au fondement de notre politique de l'immigration : garantir le droit d'asile, le droit au mariage, le droit au regroupement familial dans des conditions permettant l'intégration, et permettre à la France de défendre ses intérêts dans la compétition internationale, tout en menant une politique de coopération dynamique. Il n'est pas normal que l'élite des pays francophones, que nous pouvons former mieux ou aussi bien que la Belgique, les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne, se dirige dans ces pays en raison de notre politique actuelle. Oui, je propose que l'on forme cette élite — politique, intellectuelle, économique —, qu'on lui permette d'être embauchée dans nos entreprises ou nos lycées, de circuler entre la France et le pays d'origine. Elle créera de la richesse à bas coût et contribuera au rayonnement de la France. Pour le reste, nous avons voulu éliminer toutes les absurdités de la loi. Dans le cas du regroupement familial, les conditions de ressources et de logement ont été maintenues, mais nous proposons que l'administration les gère avec plus d'intelligence et de souplesse.

« Vous proposez de mettre un terme à la suspicion généralisée à l'égard des étrangers. Mais en obligeant les étrangers à présenter, en plus de leur carte de séjour, un passeport avant l'embauche, ou en contrôlant systématiquement la réalité de la vie commune des couples franco-étrangers, ne renforcez-vous pas la suspicion ?

« Au contraire. Nous proposons des règles simples qui ne choquent que ceux qui ne vivent pas quotidiennement dans la société française. Lorsque vous faites un chèque, ou que vous retirez une lettre recommandée à la poste, vous présentez bien une pièce d'identité. Serait-ce scandaleux d'en demander autant pour se faire embaucher, pour s'inscrire à la Sécurité sociale ou au chômage ? En bien la pièce d'identité de l'étranger, c'est le passeport. Ça ne porte atteinte à aucun droit de l'exiger pour des actes importants. C'est efficace contre la fraude, car dissuasif : une fausse carte de séjour coûte 1 500 francs, un faux passeport 35 000 francs.

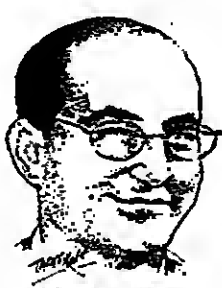
« Pour ce qui est du mariage, on est passé en dix ans d'un système totalement permissif à un système complètement fermé. Aujourd'hui, le mariage avec un étranger est un véritable parcours du combattant. Avec des situations absurdes. Une personne entrée régulièrement, ayant laissé passer le délai de son visa, et qui épouse un(e) Français(e) devra se cacher pendant un an avant d'avoir droit à des papiers. Il y a des maires qui refusent même de les marier. Nous proposons de supprimer toutes les contraintes inutiles qui peuvent dégrader des milliers de couples honnêtes sans empêcher les fraudeurs de frauder. En échange, on contrôlerait à posteriori l'union en convoquant les gens ensemble à la préfecture, deux années de suite, avant de délivrer à l'époux ou l'épouse du Français sa carte de résident. Les couples de bonne foi n'auront aucun problème. Les fraudeurs seront effectivement empêchés.

« Vous souhaitez créer une nouvelle carte au titre de la « vie privée et familiale ». Ne risquez-vous pas de produire un appel d'air ?

« Cela ne concernera que des gens déjà installés qui disposent de liens privés et durables en France. Des enfants entrés après l'âge de dix ans, des conjoints de parents... Des situations individuelles dont nous n'avons pas dressé de liste précise, car il faut laisser à l'administration et au juge un pouvoir d'appréciation. Ce nouveau titre permettra de traiter des situations individuelles jusqu'alors ingérables. On évitera ainsi de nouveaux Saint-Bernard.

« Vous vous inquiétez de l'éloignement des délinquants étrangers déjà condamnés et ayant leur attaches familiales en France, mais en l'espèce vous ne posez pas de garanties à leur profit. De même, vous pointez l'arbitraire dans certains refus de visas, mais vous proposez de n'en motiver que certains refus. Pourquoi s'arrêter ainsi à mi-chemin ?

« Je ne me suis pas arrêté à mi-chemin, mais je suis resté dans la logique de l'ensemble du rapport. Si on crée un titre « vie privée et familiale », certaines catégories d'étrangers y rentreront. D'autre part certains étrangers seront protégés de l'interdiction du territoire. Encore faut-il, en ce domaine, changer la culture judiciaire et administrative. Nous aurons pu en effet rajouter certaines catégories d'étrangers protégés des mesures d'éloignement. Mais il n'y a que dans les régimes totalitaires que la loi contrôle tout. Je préfère faire confiance à la régulation par le droit. L'administration et le juge doivent s'habituer à ne pas



PATRICK WEIL

requérir l'interdiction du territoire dans les cas où la jurisprudence aura considéré que l'importance des liens familiaux ne le permet pas. Il y aura toujours des problèmes d'adaptation, mais c'est inhérent au fonctionnement de la justice. On rappellera au juge l'importance de l'article 8 de la Convention européenne des droits de l'homme, qui prend en compte le droit à une vie privée et familiale normale.

« Les refus de visa, quant à eux, et cela est une nouveauté, devront être justifiés pour les personnes qui ont des liens familiaux en France et pour les personnes inscrites au fichier de Schengen. Pour le reste, il faut arrêter d'être démagogique. Le visa, c'est la souveraineté de l'Etat. Le monde est encore divisé en Etats-nations, et cette division implique le pouvoir de l'Etat de décider qui

entre dans son territoire, cela sous réserve du respect de la Constitution et des conventions internationales. On peut souhaiter la suppression de toutes les barrières entre les Etats, comme les économistes les plus libéraux. Je considère au contraire que notre système actuel, qui maintient une protection sociale égale aux Français et aux étrangers en situation régulière, doit veiller à ne pas être détruit.

« Vous proposez d'ouvrir plus largement le droit d'asile. N'y a-t-il pas un risque de voir affluer des dizaines de milliers d'immigrants économiques candidats à l'asile, comme le redoute la droite ?

« La France doit redonner un statut d'exception à l'asile politique. Le nouveau titre de « combattant de la liberté » que nous proposons permet de donner le statut le plus honorable, un statut public, à des étrangers qui sont aujourd'hui des clandestins de l'asile. Ils ont combattu et pris des risques pour la liberté, mais comme ils l'ont fait dans un pays où ce n'est pas l'Etat qui les persécute, ils ne peuvent voir leur situation de réfugié reconnue. C'est le cas de certains Algériens, persécutés dans leur pays par les islamistes.

« D'autres ne sont pas des combattants de la liberté, mais risquent quand même d'être persécutés si on ne renvoie dans leur pays. La France, par le biais du ministère de l'Intérieur, a toujours offert l'asile territorial à certains étrangers. On prévoit simplement, dans ce cas, que l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

tection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

tection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

tection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

tection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

tection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

tection des réfugiés et des apatrides (Ofpra) transmette le dossier au ministère de l'Intérieur, qui pourra alors accorder l'asile temporaire. A ce propos, on m'a accusé de vouloir « aller chercher des gens » à l'étranger. J'ai simplement rappelé que la France est déjà, dans le passé, « allée chercher » des Chiliens, des boat-peuple et que c'est tout à son honneur.

« La loi sur la nationalité de 1993 semblait, bon an, mal an, recueillir le consensus. En proposant une nouvelle réforme de l'accès à la nationalité, ne risquez-vous pas de relancer un débat passionnel ?

« En matière de nationalité, nous avons eu la même approche pragmatique que pour l'immigration. Nous nous sommes penchés sur l'histoire pour rappeler ce qu'est la

Nous n'avons modifié l'ordonnance qu'en fonction du souci de mieux garantir les droits et le contrôle effectif de l'illégalité, sans nous soucier de savoir si les articles en question avaient été introduits en 1945, en 1980 avec Bonnet, en 1989 avec Joxe ou en 1993 avec Pasqua

Rassemblement de sans-papiers devant la préfecture de police de Paris

PLUS DE 150 personnes ont manifesté, mercredi 6 août, devant la préfecture de police de Paris, autour d'une grande banderole sur laquelle on pouvait lire : « Monsieur le ministre de l'Intérieur, votre circulaire ne tourne pas rond, la démocratie s'exerce-t-elle dans le secret des préfectures ou dans l'espace public ? ». A l'origine du rassemblement, l'association Droits devant ! réclame la régularisation de tous les sans-papiers et non pas uniquement ceux qui entrent dans le cadre de la circulaire publiée le 26 juin par le ministère de l'Intérieur. Symboliquement, 81 « contre-dossiers » de régularisation ont été déposés à la préfecture.

Parmi les onze critères retenus par Jean-Pierre Chevènement (*Le Monde* du 26 juin), le plus contesté est celui concernant les combattants

sans enfant : sept ans de résidence et des preuves d'une bonne insertion, c'est-à-dire l'existence de ressources, d'un domicile et de déclarations fiscales. « C'est abusif », s'insurge le secrétaire général de Droits devant !, Jean-Claude Amara. Comment voulez-vous qu'un clandestin ait une fiche de paie ?

« LATITUDE »
E connaît bien cette situation. Né il y a trente-cinq ans au Caire d'un père soudanais et d'une mère égyptienne, il dispose d'un passeport soudanais mais a passé son enfance en Egypte. Le suicide de son père, la guerre froide entre l'Egypte et le Soudan, l'ont amené en France en 1988. « En Egypte, on me considère comme un étranger ; au Soudan, je ne me sens pas chez moi. » En France, il est sans-papiers. Il habite

chez son frère, gagne un peu d'argent en repassant au noir des appartements. « J'aimerais bien faire des projets, fonder une famille », soupire-t-il.

Ciblatrice, E n'est pas expressément dans les critères, faute de justificatifs de salaires. Il a quand même déposé un dossier. L'entrevue, mercredi, entre une délégation de manifestants et un responsable de la préfecture de police, pourrait lui donner raison. « Il y a une certaine latitude dans l'application de la circulaire », a pu annoncer Catherine Gegout, adjointe (PCF) au maire du XX^e arrondissement et membre de la délégation.

La préfecture pourrait accepter des témoignages de bonne insertion. Les demandeurs pourraient aussi être domiciliés au siège d'une association, beaucoup d'immigrés

craignant de donner leur adresse personnelle de peur que cela ne serve pour une future expulsion. Lors de leur convocation en préfecture, ils pourront être accompagnés d'un avocat ou d'un militant associatif. Jean-Claude Amara redoute cependant que les pouvoirs « discrétionnaires » du préfet ne créent des inégalités suivant les départements.

Une crainte qui n'a pas de réponse dans quelques semaines. Pour l'instant, les préfectures reçoivent et étudient les dossiers. A Paris, 15 000 demandes ont été déjà déposées. 500 nouveaux dossiers arrivent chaque jour. Aucun étranger n'a encore été débouté et les quelques dizaines de régularisations déjà effectuées ne concernent que les cas les plus anciens et les plus faciles.

Vincent Hubé

NOUVEAU

CONSULTEZ TOUS LES TARIFS AÉRIENS

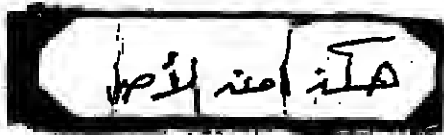
Sur le MINITEL

Rubrique PROMO AVIONS

3615 LEMONDE

123 176 minitel

مجلس الشورى



RÉGIONS

LE MONDE / VENDREDI 8 AOÛT 1997

INDUSTRIALISATION Le conseil régional de Bretagne a lancé, en 1994, le programme « Bretagne environnement plus » afin de favoriser un développement économique des

entreprises en harmonie avec les exigences sanitaires, écologiques et de sécurité. ● SOUTENU par de grandes entreprises de la région (EDF-GDF, CTRON...) et financé avec l'aide de l'Etat

et de la Commission européenne, ce programme, qui intéresse déjà 560 usines, met à la disposition des PME des animateurs qui traquent les gaspillages d'eau, d'énergie, les mau-

vais traitements des déchets ou autres conditions de travail déficientes. ● ENVIRON 80 emplois environnementaux ont été créés pour mieux prendre en compte ces nouvelles don-

nées et 175 millions de francs ont été investis dans des technologies plus propres. ● ENTHOUSIASMÉES, la Basse-Normandie et l'Île-de-France entament des expériences similaires.

560 usines bretonnes s'organisent pour améliorer l'environnement

A l'initiative du conseil régional, « Bretagne environnement plus » met des animateurs écologistes au service des entreprises. Une action qui se révèle d'un intérêt économique direct et dont le succès va croissant. La Basse-Normandie et l'Île-de-France mettent en œuvre une opération similaire

RENNES

de notre correspondante régionale

En passant devant la pompe à fioul, Madeleine Ehanho s'agace de la flaque de carburant qui macule le bitume. A grandes enjambées, elle fait visiter l'entreprise familiale : l'abbatoir Le Floch, à Vannes (Morbihan). Ce jour-là, celui-ci tourne au ralenti pour cause de chantier. « Dans l'agroalimentaire, il y a toujours à faire », lance-t-elle, avant de filer recevoir un expert européen en visite. M^{me} Ehanho tient à son label de l'Union européenne. Perpétuellement pressée par l'évolution des exigences sanitaires, environnementales ou de sécurité, elle reconnaît bien volontiers que, pour sa société de vingt-cinq salariés, l'aide de « Bretagne environnement plus » constitue une aubaine.

Ce programme, financé par le conseil régional, l'Etat et la Commission de Bruxelles, a été lancé en 1994. « Nous menons une action d'accompagnement des PME du secteur industriel dans leur prise en compte de l'environnement », explique Gilles Durand, détaché par son employeur, EDF-GDF, afin de chapeauter cette action à l'initiative du conseil régional. « L'idée n'est pas l'écologie pure, mais d'abord le développement économique. Nous voulons donner un quart d'heure d'avance aux entreprises bretonnes », précise-t-il.

Après un démarrage en douceur, les promoteurs de l'opération croient désormais sous les demandes. Déjà, 560 correspondants exerçant des fonctions diverses ont reçu une formation afin de réaliser un diagnostic de leur société. Seule la moitié d'entre eux a achevé ce travail. Consommation - et gaspillage - d'eau, d'énergie, gestion des déchets et des produits dangereux, mais aussi qualité de

l'air, bruit, ambiance lumineuse, risques d'incendie, etc. : six cents questions, accompagnées des textes réglementaires essentiels, constituent ce volumineux guide.

MULTIPLIER LES ÉCONOMIES

Les quatre animateurs de « Bretagne environnement plus » ne suffisent pas à répondre à toutes les sollicitations. Encore ne font-ils que conseiller et favoriser le dépistage des lacunes. Ils ne commandent aucun chantier. Pas question de mélanger les genres : c'est aux entreprises de décider dans quelle mesure elles comptent s'engager dans l'amé-

lioration de leur environnement. Madeleine Ehanho fait ses comptes : détection d'une fuite d'eau ici, résolution d'un inextricable problème de chauffage là... les visites de Pascal Delplanque, animateur pour le Morbihan, lui ont déjà fait économiser quelques dizaines de milliers de francs.

Quant aux investissements, il y a beaucoup à faire, estime-t-elle, en admettant que la société Le Floch n'est pas totalement aux normes. Elle a pour l'instant installé un système de prévention des fuites d'ammoniaque et un mur anti-odeurs. Pour le reste, il faut lui « laisser le temps de digérer ». « Si

nous faisons tout ce qu'exige l'administration, l'abbatoir serait déjà fermé, tant les demandes sont contradictoires ».

Pascal Delplanque cite, pour sa part, le cas d'un industriel obligé de doter chacun de ses sites de travail d'un « séparateur déboureur-déshuileur ». En fait, ce dernier disposait déjà de fosses de décastration adéquates. L'opération s'est soldée par l'achat de quelques cuves à 49 francs au lieu de dispositifs à 80 000 francs pièce. « L'essentiel de nos interventions consiste à décrypter les textes réglementaires pour nos interlocuteurs », observe l'animateur. Mais

nous offrons plus loin que ne l'exigent circulaires et décrets. » Il prend encore l'exemple de déchets de papiers empreints de résines, désormais transformés en palettes au lieu d'être mis en décharge. Là encore, l'initiative s'est traduite par une économie, qui ne réunit probablement pas les vendeurs de palettes neuves. « Gaspiller, polluer fait toujours gagner de l'argent à quelques-uns », conclut l'animateur.

EDF-GDF, Citroën et d'autres grandes entreprises présentes dans la région soutiennent « Bretagne environnement plus ». Le Crédit agricole de Bretagne a, en

outre, décidé de consentir des prêts à conditions préférentielles en faveur des PME engagées dans ce programme.

CRÉATION D'EMPLOIS

Depuis le lancement de l'opération, selon une enquête réalisée par ses promoteurs, environ 80 postes directement liés à la prise en compte de l'environnement ont été créés et 175 millions de francs investis dans des technologies plus propres. Progressivement, un réseau des correspondants se structure. Il propose dans son bulletin de liaison une très concrète « Bourse des déchets ». Au moins une quarantaine d'entreprises ont entrepris la démarche de certification en environnement (norme ISO 14000), plus mobilisatrice pour les salariés que les traditionnelles démarches qualité, à en croire nombre de chefs d'entreprise.

« La Drie avait déjà lancé des initiatives pour favoriser les éco-entreprises », sans connaître le même succès, rappelle Gilles Durand. Notre démarche est, elle, pragmatique et gratuite. » Sédultes, la Basse-Normandie et l'Île-de-France viennent de démanteler des opérations similaires. Le délégué régional insiste sur la nécessité d'accompagner dans les relations avec les professionnels : « Nous ne sommes pas des gendarmes de l'écologie. » « Bretagne environnement plus » doit permettre d'améliorer l'image industrielle de la région dans les milieux économiques.

Le pari est sans doute moins délicat que celui de redresser la réputation de l'élevage intensif local. L'agriculture ne fait pas partie du programme.

Daniel Hourquebie

Martine Valo

Comment le jazz est devenu l'instrument de développement de Marciac

AUCH

de notre correspondant

A Marciac, ce village de 1 200 habitants blotti dans le sud du Gers, rendu célèbre par l'organisation d'un des tout premiers festivals de jazz européens, on cultive, sous des airs de cigale, une intendance de fourmi. 100 000 personnes environ vont venir swinguer, du 7 au 17 août, avec quelques-uns des plus grands du jazz (Oscar Peterson, Ray Charles, BB King, Tito Puente, McCoy Tyner, Dee Dee Bridgewater...). Pour la vingtième édition de Jazz in Marciac (JIM), cette année, le budget de la production artistique est de 10 155 000 francs, autofinancé à hauteur de 72 %. Les aides publiques sont inférieures à 10 % : « Sur ce plan et concernant les grands festivals, je crois qu'il est difficile de faire mieux », glisse pudiquement Jean-Louis Guilhaumon, le président de JIM.

Jean-Louis Guilhaumon n'oublie d'ailleurs pas de rappeler l'esprit maison : « Je reconnais aussi le droit des non-initiés de vivre un moment d'émotion ». Des non-initiés qui, au fil des festivals, sont souvent devenus de vrais amateurs, à l'image de ces centaines de bénévoles investis dans l'organisation. Ils traduisent cet esprit Marciac qui frappe tous les visiteurs, celui d'une petite communauté humaine chaleureuse, mobilisée pour l'accueil, la nourriture, l'intendance sous toutes ses formes : « Dès le départ nous avons voulu que le festival soit un laboratoire de citoyenneté », confirme le président.

reuse, mobilisée pour l'accueil, la nourriture, l'intendance sous toutes ses formes : « Dès le départ nous avons voulu que le festival soit un laboratoire de citoyenneté », confirme le président.

« RÉINVESTISSEMENT CULTUREL »

« Nous avons décidé de pratiquer le réinvestissement culturel », explique-t-il. Dans le sillage du festival, le navire amiral, apparaît, dès le milieu des années 80, l'idée des concerts d'hiver. Premier pari gagné. Avec son équipe de bénévoles, Jean-Louis Guilhaumon monte ensuite une structure permanente susceptible de pérenniser sur place la vie artistique du petit village. En 1991 naissent les « Territoires du jazz » : « Pas un musée grévinisé, figé, mais un espace interactif vivant », souligne Jean-Louis Guilhaumon. Pour une grande balade initiatrice dans le monde du jazz. « Vous avez fait ici un truc que notre pays n'a pas su faire pour nous », s'exclame Hank Jones, le grand pianiste noir américain.

En septembre 1993, c'est au tour du collège d'être investi par la musique. Jean-Louis Guilhaumon, toujours lui, crée l'atelier d'initiation au jazz, de la sixième à la troisième : « Le jazz, expression essentielle de la musique du XX^e siècle,

est un exceptionnel instrument pédagogique et culturel », note alors l'inspecteur d'académie. L'option jazz attire au collège de nouveaux élèves. La spirale dépressive est inversée : « Notre établissement est passé de 90 à 160 élèves aujourd'hui », explique le principal. Mieux encore, ces enfants veulent de toute la région continuer de vivre, étudier et jouer dans le coin, car la classe Jazz in Marciac aura, dès la prochaine rentrée, son prolongement naturel au lycée de Mirande.

Les possibilités de Marciac restent cependant celles d'un village d'un millier d'habitants, impropre à mettre en œuvre des projets « structurels ». La commune vient donc de signer un contrat de « site majeur » - site à fort capital de notoriété - avec la région Midi-Pyrénées, l'Etat et le département. Cinq millions de francs seront consacrés sur les trois premières années à plusieurs projets de développement dont la réhabilitation tant souhaitée du chœur de la superbe bastide. On l'on revient au jugement prononcé il y a peu par le sous-préfet de Mirande : « De l'aménagement du territoire, il y a dix-huit ans que Jazz in Marciac en fait ! » Avec quelques notes bleues et beaucoup de passion.

Daniel Hourquebie

Martine Valo

CARNET

AU CARNET DU « MONDE »

Naissances

Pressé de mourir la vie à pleines dents.

Jules

est né le 4 août 1997.

Pascal KREMER et Vincent RADUREAU

sont aux anges.

Alain et Françoise ROUX

ont la joie de faire part de la naissance de leurs petits-enfants.

Roman,

le 30 juin 1997,

chez Simon et Sandrine, à La Celle-Saint-Cloud.

Céline,

le 18 juillet 1997,

chez Pierre et Betty, à Buenos Aires.

Mariages

Chantal CHAILLET DAMALIX

et Christian BUCHER

ont le plaisir de faire part de leur mariage, le vendredi 25 juillet 1997, à Strasbourg.

CARNET DU MONDE

Renseignements :

01-42-17-29-94

Télécopieur : 01-42-17-21-36

Tarif de la ligne H.T.

Toutes rubriques : 105 F

Abonnés et actionnaires : 85 F

Communications diverses : 110 F

Thèmes divers : 85 F

Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes. Les lignes en italique sont obligatoires et facturées. Minimum 10 lignes.

Décès

Le président du conseil

d'administration, M. Pierre AUBIN,

né le 16 juillet 1908,

chevalier de la Légion d'honneur,

administrateur en chef

de la France d'outre-mer,

ancien conseiller technique

au ministère de la santé publique

et de la population,

directeur de la Fondation

ophtalmologique Adolphe-

de-Rothschild

du 1^{er} février 1961 au 31 décembre 1973.

La cérémonie religieuse a eu lieu le

jeudi 7 août.

Montmorancy (Val-d'Oise), Lesse

(Charente).

M. et M^{me} Jacques Lévy,

leurs enfants et petits-enfants,

M. et M^{me} Paul Lévy

et leurs enfants,

ont la douleur de faire part du décès de

leur mère, grand-mère et arrière-grand-

mère,

M^{me} Marie LÉVY,

née OBEDIA,

survenue le 29 juillet 1997, dans sa quatre-

vingt-deuxième année.

L'inhumation a eu lieu vendredi

1^{er} août, dans l'intimité familiale, au

cimetière de la Pierre-Lévy, à Poitiers.

Le présent avis émane de leur part.

C'est avec une très grande tristesse

que le président de la Section des sciences

de la vie et de la Terre de l'École pratique

des hautes études,

Le directeur du Laboratoire de

génétique moléculaire,

Les directeurs d'études,

Les enseignants-chercheurs,

Les personnels administratifs et

techniques,

Et ses étudiants,

font part du décès de leur très estimée

collègue.

Françoise MIGNOTTE,

maître de conférences,

EPHE (sciences de la vie et de la Terre).

Sorbonne,

46, rue Saint-Jacques,

75005 Paris.

M^{me} Pierre de Montero,

née Marie Log,

son épouse,

Hyacinthe de Montero,

son fils,

Marie-José et leurs enfants

Louis, Pierre et Catherine,

Nadine de Montero,

sa fille,

Paul Cuccchi et leurs enfants

Jean-Noël, François et Chiara,

Anne-Marie de Montero,

sa fille,

Gérard Javudin et leur fille Morgane,

Hyacinthe de Montero,

son frère,

Hélène et leurs enfants

François et Bénédicte,

Marie-Madeleine de Montero,

son oncle et sa tante.

Ses beaux-frères, belles-sœurs, cousins,

oncles de Montero, Loog, Bevingut,

Dary, Wernert, Reynaud, Moreau,

Talent, Duranton,

Les familles parentes et alliées

Cagnazzoli, Battistini, Ramelli, Moroni,

Pacozzi, Cecaldi, Etori, Comi, Balbi,

Maure, de Moro-Gianni, Cuccchi, David,

Javudin,

Tous ses amis,

ont la grande tristesse de faire part du

décès de

Pierre de MONTERO,

survenue dans sa soixante-huitième année,

le mardi 5 août 1997, à Marseille.

et vous demandant d'associer à son

souvenir ceux de son père,

Fernand de MONTERO,

décédé le 19 janvier 1995,

et de sa mère,

Lonisette de MONTERO,

décédée le 1^{er} août 1978.

Ses obsèques se dérouleront le

vendredi 8 août, en l'église Saint-Laurent

de Cavalaire (Var), à 11 heures.

Une messe sera ultérieurement célébrée

à Bassia.

La Soulelado,

14, avenue des Vieux-Moulins,

83340 Cavalaire-sur-Mer.

47, boulevard Perier,

13008 Marseille.

La famille,

Et les proches de

Colette PETITJEAN,

née LAVIGNE,

libérée de ses souffrances le 5 août 1997.

convient ceux qui l'aimaient à la cérémo-

nie de deuil en l'église de Cros (Gard), le

vendredi 8 août.

Noisy-Le-Sec.

M^{me} Colene Quesnay, née Merlot,

Ami que toute sa famille,

font part du décès de

M. Jean-Claude QUESNAY,

survenu le 5 août 1997.

Les obsèques religieuses auront lieu le

samedi 9 août, à 9 h 30, en l'église Saint-

Sulpice, à Noisy-Le-Grand.

Remerciements

M^{me} André Giraud,

Ses enfants et petits-enfants,

ont l'impossibilité de résumer

individuellement à tous ceux qui leur ont

adressé des témoignages de sympathie et

ont rendu hommage à

André GRAUD.

les prient de trouver ici l'expression de

leurs sentiments de très vive sympathie.

M. et M^{me} Nadier,

leurs enfants,

Et leurs familles,

très touchés des marques d'affection qui

leur ont été témoignées lors du décès de

Jacques NADIER,

leur fils et frère,

remercient du fond de leur cœur toutes les

personnes qui se sont associées à leur

douleur.

Chemin du Mas-de-Bret,

13103 Saint-Étienne-du-Grès.

THÈSES

Tarif Étudiants

65 F la ligne H.T.

Condoléances

Les locataires du 2 et 2 bis, rue

Victor-Hugo, à Massy, touchés par le

décès de leur voisin.

Pierre-Frédéric LUXEMBOURG,

à l'âge de dix-neuf ans, présentent leurs

sincères condoléances à M^{me} Francine

Luxembourg et sa famille.

Anniversaires de décès

Le 8 août 1994,

Serge LECLAIRE

nous quitte.

N'oubliez pas.

Décédée le 7 juin 1995,

Andrée ROUX,

née ROULLEAU,

aurait eu cent ans le 8 août 1997.

Et nous l'aurions fêlée.

Nous pensons à l'absente avec

tendresse.

Communications diverses

AVIS DE CONCOURS

Le Centre de gestion

de la Fonction publique territoriale

de la Charente-Maritime

organise un concours interdépartemental

sur titres avec épreuve (entretien)

d'éducateur territorial de jeunes

HORIZONS

ENQUÊTE

L'EXÉCUTION du « Général » a eu lieu, le 18 août 1994 au matin, dans un faubourg de Dublin. Un travail de professionnels, selon un scénario qui a fait ses preuves : une Renault 5 raleotait à l'approche d'un contrôle. Deux employés municipaux relèvent le numéro minéralogique. Soudain, un coup de feu claque. Touché à la tête, le conducteur s'effondre et la voiture achève sa course dans un pylône. Sans affolement, le meur achève sa victime de quatre balles de 357 Magnum tirées à bout portant puis enfourche la moto pilotée par son comparse. Les deux hommes disparaissent dans un rugissement.

La victime, Martin Cahill, est un père de famille de quarante-trois ans. Mais pas un père tranquille. C'est un gangster qui possède l'un des casiers judiciaires les plus chargés de toute l'Irlande : hérautages, extorsion de fonds, trafic d'armes, coups et blessures... tout y est ! Surnommé « le Géral », pour ses talents d'organisateur, Cahill est un personnage haut et coloré. Dans la pieuse Irlande, il vit maritalement avec trois sœurs, dont il a cinq enfants. Il met périodiquement la presse et les rieurs de son côté en apparaissant aux audiences de justice affublé de masques ou de T-shirts décorés à l'effigie de Mickey. Ses alibis sont imparables. Chaque fois qu'un gros coup est perpétré, « le Géral » se trouve dans les locaux de la Garda, la police irlandaise, où il palahre pour des pécunies. A tel point que chacune de ses visites déclenche l'état d'alerte !

Martin Cahill est également en « affaires » avec l'IRA (Irish Republican Army) et l'UVF (Ulster Volunteer Force), les deux organisations armées (respectivement catholique et protestante) rivales d'Irlande du Nord. Un double jeu qui le perdra. L'IRA revendique son assassinat en affirmant avoir pu se « baron du crime » pour sa « liaison coupable avec l'UVF ». Cette mort évitera au caid irlandais de s'expliquer sur une affaire de tableaux volés qui, outre-Manche, défraye la chronique depuis des années. L'histoire montre le lien, souvent évoqué mais rarement démontré, entre le crime organisé, le trafic d'art et celui de la drogue. C'est ce que rappelait, en janvier 1997, Scotland Yard en mettant un point final à une enquête de plus de dix ans digne d'un roman de série noire.

Le vol a eu lieu par une belle nuit de mai 1996, dans les environs de Dublin, à Russborough House, la demeure irlandaise de Lord et Lady Beit, héritiers d'une fortune accumulée dans les mines sud-africaines et d'une collection de tableaux tout à fait exceptionnelle. Le luthin permet d'oeuvrer sur pièces : le commando qui s'est introduit dans la grande demeure néoclassique, après en avoir neutralisé le système d'alarme, a décroché dix-huit toiles de maître, dont un Vermeer (*La Jeune Femme écrivant une lettre et sa Servante*), un Goya (*Portrait de Dona Antonia Zarate*), deux portraits de Rubens, deux Metsu, deux Guardi, un Gainshorough et un Vestier. Au prix du marché, le tout vaut au bas mot 500 millions de francs.

Avec le vol de douze toiles de maîtres perpétré, en 1990, au Stewart Gardner Museum de Boston, celui de la collection Beit est l'un des plus gros « coups » de l'après-guerre. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'elle est visée. En 1974, une sympathisante de l'IRA, Bridget Rose Dugdale, avait déjà attaqué Russborough à la tête d'un commando. L'opération, destinée à révoluer les caisses de l'Armée révolutionnaire, avait fait long feu. Un mois plus tard, la police avait récupéré les tableaux volés et arrêté la passionaria irlandaise. Lors de ce premier raid, Lord et Lady Beit avaient été ligotés sur des chaises et enfermés dans la cave. Cette fois, ils sont absents.

Quelques heures après le vol, sept toiles de moindre qualité sont retrouvées dans un fossé, non loin de la propriété. Ont-elles été abandonnées délibérément ou par manque de place ? Personne ne le sait. Ce qui est avéré, en revanche, c'est qu'un informateur a affirmé, quelques jours auparavant, à Scotland Yard que « le Général » « préparait un gros coup ». Sans autre précision. Mais pourquoi Cahill se lancerait-il dans une telle aventure ? Le marché de l'art n'a

jamais été sa tasse de thé. Et puis voilà des mois qu'il s'est acquiescé avec un marchand anversois lié au trafic de drogue pour le vol de diamants industriels.

« Le Géral » a-t-il voulu refaire le coup de l'IRA ? Pour qui ? Pourquoi ? Le mystère est entier, mais les policiers sont convaincus qu'il est bien l'instigateur du vol. Même s'il possède, comme d'habitude, un alibi en béton. En 1987, les choses hougout. Avec la complicité d'un intermédiaire hollandais, la Garda tend un piège au gang de Cahill. Au dernier moment, l'affaire tourne au fiasco et il faudra aux policiers des années pour s'en remettre.

Les onze toiles de maître semblaient s'être volatilisées. Personne ne se manifeste auprès de Lord et Lady Beit ni auprès des assurances. Aucune demande de rançon n'est faite. En dépit d'un patient travail auquel participent les polices européennes et le FBI, aucune piste n'est décelée. Cela va durer près de cinq ans.

FINALEMENT, c'est une série d'affaires liées à la drogue qui conduira les enquêteurs de Scotland Yard à renouer le fil avec la collection disparue.

La première survient, en 1991, à Istanbul, où la justice turque est saisie d'une curieuse histoire. Deux hommes, un Ecossais unijamiste et un Irlandais du Nord, ont été arrêtés par la police alors qu'ils négociaient avec des trafiquants turcs l'échange d'un tableau contre une livraison d'héroïne. Le tableau, *Homme écrivant une lettre*, de Metsu, vient de la collection Beit. Quant aux deux hommes, tous deux proches de l'UVF, ils ont été envoyés en Turquie par « le Général ». Jugés et condamnés, ils passeront quelque temps dans les geôles turques.

Vermeer aux mains des parrains

11

Dans les mois qui suivent, d'autres enquêtes de la police londonienne des stupéfiants permettent de récupérer trois autres chefs-d'œuvre volés. C'est d'abord le *Portrait de Mrs. Barrell*, de Gainshorough, qui est retrouvé dans une camionnette des postes garée dans le centre de Londres. Peu après, l'un des Rubens, *Portrait de moins*, est découvert sous un canapé dans une villa de la banlieue londonienne. Enfin, la *Fête de la musique*, de Palmedes, est récupérée dans une consigne de la station de métro de Euston. Les inspecteurs de Scotland Yard chargés de l'affaire Beit sont alors convaincus que Martin Cahill veut devenir un gros bonnet de la drogue dans les îles Britanniques et que les tableaux ont été volés pour financer cette ambition.

Les revers turcs et londoniens montrent les difficultés de l'entreprise. Mais, en 1992, il reste au « Général » les meilleurs tableaux et un montage prometteur. Reste à trouver 1 million de dollars pour financer l'opération. Ce sera bientôt chose faite. Le diamantaire d'Anvers que Cahill et son gang ont approvisionné, peodant des années, en diamants industriels volés à l'usine General Electric de Dublin accepte d'avancer l'argent. En contrepartie, le gangster irlandais lui fait parvenir le Vermeer, le Goya, le Metsu et le Vestier. En attendant de trouver preneur, les toiles sont déposées dans un coffre au Luxembourg.

L'argent va servir au « Général » à s'approvisionner en drogue et prendre le contrôle d'une véritable

« lessiveuse » de narco-dollars. La route de l'héroïne turque étant compromise, des contacts sont pris dans la station balnéaire espagnole de Marbella, où se côtoient les grossistes de haschisch marocain, les gros bonnets du Proche-Orient et les représentants des parrains colombiens. Par ailleurs, avec l'aide d'un « conseiller financier » irlandais, Niall M., et d'un avocat norvégien, Christian W. M., « le Général » prend une participation majoritaire dans une banque basée à Antigua, dans les Antilles, dont la seule fonction est de blanchir l'argent sale.

Ao débot de 1993, tout ou presque est en place. Reste un gros point noir. Pour rembourser l'avance de 1 million de dollars, il faut vendre un ou plusieurs des tableaux pris en gage par le diamantaire flamand. Or, depuis sept ans, pas un acheteur sérieux ne s'est présenté. Ce n'est pas faute d'avoir fait circuler l'information. Simplement, les truands irlandais découvrent à leurs dépens que même les collectionneurs les moins scrupuleux, les « fourges », les plus véreux ou touchant pas à ce genre de tableaux. C'est « too hot » - trop chaud.

Aussi, lorsqu'un courtier londonien, un certain Chris Robert, se fait discrètement connaître, au début de l'été 1993, c'est d'abord la méfiance qui domine dans l'entourage du « Géral ». Mais M. Robert est connu dans le milieu de l'art. C'est un tempérament ; un homme carré, méfiant, ce qui n'est pas pour déplaire. Il a surtout ses entrées chez de très gros clients. Peodant que les hommes de Cahill épluchent son passé, les travaux d'approche commencent. Bientôt, un premier entretien a lieu à Oslo, dans le bureau de l'avocat Christian W. M. Mais avant de parler gros sous,

Chris Robert veut voir. Et vite, car le jeu est dangereux. Dès lors, les choses s'accroissent. Dans le courant du mois d'août, le courtier londonien retrouve Niall M. dans le hall de l'hôtel de Keyser, en face de la gare centrale d'Anvers, à deux pas de Pelikansstraat et du quartier des diamantaires. Ironie, tout dans la grande chère commerçante porte la marque de Rubens.

MAIS, pour l'heure, c'est d'un autre maître flamand qu'il s'agit. Le conseiller du « Général » conduit Chris Robert jusqu'à une Mercedes blanche garée sur le parking de l'hôtel. Au volant, le diamantaire. Dans le coffre, *La Jeune Femme écrivant une lettre et sa Servante*, de Vermeer. Le tableau, qui permit à la mort du peintre, en 1675, de payer les 617 florins que sa femme devait au boulanger du coin, est emballé dans un sac poubelle noir. Mais en bon état. « Le voir là, quel choc ! », se souvient l'Anglais.

Chris Robert, qui se sait en position de force, propose alors le marché suivant : 2,3 millions de dollars pour les quatre tableaux. A prendre ou à laisser. Si c'est oui, rendez-vous, dans huit jours, à l'aéroport d'Anvers. Lui viendra

RAZZIA SUR LES OBJETS D'ART

avec le chèque et un garde du corps. Ses interlocuteurs avec les tableaux. La transaction aura lieu dans son jet privé. Ensuite, il se propose de débarquer ses passagers à Malte, à Chypre ou au Liban. Au choix. De l'autre côté, on argumente un peu, pour la forme.

Le 1^{er} septembre 1993 à midi, Chris Robert et son ange gardien retrouvent Niall M. et son équipe dans l'aéroport d'Anvers. Le conseiller du « Général » est accompagné de deux Irlandais et d'un garde du corps croate. Direction, le parking. La tension monte à mesure que les six hommes approchent de la Peugeot de location dans laquelle se trouvent les tableaux. Le coffre est ouvert. Tout est là. Puis refermé. A la seconde même, comme s'il s'était agi d'un signal, une vingtaine d'hommes en civil jaillissent pistolet au poing de derrière les voitures. Ce sont des gendarmes belges qui agissent à la demande de la police irlandaise et de Scotland Yard. Les six hommes mis en joue n'offrent aucune résistance. Menottés, ils sont conduits au QG de la gendarmerie et mis sous les verrous.

Deux des hommes arrêtés ne vont pas rester longtemps en prison. Sortis discrètement de leurs cellules, Chris Robert et son garde du corps remercient chaleureusement leurs collègues belges. Les deux hommes sont, en réalité, des inspecteurs de Scotland Yard. Quant au pseudo Chris Robert, qui a conduit toute l'affaire en virtuose, il n'a rien laissé au hasard. Non seulement il a passé des années à se forger une identité de courtier en objets d'art, mais il a aussi bénéficié dans son entreprise du soutien d'une grande banque de Londres : le chèque de 2,3 millions de dollars avec lequel il est arrivé le matin même est crédité sur son compte personnel !

Les quatre toiles de maître ont été récupérées. Et avec elles, trois faux Picasso que les hommes du « Général » ont ajoutés - comme cadeau... Sur les onze œuvres volées, huit seront finalement récupérées. Les deux Guardi manquent définitivement à l'appel et un Rubens aurait été détruit au cours d'un transport clandestin. Grand gagnant dans l'histoire : le Musée national de Dublin, à qui Sir Alfred Beit, quelques mois avant sa mort, avait eu le plaisir d'offrir le Vermeer et le Goya.

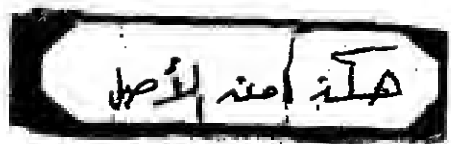
Tout est bien qui finit bien ? Pas vraiment. Car cette histoire pourrait se terminer comme elle a commencé. En juin 1996, Veronica Guerin, une journaliste irlandaise qui avait beaucoup écrit sur « le Général » et qui s'intéressait à ses héritiers et à leurs liens avec la drogue, était tuée d'une balle dans la tête par deux hommes en moto, alors qu'elle attendait, au volant de sa voiture, dans un faubourg de Dublin que le feu passe au vert.

Roland-Pierre Paringsaux
et Emmanuel de Roux
Dessin : Pierre Le Tim

PROCHAIN ARTICLE
Les dépouilles
des églises de Bohême



Journal 1550



L'honneur de la radio

par Ivan Levi

UN radio est un lieu et un lien. Un lieu de curiosité et de culture fonctionnant à la manière de la bibliothèque de Montaigne qu'on aurait équipée pour recevoir et diffuser les idées jallies sous les bruits du monde. Mais c'est surtout un lien entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien, parfait trait d'union entre les républicains, que leur éducation conduise à entendre les raisons d'Antigone avant celles de Créon.

Longtemps France-Inter a été ce lieu et ce lien, au fil des présidences de Radio-France assumées par des hommes et des femmes de gauche ou de droite, également soucieux du bien public.

Longtemps ses producteurs, journalistes, techniciens, animateurs ont pu exprimer leur fierté de travailler dans un radio pas comme les autres où l'on pouvait à juste raison servir les auditeurs à « écouter la différence ». Une différence qui paraissait d'autant plus positive qu'elle libérait des espaces, des formats, des rythmes que les radios commerciales devaient consacrer, pour vivre et survivre, à la publicité. Dieu merci, nos gouvernements et nos législateurs, qui n'ont pas toujours su éviter le piège de l'argent au télé-visions de service public, ont pu, jusqu'à présent, s'accorder pour en préserver Radio-France. D'où cette extraordinaire liberté de France-Inter pour informer et distraire sans hâcher dix fois, quinze fois l'heure, son propos de « pages » promotionnelles.

Certes, les personnels de Radio-France ne sont ni plus ni moins vertueux que ceux des quinze cents radios qui leur font concurrence, mais ils se sentent probablement plus engagés et plus responsables devant les Français, qui après tout les font

vivre et leur donnent (même chichement) les moyens de s'exprimer.

Cette liberté vis-à-vis des puissances d'argent, il fallait la conquérir aussi face aux gouvernements. Mais de Charles de Gaulle à Valéry Giscard d'Estaing et de François Mitterrand à Jacques Chirac, la politique, le médiatique et les Français ont fait beaucoup de progrès. Même si, ici et là, la tentation demeure d'aligner, de contrôler, de pénétrer, d'utiliser les chaînes de service public pour s'en faire des alliés, des porte-voix ou des relais. Seulement voilà, depuis « la Voix de la France » modèle Pompidou et le « Congrès de Valence » façon Mitterrand, les chasses aux sorcières se voient et se payent, même au prix fort quelquefois. Quant aux élections, on vient de vérifier qu'on pouvait les perdre même en tenant subtilement la haute administration de la radio-télévision. « Je ne serais pas roi », disait Louis XVIII, si j'avais les sentiments des particuliers. Invoquons la proposition et considérons une fois pour toutes qu'une radio de service public doit s'appuyer sur les particuliers qui l'écoutent en confiance, et non pas sur le Prince arbitre et garant de beaucoup de choses en France, mais pas forcément de la libre circulation des idées et des sons.

Un lieu, un lien, une culture d'indépendance, une revendication permanente de liberté, c'est assez, me semble-t-il, pour fonder et bâtir un projet de radio citoyenne parce que généraliste.

La mode, on le sait, est aux radios thématiques, musicales, unidimensionnelles et ciblées. Cette mode nous vient d'outre-Atlantique comme le Coca-Cola ou la ligne Calvin Klein. Mais faut-il céder et terminer le siècle dans la furie atomis-

trice qui a accompagné la libération des ondes au début des années 80 ? Faut-il aujourd'hui encore inventer des radios pour les jeunes, pour les vieux, pour les Auvergnats, les ménages, les gays ? Je me souviens avoir choqué, voilà quinze ans, dans une émission de Michel Polac, en demandant sur quelle longueur d'onde devait se brancher un juif homosexuel demeurant à Clermont-Ferrand.

La mode est aux radios thématiques, musicales, unidimensionnelles et ciblées. Mais faut-il céder ?

L'honneur des radios généralistes, et singulièrement de France-Inter, aura été, ces dernières années, de ne pas céder aux embellissements du communisme destructeur d'un lien social déjà bien effiloché par le chômage et l'urbanisation sauvage.

Avec Jean Mahieu à la présidence de Radio-France, Jean Izard à sa direction générale, avec Pierre Bouleiller et l'ensemble des personnels de France-Inter, nous avons, jour après jour, sept années durant, nous, serrés, rapprochés les fils tenus qui reliaient encore, dans notre pays, groupes sociaux et générations. Persuadés que nous étions de cette mission première du service public : jeter des ponts, multiplier les relations entre gouvernements et gouvernés, administrateurs et administrés, intégrés et exclus. Premier et seul juge, le public a

suivi sans barguigner, aussi bien les émissions ambitieuses que les programmes un tantinet libertaires de France-Inter. Les résultats des enquêtes Médiamétrie ont d'ailleurs témoigné de cet engagement qui a fait longtemps de France-Inter la deuxième radio de France, derrière RTL.

Ils ont dit aussi, vague après vague, le succès des Courchelles, Meyer, Paoli, Ardissou, Le Marc, Patricia Martin et Alain Rey, pour ne citer que ceux-là, ou des émissions comme « Radio Com », d'autant plus interactives que l'auditeur y interroge à chaud le journaliste qui vient de lui parler.

Nous avions conçu, avec Jean Mahieu et Jean Izard, ce miniprogramme d'interaction entre informateurs et informés comme la preuve par neuf de notre liberté et de notre volonté d'honnêteté éditoriale.

Aujourd'hui, s'il faut en croire la presse justement vigilante, nos concitoyens particulièrement attentifs et les personnels de Radio-France qui ne cachent ni leurs espoirs ni leur mal-être, l'avenir de la première radio généraliste de service public serait menacé.

Autant dire que nous sommes tous interpellés et que chacun doit s'en soucier. Pour une bonne raison : les quelques radios généralistes qui battent encore pavillon haut dans notre pays sont, à l'image du Philharmonique de Vienne ou de Berlin, les derniers refuges d'une culture globale lumineuse, d'une curiosité libre et désintéressée. Bref, d'un humanisme qui doit demeurer.

Ivan Levi est directeur de l'information de « La Tribune », après avoir été directeur de l'information de Radio-France.

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Télex : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : <http://www.lemonde.fr>

EDITORIAL

Mortelles entreprises

APRÈS Jeanne Calment (122 ans), Apple (21 ans)... Les entreprises meurent aussi - cela, on le savait. Mais, alors que pour l'homme l'espérance de vie augmente rapidement dans nos sociétés post-industrielles, celle des entreprises a, au contraire, tendance à se réduire. L'accélération du progrès technique et l'exacerbation de la concurrence ont, par conséquent, modifié d'une manière radicale les conditions de vie des firmes. Indispensable certes, la lutte de chacune d'elles pour la survie ne doit pas cependant conduire à un recours systématique à des méthodes artificielles. La mort peut être, parfois, préférable. Telles sont les leçons de la fabuleuse histoire, fût-elle, du groupe informatique américain Apple.

L'accord de « partenariat » annoncé mercredi 6 août entre Apple, le créateur de l'ordinateur personnel, et Microsoft, le premier éditeur mondial de programmes informatiques, ne signe certes pas la mort clinique d'Apple. Le nom, les produits et la culture de la société y survivront sans doute pour un temps. Mais avec l'entrée de Bill Gates dans son capital et les accords technologiques et financiers qui vont lier désormais les deux frères ennemis de l'informatique, la société issue de la contre-culture américaine des années 70 perd son indépendance et son originalité. C'est le début de la fin.

Une entreprise, quelle qu'elle soit, suit un cycle de vie. Apple est née, un jour de 1976, dans le

hangar de la maison des parents du jeune Steve Jobs, dans la Silicon Valley (Californie), avec la création du premier ordinateur personnel, une invention géniale qui allait ouvrir l'informatique à tous. Elle a grandi et s'est développée, dans les années 80, avec le lancement du Macintosh et l'invention de la souris : ce fut son âge adulte. Puis elle a commencé, prématurément, à vieillir, à ne plus bien voir que le monde changeait et que la concurrence se renforçait (avec la montée en puissance des Microsoft et autres fabricants de logiciels comme Netscape). L'entreprise a vu son état de santé se dégrader, ses maladies se multiplier - une stratégie erratique, des pertes de parts de marché, la valse des présidents et, pour finir, une hémorragie financière.

Plusieurs thérapies ont été tentées. En vain. Jamais personne n'a envisagé, au royaume de la libre entreprise, un sauvetage par l'Etat. Personne, pas même le fondateur, Steve Jobs, n'a prétendu non plus guérir la firme de ses maux en s'y réservant le pouvoir. Des solutions souvent imaginées de ce côté-ci de l'Atlantique lorsqu'une entreprise est en difficulté, Apple n'a pas trouvé, en elle-même, l'énergie d'un rebond, d'une renaissance. Elle entre finalement dans le giron de son pire ennemi. Ce n'est pas un drame pour les Etats-Unis, qui conservent, voire renforcent, leur domination dans ce secteur, grâce justement à cette capacité à laisser les entreprises naître, vivre... et mourir.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE
Président du conseil d'administration : Jean-Marie Colombani
Directeur : Jean-Marie Colombani / Dominique Albry, directeur général
Directeur de la rédaction : Edwy Plenel
Directeurs adjoints de la rédaction : Jean-Yves Lhonnau, Robert Solé
Rédacteurs en chef : Jean-Paul Besset, Bruno de Camas, Pierre Georges, Laurent Gribbenet, Erik Knudsen, Michel Knafo, Bernard Le Goff
Directeur adjoint : Dominique Royère
Rédacteur en chef technique : Eric Azzi
Secrétaire général de la rédaction : Alain Fontmont
Médiateur : Thomas Perrenet

Directeur exécutif : Eric Platon, directeur délégué : Anne Chaussebourg
Conseiller de la direction : Alain Rollin / Directeur des relations internationales : Daniel Verret
Conseil de surveillance : Alain Minc, président / Gérard Cornu, vice-président
Anciens directeurs : Hubert Berner (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lecoq (1991-1994)

Le Monde est fondé par la SA Le Monde
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944
Capital social : 961 000 F. Actionnaires : Société civile « Les Rédacteurs du Monde », Association Hubert Berner-Mary, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Éditions, Le Monde Investisseurs
Le Monde Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

Les angoisses de la ménagère britannique

LE DISCOURS prononcé hier par M. Attlee à la Chambre des communes et dans lequel il a exposé les mesures envisagées par le gouvernement pour combler le déficit de la balance des paiements a déçu l'opinion ; le premier ministre a donné l'impression d'un professeur fatigué qui fait un cours un peu ennuyeux par acquit de conscience. Dans son aspect positif - accroissement de la production britannique -, le plan Attlee paraît imprécis et improvisé. Dans son aspect négatif - réduction des importations -, il est probablement insuffisant.

De toutes les mesures envisagées par M. Attlee pour lutter contre la crise, c'est sans doute la réduction très considérable des importations de produits alimentaires qui a le plus vivement ému l'opinion. Le gouvernement veut économiser pour 144 millions de

livres par an, et sur ce seul poste de la balance des comptes, de manière à n'avoir pas à réduire les importations de matières premières destinées à l'industrie. Or, à moins que l'Angleterre ne puisse acheter des quantités accrues de denrées alimentaires dans les pays à devise faible - ce qui dans un avenir immédiat est fort peu probable -, on ne voit pas bien comment le gouvernement pourra maintenir même la ration de base, les économies projetées représentant près de 40 % des achats de denrées alimentaires effectués par l'Angleterre à l'étranger. La ménagère britannique a devant elle un hiver extrêmement angoissant, et il est vraisemblable que le gouvernement sera contraint d'adopter un système de rationnement par catégorie de travailleurs.

(8 août 1947.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Télématique : 3615 code LEMONDE

Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC ou 08-36-29-56

Le Monde sur CD-ROM : renseignements par téléphone, 01-44-08-78-30

Index et microfilms du Monde : renseignements par téléphone, 01-42-17-29-33

Le Monde sur Compuserve : GO LEMONDE

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

Quelle audace pour l'avenir ?

par Jacques Gaillot

L'EGLISE catholique se prépare à rassembler plusieurs centaines de milliers de jeunes. Dans le cadre de son « Année de la Jeunesse », elle organise, à l'été 1997, l'événement. Des jeunes de nombreuses nations vont échanger, débattre, vivre ensemble avec enthousiasme. Le charisme de communication du pape Jean Paul II fera merveille.

Saluons donc l'audace de l'Eglise de pouvoir réunir tant de jeunes dans un climat de fête. Mais l'Eglise aura-t-elle la même audace pour faire le choix de ceux que le monde délaisse, pour se laisser transformer afin d'être là où l'existence humaine

est menacée ? Nous sommes dans un pays durement touché par le chômage et l'exclusion. En prenant aux étrangers sans papiers, aux familles sans logement, aux travailleurs hantés par la perspective du chômage et la précarité, je me demande si un tel rassemblement peut manifester à leur égard simplicité et solidarité.

Si l'Eglise avait la volonté d'exister en proximité à la vie des gens, partageant leurs luttes et leurs espoirs, quel signe prophétique serait donné à l'humanité ?

Les jeunes, de plus en plus absents de nos églises, sont sensibles à la simplicité de l'Evangile et au comportement de Jésus, qui a manifesté sa solidarité avec les plus

paucres. Hôte de cette rencontre, l'Eglise l'a-t-elle bien compris en faisant appel à une agence de publicité pour afficher des phrases de l'Evangile, comme des slogans ? En oubliant l'organisation des grandes célébrations à des sociétés spécialisées ? En dédaignant à un grand couturier de dessiner les chasubles pour les célébrations ?

Le dynamisme qui va se manifester au cours de ces journées mondiales de la jeunesse ne saurait nous faire oublier les formidables pesanteurs qui paralysent notre Eglise.

Tant de questions demeurent sans réponse, tant d'élans sont brisés, tant d'attentes demeurent déçues. Qu'il s'agisse de la sexualité, de la

place des femmes, des divorcés remariés, des nouveaux modes de ministères, de la démocratie, d'un légitime pluralisme, de la reconnaissance d'une opinion publique, dans l'Eglise... Le débat est complexe.

Mais je reste optimiste. Nous sommes entrés dans un monde nouveau. Il s'agit d'innover. Partout où je suis invité, je découvre avec joie que l'Eglise du terrain vit le temps d'une naissance. Je suis témoin des forces de création. Le souffle de Dieu est à l'œuvre.

Jacques Gaillot est évêque de Paternia.

Les cent premiers jours au sprint de Tony Blair

Suite de la première page

Le mois prochain, Ecossais et Gallois se prononceront sur la dévolution d'une fraction du pouvoir des Communes vers ces nations longtemps soumises au bon vouloir de Londres. L'Assemblée écossaise ne sera guère plus qu'un conseil général, mais le Parlement écossais sera plus puissant, à l'image d'un royaume qui ne fut annexé qu'en 1707. Ce n'est pas seulement à l'influence des nationalismes locaux qu'il faut attribuer cette réforme, mais à la volonté de M. Blair de revoir la structure même de l'Union. La capitale, aujourd'hui gérée par des municipalités autonomes sous la houlette d'un membre du gouvernement, va se voir offrir un choix similaire. En Irlande du Nord même, l'ouverture d'esprit de la représentante de M. Blair, M^{me} Min Mowlam, témoigne de la disparition de vieux tabous.

Les tories crient au blasphème et au démantèlement de l'Union. D'autant que le débat sur une monarchie dont les excès abondamment reproduits dans les médias n'ont pas amélioré l'image est loin d'être clos. Et que les régions anglaises elles-mêmes pourraient être dotées de pouvoirs locaux, les maires être élus et avoir de réelles prérogatives.

La seconde révolution blairiste, économique et sociale, n'est pas moins significative. On ne compte plus les domaines où les vieux dog-

mes sont remis à plat : autonomie de la Banque d'Angleterre ; renouveau et renforcement des pouvoirs du système de régulation des services publics ; privatisation, des banques et des assurances ; modernisation du système scolaire, un des moins performants d'Europe, avec le retour aux valeurs traditionnelles de discipline, des devoirs à la maison et de prière à la lecture, à l'écriture et au calcul ; réflexion sur un système de santé aux moyens gravement insuffisants ; réforme du système social (assurances, retraite et chômage) par la remise en question de l'Etat-providence, avec la volonté de lier les allocations aux efforts faits par les allocataires ; rétablissement prochain du salaire minimum.

La troisième révolution blairiste est diplomatique. Il ne s'est passé que quelques jours entre la nomination de Robin Cook au Foreign Office et la reprise du dialogue entre Londres et ses partenaires européens, interrompu par les conservateurs sous la pression d'extrêmes ennemis. Sans renier ses principes ni remettre fondamentalement en question l'insularité britannique, mais en reconnaissant que l'Union européenne pouvait être bénéfique, M. Blair y a fait une rentrée fracassante.

Débarrassée, pour le moment, du boulet euroscéptique, et après la restitution de Hongkong à la Chine, la diplomatie britannique se veut plus déterminée. Les relations Blair-Clinton sont au beau fixe. Edinbourg accueillera en octobre le sommet du Commonwealth. M. Cook a montré à ses interlocuteurs - en particulier, la semaine dernière, aux parties liées au conflit en ex-Yougoslavie - que Londres n'entendait pas se laisser marcher sur les pieds.

M. Cook veut aller plus loin en moralisant la politique étrangère et les ventes d'armes. Mais les bonnes intentions se heurtent vite aux dures

réalités. Déjà il a accepté d'honorer un contrat de vente d'avions à l'Indonésie, pourtant peu respectueuse des droits de l'homme. « L'accord avait été conclu par mes prédécesseurs et il aurait été désastreux de revenir dessus », s'est-il justifié. Mais en politique il n'est guère facile de rester constamment fidèle à ses principes. M. Blair risque d'en payer le prix plus rapidement que les conservateurs, non seulement parce que l'opinion attendait beaucoup plus de lui, mais surtout parce que le Labour s'est érigé en donneur de leçons.

PREMIER ACCROC

Son image minéralisatrice lui a beaucoup servi pour l'emporter sur des tories assommés par des scandales à répétition. Depuis quelques jours, c'est à son tour de faire la « une » des journaux, subissant coup sur coup la suspension d'un député pour affaires illicites avec la Serbie ; le suicide d'un autre qui a laissé un testament accusant notamment certains collègues d'une campagne de rumeurs sur sa vie privée ; la suspension pour corruption de la branche du parti de Doncaster ; l'annonce par Robin Cook de sa séparation avec sa femme à la veille de la révélation de son adultère par une feuille à scandales ; les démentis de l'ancien patron de BR Lord Simon, accusé de conflit d'intérêts pour avoir conservé 2 millions de livres d'actions de son ancienne société.

Surtout, Tony Blair vient de subir sa première défaite : lors d'une élection partielle d'Uxbridge, le candidat du Labour - choisi par l'équipe Blair parmi ses fidèles à la place de celui préféré par les militants locaux, trop à gauche - a perdu la poussière face à un conservateur. Il s'agit du premier accroc, une mise en garde pour un pouvoir dont beaucoup, y compris au sein du Labour, cri-

tiquent l'arrogance et le manque d'écoute.

Entouré d'un petit groupe de conseillers qui ont planifié avec lui un programme d'action allant jusqu'aux élections de 2002 - et même au-delà - Tony Blair a insufflé un dynamisme nouveau à son pays. Il n'a pas les doutes d'un Labour longtemps divisé, ni de ses collègues socialistes du continent écartelés entre leurs idéaux d'hier et les contraintes du moment. Mais cette certitude est aussi celle d'un homme pressé. Les mois prochains diront si son zèle réformateur résistera à une procédure parlementaire désespérante de lenteur ou bien si celle-ci aura raison du plus audacieux programme de réformes qu'ait connu la Grande-Bretagne depuis longtemps.

Patrice de Beer

RECTIFICATIFS

BANQUES SUISSES

Dans l'article consacré au secret bancaire (*Le Monde* du 30 juillet), il fallait lire que les banques helvétiques gèrent près de 2 500 milliards de francs suisses (10 250 milliards de francs français) de la fortune privée mondiale, et non 2,5 milliards comme écrit par erreur. Selon des estimations de la Chase Manhattan Private Bank, 35 % des avoirs privés mondiaux sont détenus en Suisse.

L'ÉTÉ FESTIVAL

Dans la légende de la photographie de Gérard Rundenau publiée en page Culture du *Monde* daté mardi 5 août, une erreur de transmission a altéré le nom du violoncelliste champenois cité. Il fallait lire Pierre Pénassou, et non Pénasson.

ENTREPRISES

LE MONDE / VENDREDI 8 AOÛT 1997

INFORMATIQUE C'est un revirement stratégique complet : Microsoft, numéro un mondial des logiciels, vole au secours d'Apple, créateur de l'ordinateur personnel,

son rival de toujours. ● **BILL GATES**, le patron de Microsoft a annoncé, le 6 août, son entrée dans le capital de la firme à la pomme, en perdant depuis plus de deux ans. Il investira

150 millions de dollars pour acquérir 6,5 % d'actions Apple sans droit de vote. L'accord s'accompagne d'un partenariat technologique. ● **LE CONSEIL D'ADMINISTRATION**

d'Apple est profondément remanié avec l'arrivée de quatre poids lourds de l'industrie informatique : Steve Jobs, co-fondateur d'Apple, revenu dans l'entreprise en décembre 1996 ;

Larry Ellison, l'énergique patron d'Oracle ; le PDG de l'Intuit, William Campbell ; enfin, l'ancien directeur financier d'IBM, Jerome York. (Lire aussi notre éditorial page 9.)

Microsoft se porte au secours d'Apple, son rival de toujours

Le numéro un mondial du logiciel va investir 150 millions de dollars (950 millions de francs) en rachetant une partie des actions du constructeur du Macintosh. Le conseil d'administration de la firme à la pomme a été totalement refondu

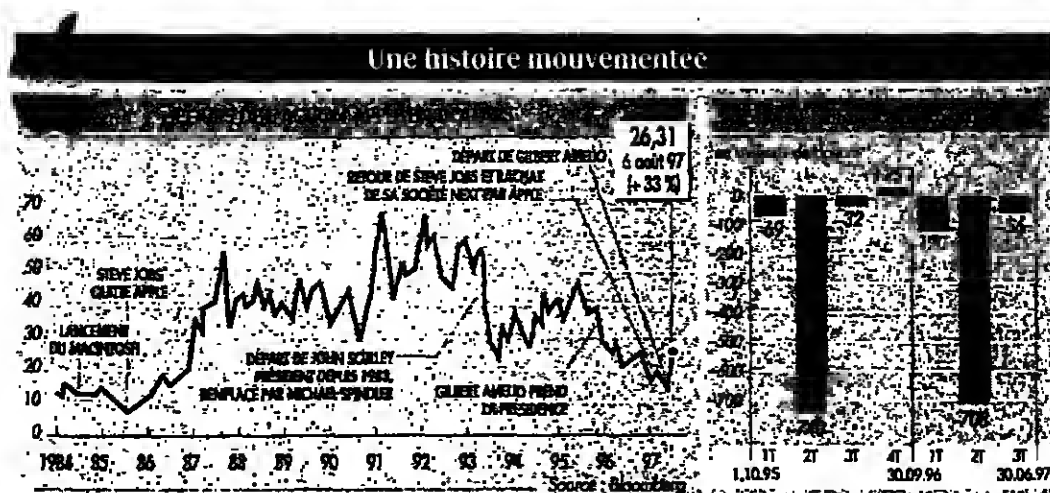
NEW YORK

de notre correspondant

Si Bill Gates avait quelques doutes sur sa popularité auprès des fidèles d'Apple et autres irréductibles du Macintosh, son apparition en duplex sur un écran géant, mercredi 6 août, au salon MacWorld à Boston les lui aura enlevés. Salué par les huées du public, il n'a dû le sauvetage de sa dignité qu'à l'intervention de Steve Jobs, le co-fondateur d'Apple redevenu, après en avoir été évincé, l'homme-clé de cette légendaire entreprise en perdition, qui demanda aux supporters de la firme « un peu de gratitude » à l'égard du patron de Microsoft.

Gratitude ? C'est le monde à l'envers ! Mais la situation d'Apple est aujourd'hui si désespérée que le monde à l'envers, a plaidé Steve Jobs devant l'auditoire du salon MacWorld, est devenu le seul moyen de rendre « santé et prospérité » à celle qui fut la compagnie-phare de la Silicon Valley.

Premier volet du coup de théâtre annoncé par Steve Jobs : Apple et Microsoft, les grands rivaux – en conflit depuis plusieurs années sur la paternité de leurs systèmes d'exploitation révolutionnaires – non seulement entrent dans la hache de guerre (avec un versement de Microsoft dont le montant n'a pas été révélé) mais deviennent parte-



naires. Microsoft, numéro un mondial du logiciel, va investir 150 millions de dollars dans Apple en rachetant une partie de ses actions, sans droit de vote, sur trois ans, qu'il s'engage à ne pas revendre pendant trois ans.

Bill Gates promet une nouvelle version de son logiciel, très populaire auprès des entreprises, Office 98, pour les ordinateurs personnels Apple dès la fin de l'année. En échange, Apple offrira systématiquement le browser (navigateur, système d'accès à Internet) de Micro-

soft, Internet Explorer, sur ses ordinateurs et les deux compagnies coopéreront sur le développement de certaines nouvelles technologies, comme le langage Java.

Passé le premier moment de stupeur, l'auditoire ne s'est pas privé de siffler Steve Jobs tant cette alliance peut paraître contre nature. Pour les puristes – ils sont nombreux parmi les utilisateurs de Mac – inviter le géant Microsoft chez Apple, c'est conclure un pacte avec le diable. Mais le co-fondateur de Apple a justifié ce tournant stra-

tégique : « Si nous voulons nous en sortir, il faut nous débarrasser de l'idée selon laquelle pour qu'Apple gagne Microsoft doit perdre. En ce qui me concerne, l'ère de la compétition est terminée ».

Le second volet du plan de Steve Jobs a été beaucoup mieux accueilli, et pourrait se révéler plus important pour le sauvetage d'Apple que les 150 millions de dollars. C'est une refonte quasi totale du conseil d'administration de la société, dont démissionne notamment un autre co-fondateur, Mike Markkula,

complétant le départ. Il y a un mois, de l'ancien PDG Gilbert Amelio, tandis que quatre poids lourds de l'industrie y font leur entrée : Larry Ellison, l'énergique patron de Oracle, le PDG de l'Intuit William Campbell, l'ancien directeur financier d'IBM Jerome York et Steve Jobs lui-même.

De l'avis général des analystes, une telle équipe devrait faciliter la recherche d'un nouveau PDG pour Apple, qui se doit d'être une personnalité d'envergure pour relancer l'entreprise et redonner confiance aux investisseurs. « C'est la première bonne nouvelle en provenance de Apple depuis longtemps, commente un analyste de Chicago, David Wu ; le poste de PDG devient du coup plus attrayant. » Wall Street, où les actions d'Apple ont fait un bond de 41 % dans la matinée tandis que celles de Microsoft marquaient aussi une hausse, a applaudi.

Apple n'est pas encore sortie d'affaire, même si la société s'est remise à embaucher après avoir licencié 3 000 personnes depuis le début de l'année : son site sur le Web affiche 220 offres d'emploi. L'accord annoncé mercredi est surtout un nouveau coup magistral de Bill Gates qui, en se déstabilisant de 150 millions de dollars, ne sacrifie pas grand chose. Les réserves de cash de Microsoft sont estimées à neuf milliards de dollars. Sans droit de vote et avec un investissement modeste (Apple a perdu 1,6 milliard de dollars au cours des dix-huit derniers mois), le géant du logiciel ne prend pas le risque d'absorber une entreprise en difficulté.

DE NOMBREUX AVANTAGES

Les avantages pour Microsoft sont nombreux. D'abord, l'affaire lui assure le maintien du marché des utilisateurs de Mac, qui fournissent 10 à 15 % de ses revenus, et si tout va bien son expansion : « Nous avons huit millions de clients Macintosh et nous avons des devoirs envers eux », a déclaré sur CNBC Ben Waldman, l'un des responsables de Microsoft. Deuxième avantage, d'ordre plus psychologique, mais non négligeable compte tenu de la loyauté des utilisateurs de Mac : si Apple cède, Bill Gates n'aura pas de sang sur les mains, et pourra espérer récupérer ses fidèles.

Par ce coup de pouce à Apple, Microsoft, vilipendé pour ses tendances monopolistiques et dans le collimateur du département de la justice qui le soupçonne de malmenier la législation anti-trust, peut, en outre, se présenter comme le roi de la concurrence ce qui, en termes d'image, ne saurait lui faire du mal... Apple est l'une des rares compagnies à proposer une alternative au système Windows de Microsoft, sans pour autant constituer une menace pour la firme de Red-

mond puisque le système Windows est implanté sur près de 80 % des ordinateurs portables dans le monde. C'est donc sauver le principe de concurrence à peu de frais, le tout en donnant au passage quelques coups de couteil à des rivaux plus gênants que Apple, comme Netscape, en position de leader sur le marché des browsers d'Internet, mais qui va probablement souffrir de la coopération Apple-Microsoft.

Les derniers investissements de Bill Gates

Ayant doublé sa fortune en un an, Bill Gates, dit-on, ne sait pas quoi faire de son argent. Sous sa direction, Microsoft, en revanche, a mené en 1997 une politique d'investissements très active, en particulier dans le domaine de la convergence des technologies de la télévision et de l'Internet. En avril, Microsoft a acheté WebTV Networks, une société de la Silicon Valley, pour 425 millions de dollars. Elle a ensuite acquis la compagnie de télévision par câble Comcast pour 1 milliard de dollars, puis les droits de licence de technologie vidéo et audio sur Internet de la société Progressive Networks. Mardi 5 août, à la veille de l'annonce de l'alliance avec Apple, Microsoft a acheté, pour 75 millions de dollars, le rival de Progressive Networks, une société de la Silicon Valley, Vixen Inc. Toujours dans la Silicon Valley, la firme de Bill Gates a acquis au cours des douze derniers mois Interse, NetCarta et eShop, entreprises émergentes spécialisées dans la technologie de l'Internet.

Voilà qui explique sans doute l'émotion de certaines réactions, mercredi, exprimées dans les différents forums de discussion ouverts sur Internet. « Moi qui croyais qu'en achetant Apple je pouvais créer un espace sans Microsoft, commente un internaute. Maintenant, Apple va faire la promotion d'Explorer... » « Pour 150 millions, Microsoft vient de s'acheter une plus grande part de marché », juge un autre, avant cette question : « Quelqu'un a-t-il jamais survécu à une alliance avec Microsoft ? »

Quelques optimistes, cependant, prévoient qu'avec le bouillant Larry Ellison au conseil d'administration, Bill Gates n'est pas près de faire la loi chez Apple. L'humanité entre les deux hommes est aussi légendaire que le talent des pères du Macintosh. Le soap opera de Apple a encore de beaux jours devant lui.

Sylvie Kauffmann

L'icône qui ne veut pas s'éteindre

APPLE est-il en train de commettre un sacrilège en s'alliant avec Microsoft ? L'association avec la firme de Bill Gates devrait redonner aux quelque cinquante millions d'utilisateurs de Mac un avenir, au moment où les possibilités se réduisent dangereusement, fabricants de logiciels et de CD-ROM n'osant plus parler sur la firme californienne, perdue de dettes (10 milliards de francs de pertes en dix-huit mois). Mais pour les fans de Mac, cette alliance est impensable. C'est le mariage de l'inventeur avec le plagiaire, du bon avec le méchant.

Ce sectarisme illustre le mythe qu'a su créer Apple autour de son nom. Représentée par une pomme à demi croquée, la firme californienne est le symbole de la révolution informatique. C'est elle qui a inventé l'ordinateur personnel, inimaginable au temps des grands systèmes et de l'informatique lourde. C'est elle qui a mis, en inventant la souris et les icônes (petites images permettant l'interface des programmes), l'informatique à la portée de tous.

Sur la naissance d'Apple, tout a été dit et redit depuis des années, contribuant à installer la légende de l'entreprise californienne. Deux amis californiens, Steve Jobs et Stephen Wozniak, s'installent dans un garage en 1976. Passionnés d'informatique, nourris de la contre-culture californienne des années 70, ils veulent inventer des ordinateurs « pour le reste d'entre nous », accessibles à tous.

Dès 1977, Apple sort l'Apple II, le premier ordinateur personnel. Il offre à l'utilisateur une puissance de calcul et de traitement indépendante. Les majors de l'informatique, engagés dans les grands systèmes, n'y croient pas, puis sont obligés de suivre. En 1980, IBM donne pour mission à ses équipes de recherche et dévelop-

pement de concevoir des ordinateurs personnels, en prenant comme référence l'Apple II.

Mais c'est en 1984 que la suprématie d'Apple s'affirme vraiment. La firme de la Silicon Valley met sur le marché l'ordinateur de ses rêves, le Macintosh. Reprenant une partie des travaux de recherche de Xerox, Apple a conçu un ordinateur doté d'un système d'exploitation qui ouvre l'informatique à tous. Un menu défilant propose différentes fonctions, des icônes assurent les interfaces, une souris permet de cliquer sur les images. Microsoft, qui conçoit des logiciels pour le PC d'IBM, mettra des années avant d'offrir la même facilité d'accès. « Dans de nombreux domaines, Apple est encore plus avancée que nous », a reconnu Bill Gates, mercredi 6 août.

CRISE PERMANENTE

Mais le succès du Mac n'empêche pas les difficultés internes. La direction d'Apple, qui a fait du consensus interne sa règle première de fonctionnement, est en crise permanente. Dès 1985, Steve Jobs est obligé de partir, pour ne pas avoir voulu écouter ses équipes de vente qui réclamaient des ordinateurs plus puissants. Il est remplacé par John Sculley, homme de marketing, qu'il était allé chercher un an plus tôt chez Pepsi-Cola.

Celui-ci donne un nouvel élan aux ventes, mais ne réussit pas à conserver la suprématie technologique d'Apple. Le projet d'agenda électronique Newton s'effondre lamentablement. Evoquée dès 1985, l'idée de céder les licences d'exploitation du Macintosh à d'autres constructeurs, qui permettraient l'éclosion de clones, est sans cesse repoussée faute de consensus interne. Elle ne sera mise en œuvre

qu'en 1994. Malgré le lancement d'une nouvelle famille d'ordinateurs, Apple s'enfonce dans son splendide isolement : les coupes claires dans les budgets de recherche et les effectifs ne suffisent pas à compenser le manque d'économie d'échelle, l'entreprise étant la seule à utiliser certains composants.

En 1993, John Sculley est remercié et remplacé par Michael Spindler. Malgré des efforts de gestion, celui-ci ne réussit pas à redresser la situation. La firme ne sent plus le marché, produit trop de petits modèles, pas assez d'ordinateurs haut de gamme. Affaibli par ces pertes, le PDG d'Apple est remplacé en février 1996 par Gilbert Amelio, alors président de National Semiconductor. Plus de 4 000 emplois sur 13 000 sont encore supprimés, la moitié des produits sont retirés pour recentrer l'entreprise sur ses points forts, l'enseignement, l'édition et les entreprises. Mais les pertes s'aggravent. Désarmé, Gilbert Amelio rappelle Steve Jobs à ses côtés en décembre 1996.

La cohabitation entre les deux hommes dure à peine six mois. En juillet, Gilbert Amelio est remercié à son tour, en même temps qu'une partie du conseil d'administration. Tout en refusant la présidence du groupe, Steve Jobs a repris en main le sort d'Apple. Mais le redressement n'est pas assuré. Apple a peu de produits nouveaux, son dernier système d'exploitation n'est toujours pas commercialisé. Sa part de marché, qui dépassait 12 % au début des années 90, est tombée à 3,8 % au deuxième trimestre 1997. Reste un atout : des milliers d'officiers qui ne veulent pas voir l'icône s'éteindre.

Martine Orange

Trois poids lourds à la réputation de visionnaires

● **LARRY ELLISON** ne se contente pas d'être l'homme le plus riche de Californie, avec une fortune évaluée à 6 milliards de dollars. Le fondateur d'Oracle aime les déclarations fracassantes. En 1996, il n'hésite pas à évoquer le lancement d'une OPA sur Apple. Il se présente comme le « meilleur ami » de Steve Jobs et l'ennemi numéro un de Bill Gates, avec lequel cependant, il déjeune régulièrement. Il y a deux ans, il déclare tout simplement : « Microsoft est le passé. Oracle, le futur. »

Le PDG d'Oracle a une vision de l'avenir informatique bien à lui : il croit à un monde d'oli disparaîtront les ordinateurs personnels au profit de l'ordinateur de réseau dont le fonctionnement sera articulé autour du réseau mondial Internet. Le NC (network computer), qu'il a présenté à Paris fin décembre, a la taille d'un décodeur de chaîne de télévision à câble. Né

à New York en 1944 d'une mère juive hongroise et d'un père italien catholique, il est abandonné par sa mère à l'âge de neuf mois. Sa grande tante maternelle, originaire d'Allemagne, et son mari, d'origine russe, le recueillent et lui donnent leur nom : Ellison, d'après Ellis Island, le point de passage obligé des immigrés à New York.

Excellent en mathématiques et en physique, le jeune Larry obtient des résultats plus que médiocres dans les autres matières. Comme Bill Gates et Steve Jobs, il abandonnera ses études avant d'être diplômé. Après quelques années passées dans des sociétés informatiques, comme Ampex et Amdahl, celui qui a aujourd'hui des allures de dandy aux costumes gris impeccablement coupés crée sa société en 1977. Aujourd'hui, il en détient encore 23 %. Larry Ellison se passionne aussi pour les bio-

technologies et les technologies de l'éducation.

● **BILL GATES** est devenu en vingt ans l'homme le plus riche de la planète. A 42 ans, le fondateur et le patron de Microsoft, numéro un mondial du logiciel informatique, peut tout s'offrir. Une maison-bureau de 30 millions de dollars (200 millions de francs) dans la banlieue de Seattle. Le manuscrit Codex Leicester de Léonard de Vinci pour la même somme. Et aujourd'hui une entrée fracassante dans le capital d'Apple, son rival de toujours.

Sa fortune de plus de 10 milliards de dollars lui ouvre même les portes des palais présidentiels, comme celui de l'Élysée en février 1997. Et lui permet de donner, sans complexe, une leçon de modernité au président français qui s'était interrogé, quelques jours plus tôt, sur la fonction d'une « souris » en informatique.

Mais le nouveau coup d'éclat de Bill Gates doit lui apporter une satisfaction bien particulière. Accusé par Apple d'y avoir quelques années de plagiat, Bill Gates se porte aujourd'hui au secours de son rival. Et évite les accusations de monopole que n'aurait pas manqué de susciter la disparition de la marque à la pomme. Mais Bill Gates sait aussi qu'il peut perdre la prochaine bataille. Celle du multimédia et d'Internet. Déjà pris de vitesse par la société Netscape, leader sur le segment des navigateurs sur le réseau mondial, Bill Gates veut terrasser l'adversaire avec son projet de constellation de 840 satellites en orbite basse, qui doivent lui permettre de quadriller la planète avec son réseau de télécommunications à grande vitesse et de reprendre l'avantage.

● **STEVE JOBS** est une figure de légende, l'enfant prodige de la Silicon Valley, multimillionnaire à

moins de trente ans, le héros des inconditionnels du Macintosh. Aucun d'entre eux n'a oublié que Steve Jobs, orphelin, sans diplôme, a fondé Apple, avec Stephen Wozniak, en 1976, dans le garage de la maison de ses parents adoptifs. Il avait 21 ans et concevait des jeux informatiques pour Atari. Son idée de l'ordinateur personnel allait révolutionner le monde informatique. Le premier Macintosh a été introduit en 1978.

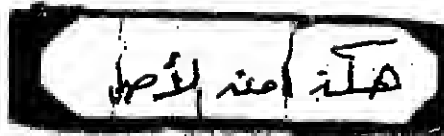
Personne n'a oublié non plus que Steve Jobs avait été débauché comme un « bas been » en 1985 après une lutte de pouvoir féroce à la tête du groupe. Beaucoup, parmi les cadres d'Apple lui reprochaient son tempérament manipulateur et ses sautes d'humeur. Revenus aujourd'hui sur leur opinion, ils reconnaissent qu'il est devenu un brillant stratège.

Loïn d'Apple, ce créateur-né, toujours fidèle à son col roulé noir

et son jean, n'a pas perdu son temps. Il a repris la société d'animation numérique Pixar, également basée en Californie, qui a produit le film Toy Story, récompensé par un oscar. Il a fondé une société de logiciels, NeXT Software Inc. Ce nouveau pari technologique n'a pas été couronné sur le plan commercial. Mais, en décembre dernier, NeXT Software, rachetée par Apple, a permis à Steve Jobs de faire, à 42 ans, un retour de fils prodige dans la firme de Cupertino, avec un titre de conseiller.

Sur ce strapontin, il a pris la mesure des difficultés d'Apple et concocté le scénario qu'il a présenté mercredi 6 août. C'est lui qui a recomposé le nouveau conseil d'Apple et redéfini une stratégie. Il ne souhaite toutefois pas s'exposer de nouveau en première ligne et laissera à un autre le rang de président.

Steve Jobs



Guy Cotten, le petit marin jaune de Concarneau, à l'assaut de l'Amérique

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une série de portraits d'entreprises, retraçant l'histoire d'un métier, ou d'un cœur de l'économie d'une région.

CONCARNEAU

Sans lui, Isabelle Autissier, Thierry Dubois et Raphaël Dinelli seraient-ils encore en vie? Rien n'est moins sûr.

Quand leurs bateaux ont chaviré - fin 1994 pour la première, début 1997 pour les seconds -, ces navigateurs en solitaire n'ont dû leur salut qu'à leur courage, mais aussi, ont-ils reconnu, plus prosaïquement à leur combinaison de survie: un vêtement qui protège du froid et facilite la flottaison, spécialement conçu pour les explorateurs des mers par Guy Cotten. Cet industriel de Concarneau dont les vêtements pour pêcheurs et marins sont aujourd'hui vendus dans le monde entier fait partie de ces industriels finistériens pour qui la délocalisation commence et finit dans le Morbihan.

Si l'homme est fier de ses racines - « Ma famille n'a déménagé que trois fois en plus de trois siècles », l'industriel aux

cheveux poivre et sel perpétuellement hirsutes n'a pourtant pas hésité à déménager ou à agrandir son entreprise à huit reprises pour répondre à une demande sans cesse croissante.

L'embarquement a commencé en 1963. Issu d'une famille de paysans, Guy Cotten, muni de son seul certificat d'études, laisse ses six frères et sœurs se partager l'exploitation familiale. Lui préfère partir sur les routes du Grand-Ouest, vendre des vêtements de travail pour le compte d'un industriel des Vosges.

Mais l'homme comprend rapidement qu'il préfère le charme des ports - surtout celui de Concarneau - à celui des hôtels minables qu'il fréquente à longueur d'année.

Une entreprise possède-t-elle un quasi-monopole des vêtements pour pêcheurs? Guy Cotten découvre la faille: son réseau de distribution l'empêche d'être au contact direct de la clientèle.

Or ses produits sont loin d'être parfaits: fabriqués en coton, le moindre accro est fatal. S'appuyant sur ses faiblesses de l'adversaire, Guy Cotten créera des vêtements en nylon, plus souples et plus solides, et ira les vendre

lui-même aux pêcheurs de Concarneau. « Avec mon costume et ma croquette, ils ne me prenaient pas au sérieux, mais dès que je leur montrais que j'étais capable de porter breton ils m'adoptaient et me faisaient confiance. » Jugent leur fournisseur trop peu réactif, Guy Cotten et son épouse sautent le pas dès 1964 et créent un atelier de confection au rez-de-chaussée de leur propre domicile.

Tout est en place pour la *success story*. Embauche du premier salarié début 1965, du dixième l'année suivante et du centième dix ans plus tard. Aujourd'hui, le groupe Cotten confectionne 450 000 articles par an, réalise 80 millions de francs de chiffre d'affaires et emploie cent quatre-vingts salariés plus une trentaine de personnes chez un sous-traitant.

Mais celui qui, il y a trente ans, pouvait se vanter d'équiper la moitié de la flotte de Concarneau ne se satisfait pas de posséder aujourd'hui 95 % du marché de la pêche et de s'être diversifié dans la plaisance. « J'ai délaissé 98 % du marché du réveil-matin et s'est un jour réveillé sans comprendre que ce marché n'existait plus », remarque-t-il.

LE CONFORT DES FEMMES MARIN-PÊCHEURS Avant de passer la main, ce sexagénaire a une ambition: réaliser 50 % de son chiffre d'affaires à l'étranger. « Aujourd'hui, l'exportation représente 25 % de nos ventes. Quand nous en ferons le double, l'avenir de l'entreprise sera à peu près assuré », analyse-t-il. Déjà très présent en Grande-Bretagne - 50 % des pêcheurs britanniques arboreraient la

marque symbolisée par un petit marin jaune aux bras fièrement écartés - et, dans une moindre mesure, en Espagne, l'entreprise place désormais tous ses espoirs sur le continent nord-américain. Présent depuis dix ans aux États-Unis, Cotten n'y perd désormais plus d'argent. « Le leader sur le marché commence à nous craindre suffisamment pour se mettre à copier nos modèles », remarque-t-il. Comme à Concarneau, sa recette est d'être à l'écoute du client. Ou de la cliente. « Sur les vingt mille femmes pêcheuses en Alaska et sur la côte ouest des États-Unis, dix seulement possèdent leur bateau et dirigent leur équipage. L'une d'elles est venue nous voir pour nous expliquer que les pressions des salopettes de pêcheurs étaient particulièrement mal placées pour des femmes et qu'ou bout de 18 heures de travail par jour, la douleur pouvait devenir insupportable. Nous avons trouvé une solution. Grâce à nous, le confort des femmes qui sont marins-pêcheurs s'est considérablement amélioré. » Elles ne sont pas les seules à être reconnaissantes.

Trouvant ses vêtements particulièrement seyants et confortables, un pêcheur de l'Alaska a envoyé une photo à Guy Cotten. Le jour de son mariage, lui-même, sa femme et leurs témoins revêtaient une combinaison portant l'effigie du petit marin jaune.

Frédéric Lemaître

PROCHAIN ARTICLE Robertet, l'esprit du parfum plane encore sur Grasse

DÉPÊCHES

■ **BULGARI**: le joaillier italien et la maison de mode Ferragamo vont créer une société commune dans le domaine des parfums. Détenue à parts égales par les deux groupes, elle produira et vendra les parfums et cosmétiques des deux marques dans le monde.

■ **SOMMER ALLIBERT**: le conseil d'administration de Domco, filiale canadienne du plasturgiste français, a rejeté l'offre de rachat du groupe américain Armstrong.

■ **UPS**: la direction du géant américain de la messagerie rapide a court-circuité le puissant syndicat des camionneurs en soumettant directement aux employés ses propositions pour mettre fin à la grève engagée depuis trois jours. La compagnie a accusé le syndicat de ne pas avoir informé la base de sa « dernière, meilleure et ultime » proposition.

■ **CMR**: l'Etat va financer un plan social d'un montant de 32,5 millions de francs pour accompagner la reprise de la Compagnie marseillaise de réparation (CMR), en dépit de bilan depuis 1996, par l'italien Marininvest.

■ **RENAULT**: une trentaine de travailleurs de l'usine belge de Renault Vilvorde ont occupé, mercredi 6 août, les entrées du parking de l'entreprise. Ils protestent contre les propos qu'aurait tenus, selon le ministre de l'économie de la région flamande, Louis Schweitzer. Le PDG de Renault envisagerait plus de céder à un éventuel repreneur les terrains, bâtiments et installations de Renault Industries Belgique pour un franc symbolique.

UN MÉTIER, UNE RÉGION



des vêtements pour pêcheurs? Guy Cotten découvre la faille: son réseau de distribution l'empêche d'être au contact direct de la clientèle.

Or ses produits sont loin d'être parfaits: fabriqués en coton, le moindre accro est fatal. S'appuyant sur ses faiblesses de l'adversaire, Guy Cotten créera des vêtements en nylon, plus souples et plus solides, et ira les vendre

Hilton ne désarme pas et renchérit sur son offre sur ITT

LE GROUPE HÔTELIER AMÉRICAIN HILTON veut, à tout prix, prendre le contrôle de son concurrent ITT (Sheraton, Ciga et les castles Caesars Palace): il a surenchérit mercredi 6 août sur son offre publique d'achat hostile, la portant à 70 dollars par action ITT contre 55 dollars auparavant. Ce qui porte la valeur de son offre à 12,5 milliards de dollars. Hilton a lancé en janvier son offre sur ITT, qui l'a refusée et a engagé une restructuration pour offrir de meilleures perspectives à ses actionnaires. Le groupe a vendu plusieurs de ses actifs. Mi-juillet, il a décidé de séparer le groupe en trois sociétés distinctes, de racheter 25 % de ses actions disponibles pour 70 dollars chacune et de rembourser d'ici la fin de l'année 2 milliards de dollars de dettes.

Electrolux précise son plan de restructuration

CINQ MILLE DES DOUZE MILLE EMPLOYÉS qu'Electrolux a prévu de licencier dans les deux ans à venir ont été informés de leur sort. Le PDG, Michael Treschow, a précisé, mercredi 6 août, que les quinze usines et les deux douzaines d'entrepôts que la direction a décidé de fermer se situaient dans neuf pays: l'Allemagne (1 500 personnes), la Suède, la Finlande, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, la Hongrie, le Canada et les États-Unis. Le reste de ce programme de restructuration, au coût estimé à 2,5 milliards de couronnes (1,97 milliard de francs), sera connu d'ici novembre. Le groupe devrait perdre 11 % de ses effectifs. (Corresp.)

Les fournisseurs de Kia manifestent

QUELQUE 8 000 TRAVAILLEURS des sous-traitants du constructeur automobile Kia, au bord de la faillite, ont manifesté mercredi 6 août à Séoul pour dénoncer « l'étranglement financier » de Kia. Les manifestants, qui craignent des faillites en chaîne, ont demandé la démission du ministre de l'économie et des finances, Kang Kyong-Shik, pour « collaboration avec les banques créancières dans le but d'étrangler Kia ». Les syndicats sud-coréens de l'industrie automobile ont menacé de déclencher une grève générale à la mi-août si Kia n'obtient pas dans les deux semaines les prêts d'urgence qu'il réclame. Kia a obtenu un sursis de deux mois de ses banques, qui lui ont refusé les crédits de 210 millions de dollars nécessaires à son assainissement. Kia affiche 10,8 milliards de dollars de dettes, dont 6,8 auprès des banques.

Pas d'accord en matière aérienne entre les États-Unis et le Japon

LES ÉTATS-UNIS ET LE JAPON ne sont pas parvenus à surmonter leurs divergences après trois jours de discussions consacrées à la renégociation de l'accord sur le transport aérien bilatéral. Les deux pays prévoient un nouveau round de discussions du 27 au 29 août, à Washington, avec pour objectif d'arriver à un accord fin septembre. Les États-Unis souhaitent parvenir à un accord de « ciel ouvert » supplantant tous les obstacles réglementaires à la desserte des deux pays. Le Japon voudrait juste réaménager l'accord de 1952 qu'il juge trop favorable aux compagnies américaines.

La BfG Bank poursuit son redressement

LE BÉNÉFICE D'EXPLOITATION DE LA BFG BANK, filiale allemande du Crédit lyonnais, a bondi de 69,7 % au premier semestre de 1997 à 159 millions de deutschemarks (536 millions de francs). La banque table sur « une nette croissance du résultat net » en 1997 (158 millions de deutschemarks en 1996). Le dernier plan de sauvetage de la banque publique sera examiné à Bruxelles en septembre. Il met le Lyonnais dans une position plus confortable pour céder cette filiale, le jour où il en prendra la décision. Jusqu'en 2006, les minoritaires de la BfG, en cas de cession à un tiers, peuvent exiger du Lyonnais qu'il leur rachète leurs titres au prix auquel il avait pris le contrôle de la banque en 1992, soit très au-dessus de leur valeur actuelle.

synthèse de l'exercice 1996

le Groupe Generali renforce sa position sur le marché international
primes: 18 400 millions d'Ecu, bénéfice: 758 millions d'Ecu

L'activité du Groupe

En 1996, les Assicurazioni Generali ont renforcé leur présence dans les différents territoires d'activité, politique cohérente avec les principes directeurs suivis ces dernières années. En Italie, avec l'acquisition du groupe Prime, doté d'un réseau de conseillers spécialisés dans la distribution de produits financiers et de prévoyance, les potentialités sur le marché de l'épargne ont été développées. Une autre démarche visant à répondre aux besoins en matière financière et de prévoyance de la clientèle sera initiée avec la constitution d'une banque télématique, qui opérera comme soutien aux réseaux de vente sur tout le territoire national. De nouveaux accords de collaboration ont été conclus avec des établissements de crédit qui, s'ajoutant aux ententes déjà en cours avec les banques de première importance, ont accru la capacité de distribution de la Compagnie et du Groupe. En France, l'une des compagnies entièrement contrôlée, a cédé les participations détenues dans le capital d'AXA, qui ne représentaient plus un intérêt stratégique, réalisant ainsi une plus-value importante qui sera utilisée dans les plans de développement du Groupe au niveau international. Sur le marché transalpin, la rationalisation des structures opérationnelles des différentes compagnies s'est poursuivie et la fusion par absorption de la France IARD par La Concorde a été entérinée.

Une importante acquisition a été finalisée dans les premiers mois de l'année en Israël, avec l'entrée dans le Groupe Generali de la compagnie Migdal, société leader du marché, qui contrôle quatre autres compagnies d'assurance.

En Autriche, n'ayant pas pu participer à la privatisation de Creditanstalt, un accord a été signé par l'EA-Generali avec les trois plus importantes banques régionales. Cet accord prévoit la souscription d'une part de leur capital et la commercialisation des produits d'assurance et des services financiers du Groupe. Une autre initiative dans le secteur bancaire d'assurance est celle menée au Brésil, en collaboration avec Banco Sudameris, pour la constitution d'une société qui opérera dans la branche vie et les fonds de retraite et distribués par les guichets du Banco.

Par ailleurs, la Maison Mère et le Groupe ont poursuivi la politique d'expansion progressive dans les territoires qui offrent de bonnes perspectives de développement en assurance: aux implantations dans les Pays du centre et de l'est de l'Europe et en Extrême-Orient se sont ajoutées deux nouvelles sociétés dont une en Slovaquie au cours de l'année 1996 et l'autre au début de l'année courante, dans la République Slovaque, tandis qu'à Pékin un bureau de représentation a été ouvert, formalité préliminaire pour obtenir l'autorisation d'exercer l'activité d'assurance en Chine.

En France, où le Groupe opère dans la branche vie au travers de trois filiales, les primes se sont élevées à 2 127 millions d'Ecu. Dans les branches dommages, un volume de primes de 1 771 millions d'Ecu a été obtenu au travers des sept sociétés contrôlées.

Les résultats de la Maison Mère

L'assemblée des actionnaires des Assicurazioni Generali S.p.A., Maison Mère du Groupe Generali, réunie à Trieste le 28 juin dernier, a approuvé le bilan 1996, qui s'est clôturé avec un bénéfice net de 274 millions d'Ecu (257,7 millions en 1995), et la distribution d'un dividende de 375 liras par action (+10%), compte tenu de l'augmentation de capital réalisée en 1996; le dividende, qui comprend le crédit d'impôt est de 585,9 liras. En confirmation de la politique traditionnelle de consolidation patrimoniale, les actionnaires de la Compagnie ont décidé de placer dans la réserve exceptionnelle 85 millions d'Ecu prélevés du bénéfice.

Le Conseil d'Administration, réuni après l'assemblée, a confirmé comme Président Anselmo Bernheim, Vice-président et Administrateur Délégué Gianfranco Guzy et Vice-président Francesco Cingano.

Quatre l'Italie, le Groupe Generali opère en Afrique du Sud, Allemagne, Argentine, Australie, Autriche, Belgique, au Brésil, Canada, en Colombie, au Danemark, en Espagne, aux Emirats Arabes Unis, en Equateur, Espagne, aux États-Unis, en France, à Gibraltar, en Grande-Bretagne, Grèce, au Guatemala, à Guernesey, Hong Kong, en Hongrie, aux Îles Vierges, en Israël, au Japon, Jersey, Liban, Liechtenstein, Luxembourg, à Malte, au Maroc, Mexique, Nigeria, aux Pays-Bas, à Panama, au Pérou, en Pologne, au Portugal, en République Tchèque, République de Saint-Marin, en Roumanie, à Singapour, en République de Slovaquie, Suisse, Tunisie, Turquie.

Direction Centrale à Trieste (Italie)
Le Groupe Generali opère en France au travers de: Generali Vie (France), Generali France assurances, Compagnie Continentale d'Assurances, La Fédératou Continentale, La France Vie, L'Equipe, Lutèce assurances, Européenne de Protection Juridique, Europ Assistance.

le Groupe Generali en chiffres

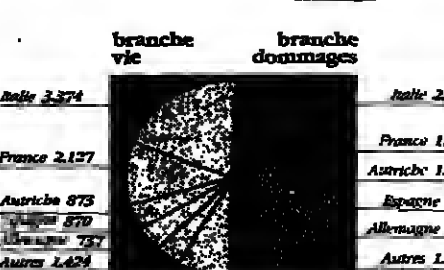
101	compagnies d'assurances opérant dans 90 pays
61	sociétés financières, immobilières et agricoles consolidées
126	sociétés contrôlées diverses non consolidées
18 400	millions d'Ecu de primes (+10,7% sur l'année 1995)
59 200	millions d'Ecu de provisions techniques
64 200	millions d'Ecu de placements
758	millions d'Ecu de bénéfice consolidé
40 000	professionnels de l'assurance au service de la clientèle

la croissance du bénéfice



Le résultat du bilan consolidé bénéfice de l'importance plus-value réalisée par la cession des actions AXA, lors incidents de cette opération, le bénéfice annuel de l'ordre de 422 millions d'Ecu en augmentation de 14,3%.

répartition des primes consolidées



Tous les chiffres ont été convertis en Ecu au change de F 6,509

<http://www.generali.com>

■ LE MOUVEMENT de reprise effectué mercredi par la Bourse de Tokyo aura été de courte durée. Jeudi, l'indice Nikkei a perdu 1,15 %, cédant 226,22 points, à 19 475,85 points.

■ L'OR a ouvert en baisse, jeudi 7 août, à Hongkong. L'once de métal fin s'échangeait à 318,20-318,60 dollars, contre 319,00-319,50 dollars la veille en clôture.

■ DYNAMISÉES par l'accord entre Apple et Microsoft, les valeurs américaines ont battu un nouveau record, mercredi, en gagnant 0,88 %, à 8 259,30 points.

■ LE PRIX du baril de brut de référence light sweet crude a cédé 35 cents, à 20,46 dollars, mercredi, sur le marché à terme new-yorkais. Il avait gagné 6 cents, la veille.

■ LA BOURSE de Londres a atteint de nouveaux sommets. Pour la première fois de son histoire, l'indice Footsie a franchi le cap des 5 000 points, en gagnant 1,32 %, à 5 026,2 points.

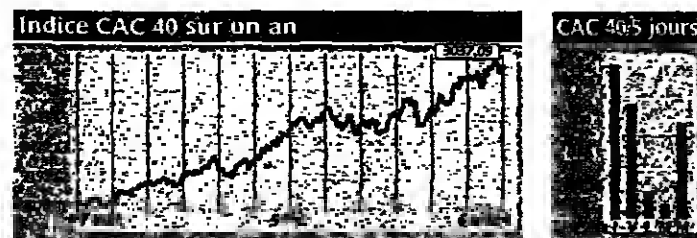
LES PLACES BOURSIÈRES

Optimisme à Paris

LA BOURSE DE PARIS continuait à faire preuve d'optimisme, jeudi 7 août, après la forte reprise de la veille, alors que les opérateurs ne semblaient plus craindre un relèvement des taux d'intérêt de la Bundesbank. L'indice CAC 40, qui avait ouvert en hausse de 1,07 %, s'inscrivait en hausse de 0,40 %. Aux alentours de 12 h 15, les valeurs françaises gagnaient en moyenne 0,52 % à 3 052,74 points. Il avait mis fin la veille à trois séances consécutives de baisse, avec un gain de 1,78 %.

« Tout va étonnamment bien grâce à Wall Street, ou plutôt obligatoirement », résumait un analyste. « Les gens sont plutôt confiants. Ils pensent que la Bundesbank maintiendra le statu quo sur ses taux d'intérêt, autrement cela serait suicidaire », selon lui.

L'indice Dow Jones a gagné quelque 70 points mercredi pour finir sur un nouveau record sous l'impulsion de l'accord de par-



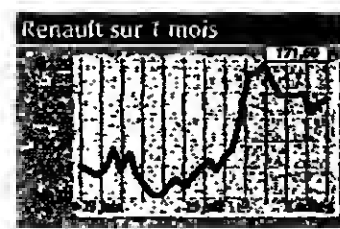
tiat entre Apple et Microsoft. « Si Wall Street se présente bien cet après-midi, la Bourse de Paris pourrait finir sur un nouveau record de clôture », prévoit l'ana-

lyste. Le précédent record en fin de séance est de 3 075,67 points et date du 31 juillet. En séance, l'indice s'était hissé le même jour jusqu'à 3 107,21 points.

Renault, valeur du jour

BONNE SÉANCE, mercredi 6 août, à la Bourse de Paris, pour Renault. L'action de la firme au langage a terminé sur un gain de 0,94 %, à 171,60 francs. Depuis le début de l'année, le titre affiche une progression de 53,9 %, mais seulement de 4 % sur ses cours d'investissement américain Templeton Global Investors a annoncé mercredi avoir franchi en hausse le seuil de 5 % du capital du groupe automobile. Templeton détient, au

travers des fonds d'investissement et des comptes de clients, 12,955 millions d'actions Renault, soit 5,4 % des actions de la société.



Records à New York et à Londres

LE MOUVEMENT de reprise amorcé la veille aura été de courte durée à la Bourse de Tokyo, jeudi, les valeurs japonaises ont renoué avec la baisse, abandonnant 226,22 points (1,15 %) pour terminer à 19 475,85 points. Les investisseurs attribuent ce recul à une vague de ventes concernant les titres liés à la consommation intérieure.

Mercredi, les acheteurs ont réussi à s'imposer à Wall Street, celle-ci gagnant quelque 70 points pour finir sur un nouveau record sous l'impulsion du secteur de la haute technologie, dynamisé par l'annonce d'un accord de partenariat entre Apple et Microsoft. Le redressement du secteur bancaire, grâce à une stabilisation du marché obligataire, a également contribué à la reprise. L'indice Dow Jones a gagné 71,77 points (0,88 %), à

8 259,30 points. En Europe, la Bourse de Londres a également décroché un nouveau sommet. L'indice Footsie a franchi, pour la première fois, le cap symbolique des 5 000 points et terminait à 5 026,2 points, soit un gain de 1,32 % par rapport à la veille. La Bourse de Francfort a, pour sa part, gagné 0,76 %, à 4 335,39 points, au terme de la séance officielle.

INDICES MONDIAUX

	Cours au 06/08	Cours au 07/08	Var. en %
Paris CAC 40	3028,48	3052,74	+1,47
New York DJ index	8180,30	8259,30	+0,98
Tokyo Nikkei	19702,10	19475,85	-1,15
Londres FT100	5007,80	5026,20	+0,36
Francfort Dax 30	4335,39	4335,39	+0,76
Bruxelles Bel 20	3000,57	3000,57	0,00
Amsterdam AEX	2460,09	2460,09	+0,34
Stuttgart DAX	1191,10	1191,10	+0,35
Madrid IBEX 35	592,61	592,61	+1,02
Stockholm OMX	2997,49	2997,49	0,00
Londres FTSE	3146,80	3146,80	+1,28
Hong Kong Hang Seng	1641,60	1641,60	+1,05
Singapore Strait Times	1956,62	1956,62	+0,33

NEW YORK Les valeurs du Dow-Jones

	06/08	07/08
Alcoa	87,93	88
Allied Signal	92,81	91,75
American Express	84,43	82,62
AT & T	39,18	38,06
Boeing Co.	58,18	58,12
Caterpillar Inc.	58,50	58,50
Chevron Corp.	50,18	50,18
Coca-Cola Co.	68,43	68
DuPont Corp.	80,56	79,93
DuPont Nemours & Co.	68,95	68,25
Eastman Kodak Co.	67,87	67,93
Exxon Corp.	63,68	63,68
Gen Motors Corp.	63,68	63,68
Gen Electric Co.	69,43	67,75
Goodyear Tire & Rubber	64,87	64,12
Hammerhead	70,50	70,50
IBM	108,50	108,50
Intel Corp.	57,48	54,55
Johnson & Johnson	115,06	114
Johnson & Johnson	62,37	61,43
McDonald's Corp.	52,31	52,12
Merck & Co.	101,87	101
Monsanto Co.	96,25	95,82
Pharmacia Corp.	45,42	44,31
Procter & Gamble Co.	148,50	148
Sears Roebuck & Co.	64,68	64,37
Travelers	70,18	69,87
Union Carbide	56,82	55,87
United Technologies	84,75	85,25
Wal-Mart Stores	38,25	37,42

PRINCIPAUX ÉCARTS AU RÉGLEMENT MENSUEL

	Cours au 07/08	Var. %
HAUSSES, 12h30		
UFR	445	+5,07
DMC (Dow Jones)	113	+10,17
Accor	1000	+32,20
Neopost Inter	13,25	+34,55
Conifab	480	+24,54
Nachette P&L	1300	+12,35
Saint-Gobain	909	+23,84
Plastic Omnium	527	+25,47
C.F.E.	320,50	+17,40
Bull	64,35	+102,65

	Cours au 07/08	Var. %
BAISSES, 12h30		
Colson Laffrèze	2405	+30,25
Colson	437	+1,82
Carlo Goldschmidt	233	+22,63
Labinal	1611	+62,58
UFR	206	+17,71
Roche (La)	28,30	+10,25
SNC LA	818	+10,05
SE	158	+1,22
Rhone-Poulenc A	235,80	+44,60
Saupey (Ng)	620	+15,06

VALEURS LES PLUS ACTIVES

	07/08	Capitalisation
SEANCE, 12h30		
Accor	49207	3286000
Accor	25197	2518700
BF Aquitaine	32510	2147824
Accor	40777	2020596,10
Accor	11399	1978833
Gen Lysine	32585	1977624
Saint-Gobain	12108	1641522
Carrefour	36406	14799035
LVMH Moët Hen	63155	8617442
Air Liquide	95580	9228013

PRINCIPAUX ÉCARTS AU SECOND MARCHÉ

	Cours au 07/08	Var. %
HAUSSES, 12h30		
Sofus	546	+48,97
Robinet (Ly)	808	+24,65
Compt. Reunis	170,40	+13,57
Com 100	227,40	+20,33
Russ Dreyfus Cit	246,10	+44,76

	Cours au 07/08	Var. %
BAISSES, 12h30		
Sofus	150,30	+42,87
Robinet (Ly)	238	+43,97
Sofus (Ly)	21	+41,46
Compt. Reunis	221	+30
Compt. Reunis	718	+13,07

INDICES SBF 120-250, MIDCAC ET SECOND MARCHÉ

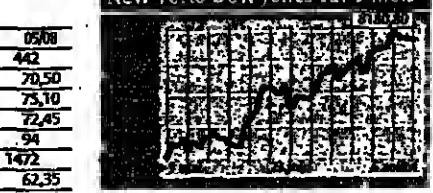
	Cours au 07/08	Var. %
Ind. gen. SBF 120	2070,75	+1,35
Ind. gen. SBF 250	1860,24	+1,21
Ind. Second Marché	1897,85	+0,02
Ind. MidCAC	1649,49	+0,17

NEW YORK LONDRES MILAN FRANCFORT

	07/08	06/08	Var. %
NEW YORK			
Dow Jones			
LONDRES			
FT 100			
MILAN			
MIB 30			
FRANCFORT			
DAX 30			



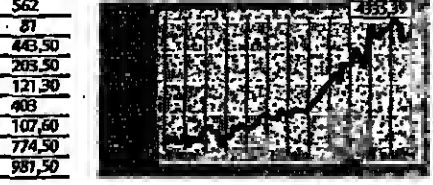
New York Dow Jones sur 3 mois



Londres FT100 sur 3 mois



Francfort Dax 30 sur 3 mois

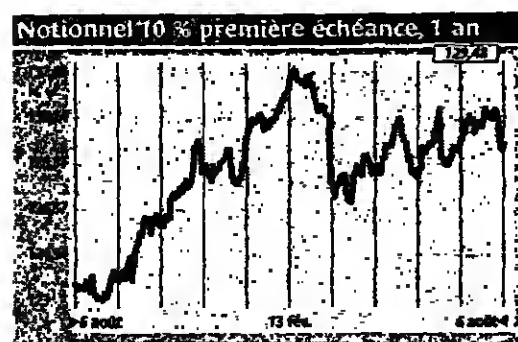


LES TAUX

Baisse du Matif

LE MARCHÉ obligataire français a ouvert en baisse, jeudi 7 août, les premiers échanges, le contrat notional du Matif, qui mesure la performance des emprunts d'Etat français, perdait 20 centimes, à 129,28. La veille, il avait terminé sur un gain de 28 centimes. Mercredi, sur le marché obligataire américain, le rendement moyen sur les bons du Trésor à 30 ans, principale référence, s'établissait à 6,48 %, contre 6,49 % la veille. Le marché s'était légèrement

tendu après le résultat quelque peu décevant de l'adjudication trimestrielle de 12 milliards de dollars en bons du Trésor à 10 ans. Le Trésor vendra jeudi pour 10 milliards de dollars en bons à 30 ans. Mais le taux long est ensuite retombé après la publication du Livre beige de la Réserve fédérale, qui a indiqué que les dépenses de consommation avaient amorcé une reprise depuis juin, mais que les pressions sur les salaires restent dispersées.



LES TAUX DE RÉFÉRENCE

	Taux jour le jour	Taux 10 ans	Taux 30 ans	Indice des prix
TAUX ORO				
France	3,17	5,64	6,38	1,20
Allemagne	3,05	5,72	6,41	1,80
Grande-Bretagne	6,56	7,18	NC	2,80
Italie	6,88	6,69	7,33	2,40
Japon	0,48	2,35	NC	0,50
Etats-Unis	5,44	6,24	6,49	3,30

MARCHÉ OBLIGATAIRE DE PARIS

	Taux au 06/08	Taux au 07/08	Indice (base 100 fin 96)
TAUX DE RENDEMENT			
Fonds d'Etat à 5 ans	4,22	4,21	96,50
Fonds d'Etat à 10 ans	5	4,96	100,09
Fonds d'Etat à 15 ans	5,47	5,42	101,48
Fonds d'Etat à 20 ans	6,39	6,35	102,67
Obligations françaises	5,76	5,73	101,62
Fonds d'Etat à TME	-1,93	-1,96	98,26
Fonds d'Etat à TME	-2,18	-2,15	98,85
Obligat. franc. à TME	-2,20	-2,28	99,14
Obligat. franc. à TME	+0,07	+0,07	100,14

	Ach. 06/08	Vente 06/08	Ach. 07/08	Vente 07/08
LE MARCHÉ MONÉTAIRE (taux de base bancaire 6,30 %)				
DEVISES				
Allemagne (100 dm)	377,500	377,500	377,500	377,500
Belgique (100 f)	16,3495	16,3495	16,3495	16,3495
France (100 f)	259,7400	259,7400	259,7400	259,7400
Grèce (100 dr)	14,0050	14,0050	14,0050	14,0050
Irlande (100 Ir)	88,5700	88,5700	88,5700	88,5700
Italie (100 L)	9,0795	9,0795	9,0795	9,0795
Grèce (100 dr)	10,1750	10,1750	10,1750	10,1750
Grèce (100 dr)	2,1625	2,1625	2,1625	2,1625
Suède (100 kr)	114,9200	114,9200	114,9200	114,9200
Suisse (100 S)	414,9200	414,9200	414,9200	414,9200
Portugal (100 esc)	20,4800	20,4800	20,4800	20,4800
Espagne (100 pes)	3,9950	3,9950	3,9950	3,9950
Portugal (100 esc)	3,9950	3,9950	3,9950	3,9950
Canada (1 dollar ca)	4,0000	4,0000	4,0000	4,0000
Finlande (100 mk)	5,3322	5,3322	5,3322	5,3322

	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
MATIF					
Échéances 06/08					
Sept. 97	173576	129,48	129,48	129,38	129,20
Déc. 97	4135	98,35	98,35	98	98,18
Mars 98	2	97,58	97,58	97,58	97,58

	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
PIBOR 3 MOIS					
Sept. 97	31618	96,43	96,44	96,35	96,39
Déc. 97	31289	96,27	96,29	96,14	96,20
Mars 98	10045	96,17	96,18	96,08	96,08
juin 98	5670	96,06	96,07	95,98	95,97

	volume	dernier prix	plus haut	plus bas	premier prix
CONTRATS À TERME SUR INDICE CAC 40					
Échéances 06/08					
Sept. 97	15750	305,4	305,4	305,1	305,1
Déc. 97	537	305,4	305,4	305,1	305,1
Mars 98	1	305,4	305,4	305,1	305,1

LES MONNAIES

Consolidation du dollar

LE DOLLAR consolide ses gains face au franc et au deutschemark, jeudi 7 août. Dès les premières transactions entre banques, il s'échangeait à 6,37 francs et 1,8874 deutschemark contre respectivement 6,3456 francs et 1,8793 deutschemark, au cours des échanges interbancaires de mercredi soir. Quelques heures plus tôt, à Tokyo, le dollar a néanmoins progressé contre le yen durant l'après-midi, tirant parti des inquiétudes que suscitent les

sociétés de BTJ japonaises, mais les craintes d'une relance des tensions commerciales nippo-américaines ont toutefois limité son avance. Le dollar se traitait en clôture à 118,55 yens, contre 118,62 yens dans les échanges interbancaires de la veille et 118,69 yens à New York, mercredi soir. Bon nombre de cambistes voient le dollar progresser jusqu'à 1,89, voire 1,90 mark et pensent que le yen s'affaiblira un peu plus contre le dollar.

	Cours 06/08	Cours 07/08
MARCHÉ DES CHANGES À PARIS		
DEVISES		
Allemagne (100 dm)	377,500	377,500
Belgique (100 f)	16,3495	16,3495
France (100 f)	259,7400	259,7400
Grèce (100 dr)	14,0050	14,0050
Irlande (100 Ir)	88,5700	88,5700
Italie (100 L)	9,0795	9,0795
Grèce (100 dr)	10,1750	10,1750
Grèce (100 dr)	2,1625	2,1625
Suède (100 kr)	114,9200	114,9200
Suisse (100 S)	414,9200	414,9200
Portugal (100 esc)	20,4800	20,4800
Espagne (100 pes)	3,9950	3,9950
Portugal (100 esc)	3,9950	3,9950
Canada (1 dollar ca)	4,0000	4,0000
Finlande (100 mk)	5,3322	5,3322

	06/08	07/08	Var. %
PARITÉS DU DOLLAR			
FRANCFORT - USD/DM	1,8822	1,8874	+0,16
TOKYO - USD/Yens	118,690	118,55	-0,45
MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES			
DEVISES comptant: demande offre			
Dollar États-Unis	6,3530	6,3530	0,00
Yen (100)	118,519	118,519	0,00
Deutschemark	3,7575	3,7575	0,00
Franc Suisse	4,1374	4,1374	0,00

ATHÈNES 97 Les coureurs africains ont dominé, mercredi 6 août, les épreuves de fond et de demi-fond. Le Marocain Hicham El Guerrouj est devenu champion du

monde du 1 500 m. Les Kenyans Wilson Boit Kipketer, Moses Kiptanui et Bernard Barmasai ont écrasé le 3 000 m steeple. L'Éthiopien Haile Gebrselassie s'est imposé dans le



10 000 m devant le Kenyan Paul Tergat et le Marocain Salah Hissou. Le travail de détection mené sur le continent noir et la mise en place de structures d'entraînement solides

portent leurs fruits. A trente ans et après de nombreuses blessures, le Cubain Javier Sotomayor a retrouvé le titre mondial qu'il avait conquis en 1993 à Stuttgart.

Le fond et le demi-fond africains ont trouvé leur relève

Les triomphes d'un Marocain sur 1 500 m, d'un Éthiopien sur 10 000 m et le triplé kenyan au 3 000 m steeple consacrent le travail de détection et les méthodes d'entraînement dont les jeunes athlètes du continent noir profitent depuis quelques années

ATHÈNES

de notre envoyée spéciale
Les larmes de joie d'Hicham El Guerrouj, médaillé d'or du 1 500 m, l'envoie victorieuse d'Haile Gebrselassie vers l'arrivée du 10 000 m, le sprint gagnant de Wilson Boit Kipketer au 3 000 m steeple, mardi 5 août, en ont témoigné. Comme le sourire extasié de la petite Sally Barsosio, titrée au 10 000 m, la veille. La simple domination du demi-fond ne suffit plus à l'Afrique, elle veut désormais imposer ses jeunes.

A vingt et un ans, le Marocain s'est affirmé à Athènes comme le digne successeur de l'Algérien Noureddine Morceli. A vingt-trois ans, l'Éthiopien survole les longues distances depuis déjà quatre saisons. On trouve régulièrement le Kenyan, également âgé de vingt-

trois ans, sur les podiums depuis l'an passé. Sa compatriote de dix-neuf ans avait gagné une médaille de bronze au mondial de Stuttgart, à quinze ans. Et leur compère Daniel Komen supplante, à vingt et un ans et pour la deuxième saison consécutive, Ismail Kirui, qui fut, en 1993, à dix-neuf ans, le plus jeune champion du monde du 5 000 m de tous les temps, et récidiva en 1995.

L'Afrique du demi-fond est essentiellement kényane, éthiopienne et marocaine. En mars, ses athlètes s'échauffent dans les laboratoires du mondial de cross-country. Les Kenyans trident les titres, toutes catégories confondues. Dès avril, sur la piste, les Algériens Hassiba Boulmerka (double championne du monde en 1991 et 1995 et championne olympique du

1 500 mètres en 1992) et Noureddine Morceli (champion olympique et recordman du monde du 1 500 m) ou le Burundais Venuste Niyongabo (champion olympique du 5 000 m) arbitrent les débats entre les trois groupes dominants, qui n'ont qu'un problème : l'embarras du choix.

FORTUNES DIVERSES

Du Moyen Atlas marocain aux bords plateaux kényans ou éthiopiens, on retrouve ces corps longilignes et secs, idéalement cylindriques pour les longues distances. Selon leur origine, ils sont promus à des fortunes diverses. La nouvelle poignée de détection massive du Maroc (le Monde du 7 août) a révélé des talents précoces. A l'Institut national d'athlétisme de Rabat, un leur enseigne la patience et l'esprit

de corps, en vue de carrières durables. La méthode est trop récente pour avoir fait ses preuves mais elle convainc.

Pour Moses Kiptanui, l'ancien système, trop anarchique, a fait long feu. Les champions introduits à l'athlétisme dans les écoles par des religieux britanniques, ceux récupérés en échange d'un grade et d'un traitement par les clubs de l'armée ou de la police ont besoin d'une structure plus adaptée aux réalités du professionnalisme de leur sport. Débordés par une relève nombreuse qui apporte chaque année son lot de nouveaux visages, les sélectionneurs vivent un calvaire à l'approche des grands championnats. Le système sans appel de qualification des trois meilleurs de chaque épreuve a notamment privé son poulain Daniel

Komen du 5 000 m olympique, l'an dernier. Depuis, il est devenu recordman du monde du 3 000 m.

Pour éviter les aberrations, Moses Kiptanui, « vieux » Kenyan de vingt-six ans, triple champion du monde du 3 000 m steeple (1991, 1993 et 1995), s'efface donc peu à peu pour diriger un camp d'apprentissage qui compte une quarantaine d'athlètes. Le succès de son manager britannique, Kim McDonald, pourvoyeur renommé de Kenyans doués mais parfois éphémères pour organisateurs de courses en tout genre, l'a fait réfléchir. Il s'emploie à mettre ses homologues en garde contre l'argent facile et l'anonymat des courses sur route, contre les programmes dangereusement chargés. La relative déroute d'Atlanta - un seul titre olympique, 3 000 m steeple, quatre médailles d'argent, steeple, 5 000 masculin et féminin, 10 000 masculin et deux médailles de bronze, 800 et 1 500 m masculins - a également éveillé les consciences.

PLUS DE PRÉPARATION

Cette saison, l'engagement à la discipline prônée par Kipchoge Keino - champion olympique du 3 000 m steeple et médaillé d'argent du 1 500 m aux Jeux olympiques de Munich (1972), devenu dirigeant de la fédération - a été mieux suivi. Moins de lucratifs meetings pour une préparation plus sérieuse au championnat national qualificatif pour le Mondial. Les résultats à Athènes sont probants : un triplé au 3 000 m steeple, le titre de Sally Barsosio et la médaille d'argent sur 10 000 m du triple champion du monde de cross (1995-97), Paul Tergat. La prééminence du succès de tous ces « anciens » promet encore mieux au Kenya avec le 5 000 m pour lequel s'élanceront Paul Bitok, Tom Nyariki, Kirui et Komen, dimanche 10 août.

Moins soucieuse de l'avenir de ses stars, la fédération éthiopienne se fait pressante. Ainsi Assefa Mezgebu, cinquième du 10 000 m, champion du monde juniors de cross en 1995 et du 5 000 et 10 000 m en 1996, est à dix-neuf ans à l'arrêt d'une défaillance d'Haile Gebrselassie. Une vision à court terme qui incline à exiger des médailles au mépris des projets per-

sonnels et de la santé des athlètes. Ainsi la fédération a-t-elle sommé Haile Gebrselassie de s'aligner à Athènes. Et tant pis pour le record du monde du 5 000 m qu'il a prévu de battre lors du meeting de Zurich.

Les dirigeants des fédérations nationales devront redoubler de vigilance pour préserver leurs champions. Bientôt, les centres d'entraînement pour le développement que la Fédération internationale

Un domaine réservé

Avant les finales du 800 m et du 5 000 mètres, le continent africain pouvait s'enorgueillir de 27 titres, glanés du 800 mètres au 3 000 mètres steeple, en six éditions des championnats du monde. A leur création, en 1983, à Helsinki, les demi-fondeurs africains s'étaient contentés de la médaille de bronze du Marocain Said Aonita sur 1 500 mètres. A Rome, en 1987, ils gagnent le 800, le 1 500, le 5 000 et le 10 000 mètres. L'Algérien Noureddine Morceli sur 1 500 mètres, l'Éthiopien Haile Gebrselassie sur 10 000 mètres et le Kenyan Moses Kiptanui sur 3 000 mètres steeple sont les Africains les plus titrés, avec trois victoires consécutives chacun. Chez les femmes, l'Algérienne Hassiba Boulmerka est devenue la première Africaine à s'adjuger un titre mondial à Tokyo, en 1991, sur 1 500 mètres. Elle a récidivé en 1995, à Göteborg. La Kenyane Sally Barsosio s'est distinguée en dominant en Grèce le 10 000 mètres.

d'athlétisme amateur (IAAF) y a implantés, au Sénégal, au Kenya ou en Égypte, ne suffiront plus. L'IAAF ne s'y trompe pas. Pour susciter des vocations et gagner un nouveau public, elle offre à tous les pays du continent trois heures quotidiennes de diffusion des épreuves en collaboration avec l'Union européenne de radiodiffusion (UER). Le père de Gebrselassie, propriétaire d'un poste depuis peu, appréciera la délicate attention.

Patricia Jolly

L'école kényane du 3 000 mètres steeple couronne un nouvel élève

ATHÈNES

de notre envoyé spécial

Il est timide, gauche, et un peu emprunté. Wilson Boit Kipketer court beaucoup mieux qu'il ne parle, comme si les mots devaient lui faire perdre son temps. Il s'excuse d'un sourire, et ressemble soudain à un coureur d'autre part, en exil au milieu des humains. Son pays est là-bas, dans les plèges et la rudesse de la piste d'Athènes, qu'il déjoue en vieux sage de vingt-trois ans. Dans l'événement du couloir où se réfugie la course, il communique à sa manière, il devient presque bavard. Il met son cœur à nu. D'une franche accélération, il proclame sa force, crie son aïeux à plonger vers la ligne et la victoire. Encore quelques foulées, quelques centimètres de sueur, et le voilà champion du monde du 3 000 m steeple. On le voudrait triomphant, allègre, immensément joyeux. Il s'empare simplement du drapeau national pour lui offrir, en ce mercredi 6 août, un tour d'honneur au petit trot.

Wilson Boit Kipketer n'a pas l'arguée de sa gloire. Il sait qu'il n'est rien d'autre qu'un Kenyan, un homme de ce pays où les coureurs de 3 000 m steeple jonglent avec les titres de champion du monde. Ils sont tant à l'avoir précédé sur la plus haute marche du podium, à avoir connu la même histoire d'un jour ! Une plaisanterie depuis longtemps en vogue ne dit-elle pas que, sur cette distance, il est plus difficile de s'imposer aux championnats du Kenya que de devenir champion olympique ? S'il avait encore besoin d'être convaincu, il lui suffirait d'un coup d'œil rapide à droite et à gauche.

Moses Kiptanui, pour une fois condamné à la deuxième place, l'accompagne. Bernard Barmasai est tout proche. A eux trois, ils forment un trio de médaillés impeccables, une brochette de talents à rendre jaloux le monde entier. Chez eux, on les oubliera vite. On les connaît à peine.

L'ÉTHIQUE DES CHAMPIONS

Le nouveau champion du monde n'est là-bas qu'un jeune homme ordinaire. Il appartient à l'éthnie des Kalenjin, comme la plupart des athlètes spécialistes du demi-fond. Il est passé par l'école Saint Patrick (Le Monde du 5 août), fréquentée naguère par Wilson Kipketer, son parfait homonyme, qui domine le 800 m, et a choisi la nationalité danoise. Il y a appris la course, s'est fortifié dans ces interminables cavalcades sur des terrains accidentés. Puis il s'est lié d'amitié avec Paul Tergat, un « collègue ». Ainsi désigne-t-il ses compatriotes athlètes, mi-rivaux, mi-camarades de travail. Cette année, les deux hommes ont effectué une longue tournée en Europe, ponctuée de meetings, et de séjours un peu plus long à Brescia, en Italie, puis à Saint-Maritz, en Suisse. Pour tant, Wilson Boit Kipketer n'est pas sûr de rester le plus fort. « L'important, dit-il, modeste par avance, c'est qu'un Kenyan gagne. »

Faire gagner le Kenya. C'est aussi le désir de Moses Kiptanui. L'homme réfléchit depuis des années à la meilleure formule, pour asseoir une domination parfois anarchique. Il inspire le respect, par son palmarès de triple champion du monde (1991, 1993, 1995) et de vice-cham-

pion olympique (1996), par son intelligence, qui l'a poussé au rang de leader naturel de l'équipe. Tous les athlètes écoutent Kiptanui, le seul homme à être descendu sous les huit minutes au 3 000 m steeple (7 min 59 s 18), le Kenyan le plus recherché par les organisateurs de meeting, qui lui proposent jusqu'à 50 000 dollars (environ 320 000 francs) pour sa participation. A vingt-sept ans, il n'a pas l'intention d'interrompre sa carrière. Il s'est fixé la limite de 1999, même si elle semble plus imaginaire que les barrières de steeple qu'il enjambe sur la piste.

Il n'a pas voulu attendre d'être un jeune retraité pour agir. A Nyahuru, sur le versant ouest de hauts plateaux légendaires pour la course, il a formé autour de lui un groupe d'une quarantaine de coureurs, dont émerge le jeune Daniel Komen, favori du 5 000 m des championnats. Moses Kiptanui s'est longtemps demandé ce qui faisait la force des Kenyans, et leur étonnante facilité sur le steeple. Dans une confidence au mensuel spécialisé *VO Magazine*, il évoquait pêle-mêle les vertus de l'altitude et les sessions d'entraînement à travers les collines, obligeant à d'incessants changements de rythme et au franchissement sporadique de clôtures et de barrières. « Sans le savoir, nous avons peut-être le bon entraînement sur le steeple », concluait-il. Aujourd'hui, il a décidé de se muer en professeur de course à mil-temps. Pour qu'à l'avenir son pays ne manque jamais de Kiptanui ni de Kipketer.

Pascal Ceaux

Sotomayor reste le patron

Hauteur messieurs. Oubliée, la déception d'Atlanta

ATHÈNES

de notre envoyé spécial

La polémique qui avait éclaté à propos de l'affluence dans le stade olympique d'Athènes entre le président de la Fédération internationale d'athlétisme, Primo Nebiolo, et les organisateurs grecs des championnats du monde s'est éteinte comme par enchantement. Il a suffi que des athlètes grecs soient en mesure de prétendre à la victoire pour que les travées vides samedi et dimanche se remplissent mardi et mercredi. Après le lanceur de javalot Konstantinos Gatzinidis, c'est le sauteur en hauteur Lambros Papakostas qui a mis en émoi la foule hellène.

Le garçon a de l'allure. Taille de basketteur, peau collée à des muscles secs, il sait jouer de sa longue chevelure et de ses pectoraux. Son record personnel avant les championnats était de 2,36 m. Avec les encouragements du public cela pouvait suffire pour poser un pied sur le podium de cette discipline dont le maître, Javier Sotomayor, semblait avoir des états d'âme. L'ennui pour Lambros Papakostas, c'est qu'il n'a pas été le seul à faire ce calcul. Il a donc dû prendre des risques une fois les 2,32 m assurés. Après deux échecs à 2,35 m il a réservé son dernier essai pour 2,37 m. Sans plus de succès. Le Grec sera classé sixième.

En dépit de la constance du Polonais Artur Partyka, toujours pla-

cé sur les podiums mondiaux et olympiques depuis 1992, et de l'audace de l'Australien Timothy Forsyth, médaillé de bronze aux Jeux de Barcelone, le concours a été mis de bout en bout sous tutelle par le recordman du monde cubain. Paradoxalement, Javier Sotomayor y est parvenu en devant s'y reprendre à deux fois pour franchir sa première barre à 2,25 m. Ses adversaires ont voulu assurer la hauteur suivante, à 2,29 m, alors qu'il en faisait l'impossible. C'était penser - à tort - qu'il pouvait tomber dans le même piège qu'à Atlanta et qu'il y aurait de l'or à prendre.

Après tout le calcul méritait d'être fait. Javier Sotomayor n'irradie plus un champ de force comme au début des années 90 quand il allait devenir champion du monde et olympique et porter le record à 2,45 m. Les blessures physiques, d'autres accidents de la vie, Cuba, ont fait disparaître ce halo de lumière. Saint Javier a perdu son aurole. Il est redevenu un sauteur en hauteur dans la norme. Il a trente ans et des jeunes le poussent vers la sortie. Et lui veut qu'elle se fasse en beauté pour que son fiston, Javierito, soit fier de son papa. Il a donc donné mercredi un bon coup de torchon aux mauvais souvenirs d'Atlanta. Javier Sotomayor est toujours là, big boss des matelots de mousse.

Alain Giraud

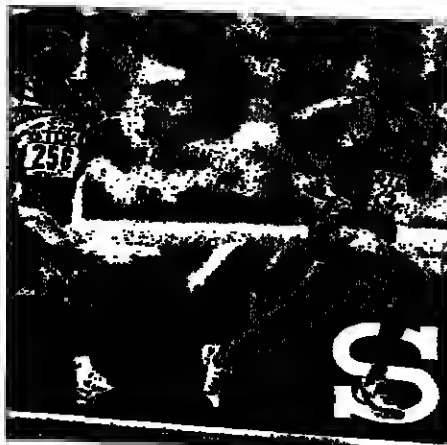


Javier Sotomayor prend de la hauteur

APRÈS UNE ANNÉE gâchée par les blessures et les coups du sort, Javier Sotomayor, le champion olympique de 1992, a retrouvé les sommets. Pour la deuxième fois de sa carrière, le voilà sacré champion du monde de saut en hauteur. Après Stuttgart en 1993, le Cubain aux longues chaussettes blanches a de nouveau remporté le titre mondial,

avec un saut de 2,37 m. Recordman du monde de la spécialité (2,45 m), Javier Sotomayor a tenté ensuite de se rapprocher de ce record, mais, après un premier essai raté à 2,41 m, le grand champion a décidé de mettre un terme au concours. « Je ne supporterai pas de ne plus être le meilleur », expliquait-il après sa défaite aux championnats du monde de Göteborg, il y a deux ans. Aujourd'hui, il a retrouvé sa place, la première.

مكتبة الامير



1 500 m messieurs

VICTIME d'une chute qui l'avait relégué à la douzième place aux Jeux d'Atlanta, le Marocain Hicham El-Guerrouj, vingt-deux ans, qui avait été deuxième aux championnats du monde 1995, s'est imposé en prenant le large à 500 m de l'arrivée pour finir dans le temps de 3 min 35 s 83. Il précède deux Espagnols, Fermín Cacho, vingt-huit ans, médaille d'or aux JO 1992 et d'argent aux JO 1996 (3 min 36 s 63), et Reyes Estevez, vingt et un ans, recordman d'Europe juniors (3 min 37 s 26). Détenant des trois derniers titres mondiaux (1991, 1993, 1995) et du titre olympique 1996, l'Algérien Noureddine Marcell, vingt-sept ans, n'atteint pas le podium : il est quatrième en 3 min 37 s 37.

3 000 m steeple

LES KENYANS avaient occupé les deux premières places des trois derniers championnats du monde. En 1997, ils prennent les trois marches du podium : Wilson Bait Kipteter, vingt-quatre ans, sans aucun palmarès international, est monté sur la plus haute (8 min 05 s 84). Détenant du record du monde (7 min 59 s 18) et des trois derniers titres mondiaux, Moses Kiptanui, vingt-sept ans, s'est retrouvé sur la deuxième, comme aux JO de 1996 (8 min 06 s 04). Bernard Barmasai, vingt-trois ans, champion d'Afrique 1995, s'est classé troisième (8 min 06 s 04).



10 000 m messieurs

L'ETHIOPIEN Haile Gebrselassie, dont l'année de naissance présumée est 1973, champion du monde 1993 et 1995, s'est adjugé pour la troisième fois le titre sur la distance dont le record du monde (26 min 31 s 32) lui appartient. Tout aussi facilement qu'à Atlanta, il s'est imposé dans le temps de 27 min 24 s 58 devançant, comme aux JO d'Atlanta, le Kenyan Paul Tergat, vingt-huit ans (27 min 25 s 62) et le Marocain Salah Hissou, vingt-cinq ans (27 min 28 s 67).



Hauteur messieurs

CHAMPION OLYMPIQUE 1992, puis du monde 1993, le Cubain Javier Sotomayor, vingt-neuf ans, qui avait été deuxième des championnats du monde 1995 puis onzième des JO de 1996, a renouvelé le succès en remportant le concours, avec un bond à 2,37 m au deuxième essai. Il a battu les Polonais Artur Partyka, vingt-huit ans, et l'Australien Timothy Forsyth, vingt-trois ans, tous deux habitués des places d'honneur, qui ont tenté en vain 2,39 m après avoir franchi 2,35 m.

Décathlon

CINQUIÈME aux championnats du monde 1995 puis troisième aux Jeux d'Atlanta, le Tchèque Tomas Dvorak, vingt-cinq ans, s'est imposé au terme des dix épreuves (10 s 60 au 100 m ; 7,64 m à la longueur ; 16,32 m au poids ; 2 m en hauteur ; 47 s 56 au 400 m ; 13 s 61 au 110 m haies ; 45 s 16 au disque ; 5 m à la perche ; 70,34 m au javalot ; 4 min 36 s 40 sur 1 500 m) avec un total de 8 837 points, à seulement 10 points du record d'Europe. Il précède le Finlandais Eetu Uusitalo, vingt-huit ans, déjà deuxième aux championnats du monde 1993 et 1995 (8 730 pts) et l'Allemand Frank Busemann, vingt-deux ans, médaille d'argent aux JO de 1996 (8 652 pts).



TECHNIQUE

Disque antique, disque moderne

LA STATUE du discobole est un chef-d'œuvre de l'art antique grec. Vingt-cinq siècles après avoir été figé dans le marbre par Myron, le geste est resté quasi identique. Peut-être les genoux des discoboles modernes sont-ils plus flexibles, peut-être l'expression du visage est-elle moins sereine. Reste l'essentiel, une limpidité et une fluidité quasi absolues pour un mouvement antinaturel au possible puisque imaginé selon la légende par Apollon.

Il faut vouloir se compliquer l'existence pour lancer un objet lentement, en le tenant à plat dans la main par le bout des doigts. En tout cas, on peut en voir un en bronze au musée d'Athènes de 19 cm de diamètre et d'une masse de 3 360 gr, qui, selon les chroniques antiques, aurait été lancé à 29,29 m par Phaylos de Crotone aux Jeux d'Olympie, en 708 avant Jésus-Christ.

L'histoire et les encyclopédies de sports nous apprennent encore que « le lancement moderne du disque est dû à l'italien Vittorino Rambaldino, de Feltré, qui le rénove en 1414 à la Giocosa, un célèbre collège de Mantoue » avant de passer de mode et de refaire surface entre 1774 et 1784 sans réussir à s'imposer malgré deux nouvelles tentatives en 1859 et 1870.

Lorsque les Jeux olympiques ont été renoués, les Grecs ont insisté pour que le lancer du disque figure au programme athlétique avec la technique immortalisée par Myron. Le geste de l'artiste fut donc sacralisé par le règlement. Fallait-il encore s'entendre sur la nature du disque. En bronze, en pierre, en bois ? De quel diamètre, de quel poids ? Les anciens n'avaient pas de religion bien arrêtée sur la question. Ils lançaient apparemment ce qui leur tombait sous la main.

Les modernes se querellèrent longtemps avant de se déterminer pour un engin en métal avec une âme en bois recouverte d'une pastille de fer. Pour les hommes, il doit peser de 2,005 à 2,025 kg, avoir un diamètre variant entre 219 et 221 mm et une épaisseur au centre de 44 à 46 mm. A 6 mm du bord extérieur, le disque doit impérativement avoir 12 mm d'épaisseur. Les deux faces sont identiques, sans encoches ou rainures.

Bien qu'un tel disque soit aussi facile à projeter qu'une valise sans poignée à transporter, l'Allemand de l'Est Jürgen Schmitz l'a propulsé à 74,08 m en 1986. Sa compatriote Gabriele Reinsch est arrivée à 76,80 m en 1988 - mais avec un disque pesant 1 kg de moins. Actuellement, hommes et femmes peinent à dépasser les 70 m.

A. G.

* Finale dames jeudi 7 août, finale messieurs dimanche 10 août.

Sylviane Félix, étudiante avec athlétisme en option

La championne du monde juniors du 200 m rêve d'être institutrice en maternelle

ATHÈNES de notre envoyée spéciale

L'athlétisme n'est pas tout pour elle. Sylviane Félix prendrait presque ses talents de sprinteuse avec désinvolture. Elle vit le sport à mi-temps, et lui a juste consenti quelques sacrifices de plus, depuis son titre de championne du monde juniors du 200 m, l'année dernière à Sydney. Une course parfaite, gagnée contre un vent violent, et les premiers échos d'une réputation naissante voguèrent d'Australie jusqu'en France. La jeune fille était douée. Elle ferait son chemin. Sans attendre.

Douze mois plus tard, la voilà déjà dans l'univers des grandes sur 200 m, pour apprendre, et dans le relais 4x100 m, où Richard Descoux, le directeur technique national (DTN), l'a préférée à Marie-José Pérec, pour biller peut-être. « En arrivant à me qualifier chez les seniors, déclare tranquillement Sylviane Félix, j'ai rempli mon objectif. Maintenant, je suis décontractée, je n'ai pas le stress de mes aînées qui s'entraînent depuis dix ans et ne peuvent pas se lasser. Moi, je débute, je n'ai rien à perdre. »

Elle o'ne dira pas plus sur ses ambitions. Et quelles sont-elles, ses véritables ambitions ? Sylviane Félix o'a pas encore vingt ans. Elle raisonne déjà comme une adulte très raisonnable. Elle se méfie de ces destins de star construits trop vite, qui s'écroulent en un fracas silencieux. Elle court, parce qu'elle aime courir, qu'elle s'est découverte cette passion, il y a quatre ans. Point. Si un jour l'envie lui passe, si elle ne progresse plus, elle arrêtera sa carrière.

Car il y a des choses qu'elle ne fait pas, qu'elle ne fera pas. Exemple : elle refuse la musculation en salle, n'accepte que le développement naturel de son corps.

Entre les entraînements et les compétitions, elle n'oublie jamais de réfléchir. De s'attarder une minute sur son éphémère univers : « Chaque année, il faut faire mieux sans faire attention à ce qu'en disent la presse et la télévision. » La règle est infiniment simple. Elle l'applique sans état d'âme, sans penser à l'argent, à la gloire, réservés à Marie-José Pérec, Stéphane Diagana ou Jean Galfione, auxquels elle prend bien garde de ne pas s'identifier.

ENTRAÎNEMENT APRÈS LES COURSES

Les rêves de Sylviane Félix sont beaucoup plus sages. Elle veut devenir « institutrice de maternelle ». « J'ai envie d'enseigner aux enfants, explique-t-elle. Car, après tout, c'est encore eux les plus sincères. A cet âge, on n'est pas encore faux. » Cet amour des petits lui vient de loin. Elle évoque avec tendresse les cousins et cousines qu'elle retrouvait chaque année, lors de vacances en famille à la Martinique, époque tranquille où il n'était question ni de course ni d'école. On riait. On s'amusait à longueur de journée, dans l'insouciance du lourd été antillais. Puis il fallait rentrer vers la métropole, retrouver la grisaille de l'automne. Sylviane Félix ressent comme une dette à l'égard de ces instants de bonheur. C'est peut-être pour cela qu'elle se voit plus en institutrice qu'en star de l'athlétisme mondial.

Avant de tenter d'accéder à un institut universitaire de formation des maîtres (IUFM), dernière étape avant la maternelle, elle prépare un diplôme en sociologie. La deuxième vie de la championne du monde juniors se déroule donc à l'université de Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne), à deux pas de chez elle. Là, elle o'est plus que Félix Sylviane, en deuxième année de DEUG, étudiante presque ordinaire, qui o'a jamais voulu renoncer aux études, parce qu'elles lui offrent une occasion unique de couper avec la piste. A la fin, il n'y a pas de héros, ou alors ils portent un autre nom. Sylviane Félix « fréquente » assidûment le sociologue Émile Durkheim. Il suffit de quelques phrases pour oublier l'obsession des records et des titres.

Aujourd'hui, l'Institut national du sport et d'éducation physique (Insep) l'accueille grâce à quelques aménagements scolaires bienveillants. Mais, le plus souvent, elle s'entraîne en soirée, une fois les cahiers de cours rangés. Faut-il s'étonner que Sylviane Félix ait trouvé la saison « longue et fatigante » ? Elle jure de rester encore concentrée jusqu'au bout de ces championnats du monde. Les rires et les défiles viendront après, comme chez les juniors, qui adorent se jeter dans la piscine. Dès le 12 août, elle s'est programmée des vacances à la Martinique, loin des pistes, loin des livres. Il se sera toujours temps de repenser à la rentrée. En octobre, il faudra bien rehausser les pointes, et rouvrir les manuels de sociologie.

P. Ce.

PÉREC, J-2

Elle est là, en piste, enfin !

ATHÈNES de notre envoyée spéciale

Il est 11 h 15, heure locale, mercredi 6 août. Les décathlètes en finissent de lancer le disque avant d'attaquer le saut à la perche dans une indifférence absolue. C'est l'heure où les postulantes au titre du 200 m doivent faire leur premier demi-tour de piste. C'est donc l'heure pour notre Marie-Jo d'entrer en lice. Dernières angoisses. S'est-elle réveillée ? A-t-elle trouvé le stade ? Est-elle disposée à relever le défi ? N'aurait-elle rien oublié, son accréditation, son dossard, ses chaussures de course ? Mais elle est là, tout va bien.

Mademoiselle Pérec est entrée dans le stade avec cet air de quelqu'un qui ne sait pas si on va le reconnaître et qui ne sait pas s'il va reconnaître quelqu'un. L'embaras est de courte durée. C'est bica elle, et on scrute son visage une indication, un signe qui soulagerait définitivement ou inquiéterait radicalement. Il y a entre ses sourcils cette barre verticale qui témoigne chez elle d'une intense concentration.

C'est qu'elle doit s'appliquer, Marie-Jo. Deux cents mètres, ça ne se fait pas comme ça en moins de 23 secondes. Il ne suffit pas de claquer les doigts. Il faut courir. C'est plus dur qu'on pourrait le croire. Il o'y a qu'à voir l'état dans lequel elle est à l'arrivée. Elle ne peut même plus parler. Elle demande quelque chose pour se rincer la gorge. Vite, de l'eau, qu'on puisse entendre le son de sa voix ! On se bouscule. Alors Marie-Jo, beureuse ? Ce n'est pas le mot qui convient. Comment serait-elle heureuse puisqu'elle ne court pas vraiment bien, qu'elle part mal et qu'elle arrive à peine mieux ?

On en saura plus en fin d'après-midi après le deuxième tour des séries éliminatoires. Nelsco Monfort, l'interviewer polyglotte du service public, n'a pas besoin de traduire ses propos. Marie-Jo o'est pas contente : méchant chrono, mauvaises vibrations. Aux reporters radio, Marie-Jo dit déjà qu'elle était à fond, une sensation ignorée d'elle jusqu'alors à ce stade d'un championnat, mais o combien excitante ! Quelques mètres plus loin, avec la presse écrite, elle a retrouvé un moral d'enfer. Un petit détail technique à régler au départ, se redresser moins vite pour accélérer plus longtemps, et on allait voir ce qu'on allait voir, cette finale serait vraiment très ouverte. Le directeur technique national a, lui, vu que Sylviane Félix était allée plus vite que notre souci quotidien dans sa série : il a fait savoir que le relais féminin français du 4x100 m serait composé de Frédérique Bangué, Christine Arrou, Delphine Combe et Sylviane Félix.

A. G.

Halle, paradis des lanceurs

Allemagne. A l'« Est », poids, marteau, javalot et disque n'ont rien perdu de leur popularité

HALLE (Allemagne) de notre envoyée spéciale

De la route, on ne devine pas l'immense quadrilatère de verdure. De plus près, on le prend pour le terrain de jeu d'une école. C'est bien cela. Les bâtiments qui le bordent sont ceux d'un établissement sport-études. Mais le Sportzentrum Brandberge de Halle, petite ville d'ex-Allemagne de l'Est proche de Leipzig, est aussi le site d'entraînement de l'un des clubs d'athlétisme les plus en vue d'Allemagne, qui s'est fait des lanceurs une spécialité.

Pour les fanatiques des engins à propulser, l'endroit est un paradis. Chaque année depuis vingt-cinq ans, en mai, il accueille une réunion sportive internationale dédiée aux lanceurs : un genre de manifestation qui n'existe qu'en Allemagne. Les stars nationales ne la manqueraient pour rien au monde.

Deux jours durant, les meilleurs lanceurs d'outre-Rhin s'affrontent et se mesurent à des invités étrangers lors de cette fête aux allures de kermesse qui réunit quelque 500 athlètes. Ils y côtoient aussi leurs successeurs potentiels et se souviennent qu'ils ont fait là leurs premières armes.

Ici, les lanceurs sont des héros depuis longtemps. « En Allemagne de l'Est, ils ont toujours été adorés du public, explique l'entraîneur national Karl-Heinz Leverkühne. La



RDA était la première nation au monde en la matière et son gouvernement rémunérait une bonne centaine d'entraîneurs à plein temps. Moi, en RFA, j'étais seul. » Les deux Allemagnes ne font plus qu'une, mais si, dans l'est du pays, l'engouement pour les lanceurs n'a pas faibli, à l'ouest, les vocations sont plus rares. Ici, le sport représente encore une carrière que l'on peut embrasser sans grande crainte pour l'avenir. A l'ouest, les sources parfaitement dessinées et la grâce d'Astrid Kumbernuss, championne olympique et championne du monde de poids, n'ont pas tout à fait effacé l'image masculine des lanceurs des années 80, auteurs de « stupéfiantes » performances.

Pour autant, les meetings font toujours recette. Cinq réunions spécialisées ont bien chaque été en Allemagne et deux l'hiver en salle pour le poids. Mais Halle, à la fois championnat national et international, demeure le plus populaire. Six aires de lancer sont utilisées simultanément. Les athlètes handicapés concourent en alternance avec les valides. Bref, poids, disques, javalots et marteaux valent tous azimuts.

Des athlètes au gabarit colossal déboulent au milieu des spectateurs, massés derrière les cages de disque et de marteau ou le long de la piste d'élan du javalot. Le public retient son souffle, écrasé contre les barrières qui entourent le cercle de lancer du poids, avant d'exulter avec l'athlète qui, dans un burlesme, libère toute son énergie à la poussée de son engin. En retard dans sa préparation, Lars Riedel, le champion olympique et du monde du lancer du disque, s'est fait excuser. Mais Astrid Kumbernuss est fidèle au rendez-vous, même si le meeting de Halle arrive très tôt dans la saison. « C'est bon pour le moral, après des cycles d'entraînement très intenses, explique la championne olympique, de sentir ces gens tout près de l'aire de lancer si concernés par notre sport. »

A Halle, on rend justice aux lanceurs, trop souvent relégués dans les coins les plus reculés des stades

et dédaignés par les médias. Avec celle de ses compagnes de l'équipe allemande - Stephanie Störp (poids), Franca Dietzsch (disque) ou Steffi Nerius (javalot) -, la présence d'Astrid Kumbernuss assure une promotion gratuite de la discipline. Les moyens offerts et une longue tradition permettent aux lanceurs d'éviter les choix de vie douloureux. Pour eux, les reconversions sont rarement problématiques.

Habituée de la réunion, la lanceuse de poids britannique Judy Oakes évoque la situation de ses homologues allemandes avec envie. « Le succès d'Astrid Kumbernuss sert notre sport, dit-elle. Elle est jolice et très agréable, mais elle reçoit aussi un sérieux soutien de son gouvernement. » A trente-neuf ans, la recordwoman d'Angleterre (19,36 m) représente son pays depuis bientôt vingt ans. Ses trente-trois titres nationaux en salle et en plein air, sa dixième place aux Jeux olympiques d'Atlanta ne lui valent pas la moindre aide financière et encore moins de considération. A Londres, elle s'entraîne seule. Judy Oakes a renoué à une carrière dans la banque et travaille à son compte dans le domaine administratif « pour subvenir ». Un souci que les lanceuses allemandes n'auront jamais. Les instituts de sport et les sponsors se les arrachent.

P. Jo.

Orages isolés

LA DÉPRESSION qui génère un temps perturbé s'est éloignée vers le Portugal. Toutefois l'air chaud et humide accumulé ces derniers jours est toujours présent et des foyers orageux isolés pourront se développer vendredi sur la plupart des régions.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. - Les bancs de brume formés en fin de nuit se dissiperont en cours de matinée et laisseront place à un ciel alternant passages nuageux et éclaircies. Un risque d'orages est toujours présent sur la Normandie. Les températures seront comprises entre 23 degrés sur les côtes et 27 ou 28 degrés dans l'intérieur.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. - Sur Nord-Picardie et Ardennes, la journée sera agréable avec de belles périodes ensoleillées. Plus au sud, le ciel sera plus chargé et des orages isolés pourront se déclencher l'après-midi. Il fera de 27 à 30 degrés.

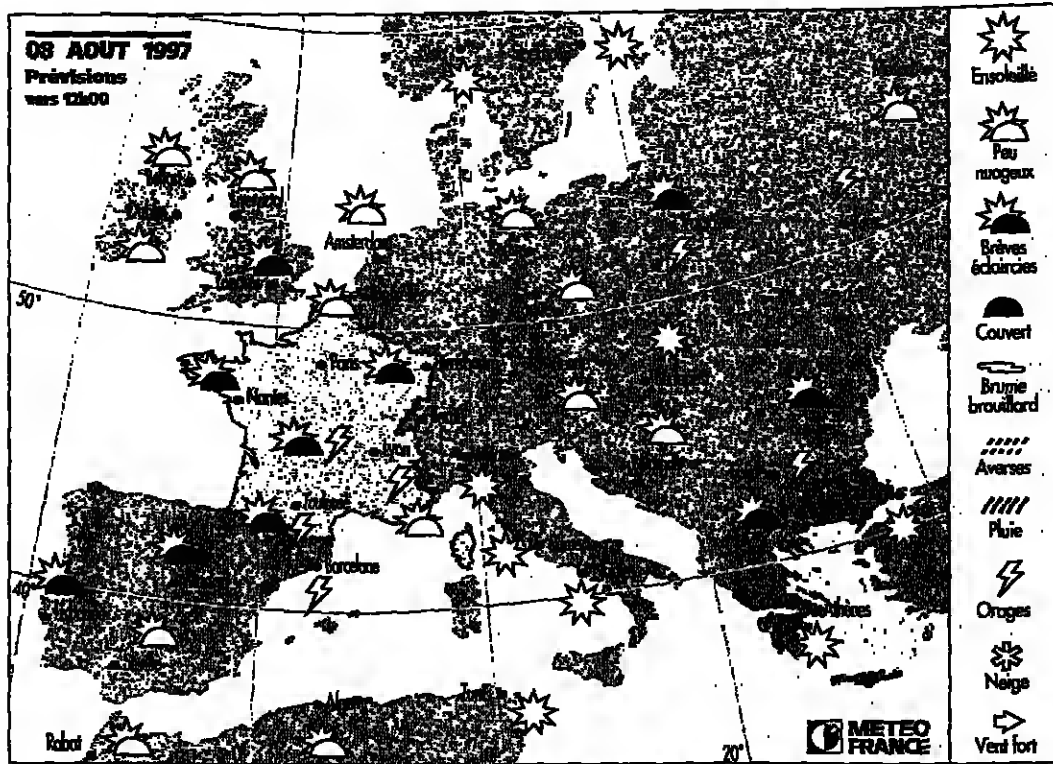
Champagne, Lorraine, Alsace,

Bourgogne, Franche-Comté. - Les passages nuageux n'empêcheront pas de belles apparitions du soleil. Une tendance orageuse est toujours présente sur les régions le plus au sud. Les températures seront proches de 30 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. - Malgré des périodes ensoleillées, le temps restera lourd et des foyers orageux pourront se développer, en particulier sur le relief pyrénéen. Il fera de 28 à 30 degrés.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. - Sur ces régions le ciel restera souvent nuageux. L'après-midi, des foyers instables se formeront et des orages éclateront, principalement sur l'Auvergne et les Alpes. Les températures dépasseront parfois 30 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. - Les passages de nuages élevés n'empêcheront pas une journée ensoleillée. Un orage isolé n'est pas à exclure. Les températures atteindront 30 à 32 degrés.



LE CARNET DU VOYAGEUR

■ FRANCE. Le week-end du 8 au 10 août devrait être plus calme que le précédent, selon les prévisions de la Prévision routière. Samedi 9 août verra encore une circulation dense, la journée sera rouge en province dans le sens des départs et orange pour les retours. Bison finit conseillé d'éviter, vendredi 8 août, de partir des agglomérations et de circuler de 17 à 20 heures, et aussi de ne pas partir samedi avant 16 heures. Dans le sens des retours, éviter l'axe Rhône-Saône jusqu'en milieu d'après-midi. Dimanche 10 août sera calme dans les deux sens.

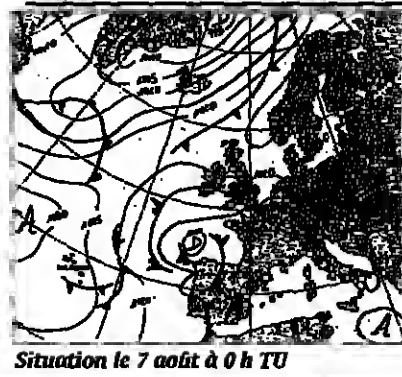
■ GRANDE-BRETAGNE. Jusqu'au 15 septembre, Eurostar propose un tarif à 990 F pour deux, aller-retour, de Paris-gare du Nord à Londres-Waterloo (790 F, de Lille). Une condition : passer 2 nuits sur place. Renseignements dans les gares, les agences et au 08-36-35-35-39.

PRÉVISIONS POUR LE 08 AOÛT 1997

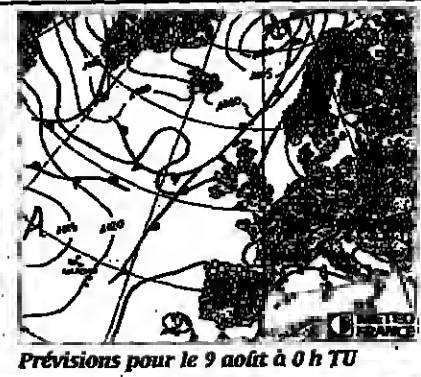
Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

C : couvert; P : pluie; N : neige.			
FRANCE métropole		NANCY	17
AJACCIO	18/28 N	NANTES	15
BIARRITZ	17/26 N	NICE	20
BORDEAUX	16/29 N	PARIS	17
BOURGES	16/20 N	PAU	16
BREST	15/24 N	PERPIGNAN	20
CAEN	18/25 N	RENNES	15
CHERBOURG	14/24 N	ST-ETIENNE	15
CLERMONT-F.	16/30 N	STRASBOURG	16
DIJON	16/29 N	TOULOUSE	17
GRENOBLE	15/30 N	TOURS	15
LILLE	17/28 N	FRANCE outre-m.	22
LIMOGES	16/27 N	CAYENNE	23
LYON	18/30 N	FORT-DE-FR.	26
MARSEILLE	19/31 N	NOUMEA	18

PAPEETE	21/27 N	KIEV	16/23 P	VENISE	18/25 N	LE CAIRE	23/34 S
POINTE-A-PIT.	25/31 N	LISBONNE	17/26 N	VIENNE	16/25 N	MARRAKECH	18/25 N
ST-DENIS-RE	19/24 C	LIVERPOOL	17/25 S	BRUXELLES	16/25 N	NAIROBI	14/23 N
EUROPE	16/26 N	LONDRES	17/29 S	BRASILIA	15/27 S	PRETORIA	3/19 S
AMSTERDAM	16/26 N	LUXEMBOURG	16/26 S	BUENOS AIR.	4/16 S	RABAT	18/25 N
ATHENES	24/33 S	MADRID	18/33 N	CARACAS	24/29 N	TUNIS	27/38 S
BARCELONE	22/28 P	MILAN	20/29 S	CHICAGO	18/21 C	ASIE-OCEANIE	
BELFAST	17/23 S	MOSCOU	10/22 N	LIMA	22/24 C	BANGKOK	27/36 N
BELGRADE	18/25 N	MUNICH	12/24 N	LOS ANGELES	21/27 S	BOMBAY	27/30 P
BERLIN	15/26 N	NAPLES	21/33 S	MEXICO	12/24 N	DIJAKARTA	25/31 C
BERNE	14/23 S	OSLO	15/25 S	MONTREAL	18/29 S	OUBAI	28/36 S
BRUXELLES	16/27 N	PALMA DEM.	23/32 S	NEW YORK	19/28 S	HANOI	28/35 C
BUCAREST	17/25 S	PRAGUE	13/21 N	SAN FRANCISCO	12/21 N	HONGKONG	28/29 P
BUDAPEST	17/28 S	ROME	20/30 S	SANTIAGO	3/17 S	JERUSALEM	22/31 S
COPENHAGUE	15/24 N	SEVILLE	18/32 N	TORONTO	15/26 S	NEW DELHI	24/32 N
DUBLIN	15/23 S	ST-PETERSB.	17/24 N	WASHINGTON	18/30 S	PEKIN	22/32 S
FRANCFORT	15/27 N	ST-PETERSB.	17/24 N	AFRIQUE	26/27 N	SEOUL	22/31 P
GENEVE	16/28 S	STOCKHOLM	16/26 S	ALGER	26/29 N	SINGAPOUR	28/31 P
HELSINKI	16/23 N	TENERIFE	16/21 N	DAKAR	26/29 N	SYDNEY	9/16 S
ISTANBUL	20/27 S	VARSOVIE	14/23 S	KINSHASA	18/30 S	TOKYO	26/32 C



Situation le 7 août à 0 h TU



Prévisions pour le 9 août à 0 h TU

VENTES

Un antiquaire d'Avignon a rassemblé des tableaux à la gloire des jardins du XVIII^e siècle

L'ÉTÉ est la saison du jardin. C'est le moment où les artistes l'immortalisent, peignant, gravant ou dessinant pour la joie de leur propriétaire. A Avignon, l'antiquaire Gérard Guérin a organisé une exposition « Folie de jardins », qui propose une promenade dans les plus fameux d'entre eux, entre 1620 et 1820.

Versailles, dont le classicisme rayonne encore aujourd'hui, reste le modèle « de jardins à la française ». Abondamment représenté depuis sa création, le parc est présent à Avignon avec un dessin de Roedel (1780), qui montre le fameux Bosquet de la colonnade. Fruit d'une collaboration entre Le Nôtre et Mansart, ce bosquet est formé d'un péristyle circulaire de marbre de différentes couleurs, orné de bas-reliefs figurant des musiciens, des faunes et des amours, et forme un écran pour un chef-d'œuvre du sculpteur Girardon L'Enlèvement de Proserpine par Pluton, placé ici en 1699 à la demande de Louis XIV.

GENIE DE LE NÔTRE. Ce dessin à la plume, encre brune et aquarelle vient d'un artiste dont on connaît peu de chose sauf qu'il a

vécu à Paris à la fin du XVIII^e siècle (70 000 francs). De la même époque, une gravure de Nicolas Cochin (1715-1790) illustre une fête à Versailles sur le parterre d'eau (3 000 francs). Des gravures d'Adam Perelle (1638-1695) font revivre le parc au moment de sa création : *Le Marais d'eau*, *Le Labyrinthe*, *L'Arc de triomphe*, *L'Orangerie*

(1 000 francs pièce). Marqué du génie de Le Nôtre, le jardin à la française impose sa sagesse symétrique dans toutes les demeures nobles : parterres du jardin de l'hôtel de Condé (gravure d'Adam Perelle, 1 000 francs), des plans de parterres à la plume et encre brune (école française, vers 1680). N'oublions pas que Versailles

doit beaucoup à la Renaissance italienne. De l'autre côté des Alpes, le baroque domine l'art du jardin. Compartimentés et intimes, les parcs abritent des fontaines, des grottes et des statues, jouant de l'effet théâtral du bruit, de l'eau, du soleil et de la fraîcheur de l'ombre. Un des plus célèbres, le Tivoli, construit en 1550, étend ses jeux

d'eau sur plusieurs étages. Deux gravures de Venturini (1650-1710) en restituent le souvenir : *La Fontaine du dragon* (2 000 francs) et une vue générale (2 000 francs). Autre lieu fameux, les jardins Farnèse sur le Palatin (sanguine de l'entourage de Hubert Robert, 48 000 francs), ceux de la villa Borghèse (gravure de Venturini,

2 000 francs) ou du Vatican (idem, 2 000 francs).

Il faut attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour voir un renouveau dans l'art des jardins. Le parc à l'anglaise met à la mode une nature idéalisée d'où la symétrie est bannie, où des allées sinueuses mènent à toutes les fantaisies : ponts et pavillons chinois, obélisques égyptiens, masures pittoresques, arbres exotiques.

Dans cette veine, une paire de dessins du parc de Bagatelle par Alexandre Noël (1752-1834) montre des blocs de rochers au désordre organisé sur fond d'un obélisque, et un pont chinois avec de petites pagodes reliant les deux rives soigneusement escarpées d'une rivière (350 000 francs la paire). Un autre dessin dresse le plan du parc à l'anglaise du château de Savigny-les-Beaune (école française vers 1780, plume et aquarelle, 24 000 francs).

Catherine Bedel

* Galerie générale Guérin, jusqu'au 31 août de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures, 1, plan de Lumel, 84000 Avignon, tél. : 04-90-86-42-67.

Calendrier

ANTIQUITÉS
● MONACO, International sporting club, jusqu'au dimanche 17 août, de 16 à 21 heures, 30 exposants, entrée 50 francs.
● MONTAIGNE (Dordogne), place des Comités, samedi 9 et dimanche 10 août, de 10 à 19 heures, 50 exposants, entrée libre.
● CARANTEC (Finistère), salle du Kellenn, du samedi 9 au lundi 11 août de 10 à 19 heures, 30 exposants, entrée 20 francs.
● SAINT-VINCENT-DE-TYROSSE (Landes), marché couvert, du samedi 9 au dimanche 17 août, de 10 heures à 19 h 30, 30 exposants, entrée 25 francs.

● GUERANDE (Loire-Atlantique), salle Jean-Baptiste, du samedi 9 au dimanche 17 août, de 11 à 19 heures, 43 exposants, entrée 25 francs.
● FAYENCE (Var), le grand jardin, du samedi 9 au dimanche 17 août, de 10 à 20 heures, 70 exposants, entrée 25 francs.
BROCANTES
● SAINT-QUAY-PORTRIEU (Côte-d'Armor), quel Robert-Richet, du vendredi 8 au dimanche 10 août, 50 exposants.
● ORANGE (Vaucluse), palais de la Foire, du vendredi 8 au lundi 11 août, 80 exposants.
● SÉRIILLY (Ailier), samedi 9 et dimanche 10 août, 100 exposants.
● LIMOUX (Aube), promenade

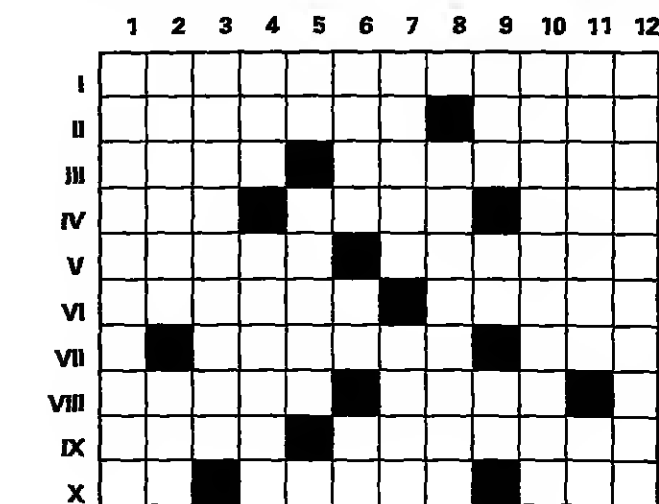
Tivoli, samedi 9 et dimanche 10 août, 40 exposants.
● SEISSAN (Gers), place Carnot, samedi 9 et dimanche 10 août, 25 exposants.
● DUISSE (Lot-et-Garonne), salle des fêtes et place de l'Eglise, samedi 9 et dimanche 10 août, 50 exposants.
● CADENET (Vaucluse), samedi 9 et dimanche 10 août, 70 exposants.
● REMIREMONT (Vosges), palais des Congrès, samedi 9 et dimanche 10 août, 40 exposants.
COLLECTIONS
● LESPARRE (Gironde), bourse de minéraux et fossiles, salle des fêtes, du vendredi 8 au dimanche 10 août, 15 exposants.

● TOULON (Var), bourse du disque de collection, Place Liberté, vendredi 8 et samedi 9 août, 15 exposants.
● LION-SUR-MER (Calvados), foire aux disques et aux instruments, samedi 9 et dimanche 10 août.
● THENON (Dordogne), cartes postales et jouets anciens, samedi 9 et dimanche 10 août, 100 exposants.
● THIVIERS (Dordogne), parc municipal, foire du vieux papier, cartes postales, timbres, samedi 9 et dimanche 10 août.
● PASSY (Haute-Savoie), salle Marboz, Salon du livre de montagne, du samedi 9 au lundi 11 août, 60 exposants.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 97168

3615 LEMONCE, tapez SOS (2,23 F/min).



HORIZONTALEMENT

1. De retour à la case départ. - II. Mettre à l'ombre. Calendrier religieux. - III. Forme de devoir. Protecteur pas toujours très catholique. - IV. Mouvement nationaliste. Multiple et grand nombre. Manque de moelleux. - V. Qui a travesti les faits. Difficile à comprendre. - VI. Voyous, voleurs, escrocs dans leurs milieux. Assure l'escorte des plus gros. - VII. Qui attend avant de se manifester. Vassal du sultan. - VIII. Efficace pour

évacuer. Présentoir. - IX. Part de Belgique pour se jeter dans la Seine. Rejeton qui portera un jour des fruits. - X. Négation. Se promène sur le Net. Manque de jugement.

VERTICALEMENT

1. Un racbat qui touche plus l'âme que le porte-monnaie. - 2. Crénelée en biseau. Oiseau, cheval ou vache. - 3. Instruments à percussion. - 4. Lâcher de gaz. Petites quantités. - 5. Donne le choix. Représentation religieuse. - 6. Champi-

gnon. Personnel. Le strontium. - 7. Une Muse bien en voix. Sa preuve sert de contrôle. - 8. Amener le gibier vers sa fin. - 9. Tête de sorcier. Dans le savon. L'argent. - 10. Prêts à partir au quart de tour. - 11. Insupportable. Lac. - 12. Livre dans ses pensées.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 97167

HORIZONTALEMENT

1. Démonte-pneus. - II. Ecumeuse. Cru. - III. Bot. Rb. Sirop. - IV. Alibi. Ravill. - V. Pont. Paneton. - VI. Esprits. Ga. - VII. Ier. Aine. Ait. - VIII. Sciasse. Obéi. - IX. Ere. Sonder. - X. Sustentation. VERTICALEMENT
1. Débaptisés. - 2. Ecolo. Ecu. - 3. Mutineries. - 4. OM. BTS. - 5. Neri. Passe. - 6. Tub. Prison. - 7. Es. Raintent. - 8. Pesante. Da. - 9. Ives. Oet (ôte). - 10. Ecrit. Abri. - 11. Urologie. - 12. Supination.

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. ISSN 0249-2037

Imprimerie du Monde 12, rue M. Gumbourg 94820 Ivry cedex

PRINTED IN FRANCE

L'ART EN QUESTION N° 26

En collaboration avec

Réunion des Musées Nationaux

La dérive des fils maudits

SELON LA LÉGENDE, deux des fils de Clovis II se seraient révoltés contre leur père. La reine Bathilde, leur mère, aurait donné l'ordre de les « élever », supplice qui consistait à brûler les tendons des muscles des jarrets et des genoux. Des moines de l'abbaye de Jumièges auraient recueilli les deux jeunes gens inertes, vaguant sur un radeau au fil de la Seine. Evariste Luminais, peintre spécialiste des sujets de l'histoire gaule et mérovingienne, connaît son premier succès au Salon de 1880 avec *Les Enervés de Jumièges*. Le tableau, conservé au Musée des Beaux-Arts de Rouen, est une réplique, réalisée par l'artiste, et comporte quelques variantes par rapport à l'exemplaire exposé au Salon de 1880, qui a été acheté par un musée australien. Il s'agit du Musée de :

■ Darwin ?
■ Melbourne ?
■ Sydney ?

Réponse dans Le Monde du 15 août

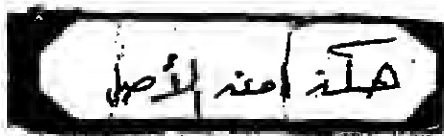


Evariste-Vital Luminais (1822-1896) « Les Enervés de Jumièges » (vers 1880) Rouen, Musée des Beaux-Arts

Solution du jeu n° 25 (Le Monde du 1^{er} août)

Le Musée d'Orsay a envoyé au Musée de Nantes *Printemps pluvieux*, de Sisley, en « dédommagement » de la récupération des statues des six continents qui ont pris place sur son parvis.

هناك من الاصل



LE CARNE
DU VOYAGE

CULTURE

LE MONDE / VENDREDI 8 AOÛT 1997

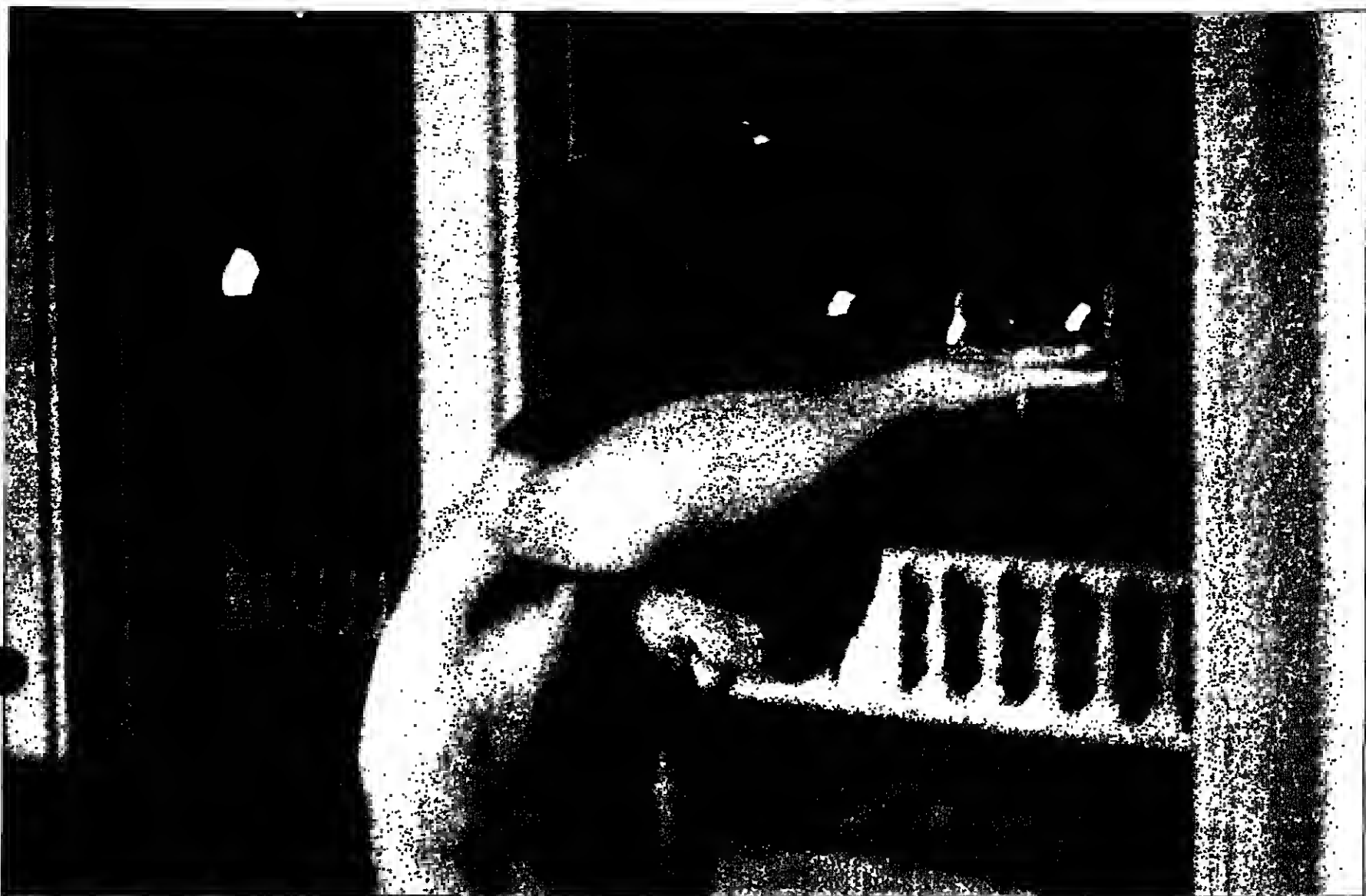
L'ÉTÉ FESTIVAL

Que les excels de Bayreuth, forteresse wagnérienne, ne soient pas déçus : la reprise de « Parsifal » dans une mise en scène de Wolfgang Wagner est une production indigne de l'opéra d'aujourd'hui. On se console comme on peut. Par exemple, en prenant ou reprenant le chemin de Martigny, en Suisse, où la Fondation Gianadda reçoit l'un des peintres les plus importants du siècle, Joan Miró, dans le luxe et la beauté de ses demeures. La fondation, toujours active, a acquis de nouveaux espaces au printemps et les a mis à la disposition d'une autre figure marquante de l'histoire de l'art : Charlie Chaplin. A Lyon, le photographe Jacques Dames expose un minime travail consacré aux rives des deux fleuves, aux hautes façades qui les bordent et, peut-être, à l'âme de cette ville bourgeoise et fière. En Dordogne, la collégiale de Ribérac montre les grands « outils » de bronze du sculpteur roumain Victor Roman, disparu en 1995.

LA PHOTOGRAPHIE DE GÉRARD RONDEAU

Mad(e) in Paradise

On ne sait pas s'ils ont gagné ou gratté ou au tirage, mais dix chanceux s'embarquent pour un séjour de quatre semaines au Paradis. Ce sont les aventures érudites du Cirque Gosh au Trianon, dans le cadre de Paris Quartier d'été, jusqu'au 10 août.



Miró, quand la raison rêve et le rêve raisonne

Martigny/Arts. Une riche exposition, alternant moments de délectation et d'effroi, met l'accent sur les périodes les plus créatrices du peintre espagnol

JOAN MIRÓ. Fondation Pierre Gianadda, rue du Forum, Martigny, Suisse. Tél. : 00-77-722-39-78. Tous les jours, de 9 heures à 19 heures. Jusqu'au 11 novembre.

C'est une exposition Miró. Ce n'est pas une rétrospective exhaustive, tout juste la réunion de dizaines de toiles, de dessins et de sculptures empruntés à des collections privées et publiques de l'ancien et du Nouveau Monde, plus de cent cinquante en tout. Elle n'ambitionne pas de renouveler l'idée qu'il faut se faire de l'artiste - et c'est cependant ce qu'elle suggère, un portrait plus complet et contradictoire que ceux qui sont proposés d'ordinaire. Elle montre aux visiteurs - et Dieu sait qu'ils ne manquent pas - des œuvres aussi bien choisies que possible afin de les convaincre - au cas où il resterait des réticents - que Joan Miró a bien été l'un des artistes les plus inventifs et les plus exigeants du siècle. Un des meilleurs en somme.

Et ça marche, naturellement. La démonstration s'accomplit d'une œuvre à l'autre. Elle se développe d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'aucune mise en scène - d'ailleurs les lieux s'y opposeraient, si peu théâtraux -, sans que l'artiste, à aucun moment, donne le sentiment de forcer le trait, de rechercher l'effet ou le spectaculaire. Comment s'appelle cette capacité, à cette façon de réussir comme sans y penser, comme en ne le faisant pas exprès ? La nonchalance ? La légèreté ? La grâce ? Il est des artistes - certains très grands, très respectables - Matisse par exemple - dont les chefs-d'œuvre sentent le chef-d'œuvre, la détermination, la constance, un peu l'obstination. Ils ont calculé, ils ont recommencé à plusieurs reprises, ils ont réfléchi et corrigé jusqu'au point qu'ils ont jugé celui de l'achèvement et de la perfection.

Un Miró ne laisse rien soupçonner de cela. Non qu'il n'ait été ni réfléchi, ni voulu, ni peut-être même corrigé. Des dessins, des gouaches, des collages, des études ont précédé les peintures, les-quel les s'organisent souvent en séries. Mais, de ces soubassements, de cette méthode nécessaire à la création, le peintre ne laisse rien paraître et maintient l'impression que l'œuvre fut ainsi du premier coup, trouvée telle quelle, achevée en un instant - si ce n'est qu'achevée n'est absolument pas le

mot convenable parce qu'il suggère un arrêt alors qu'à l'inverse un Miró se reconnaît à ce qu'il ne cesse pas de bouger devant les yeux. Il lui faut ces tourbillons, ces envols, ces glissades.

Tourbillons dirigés, envols préparés, glissades maîtrisées. Ces toiles sont des miracles prémédités qui feignent à merveille la spontanéité. Cela très tôt, quand Miró devient Miró. Dès ses premières expériences, il en est ainsi.

Ces toiles sont des miracles prémédités qui feignent à merveille la spontanéité

En 1924, il peint *La bouteille de vin*, toile où figurent en effet une bouteille, des montagnes, un insecte, une créature hybride entre éponge, protozoaire et cyclope, ainsi que quelques traînées magiques et ce qui ressemble à quatre pieds de muguet. Œuvre exemplaire, se dit-on. L'année même du *Premier manifeste du surréalisme*, Miró pratique l'association automatique, probablement inconsciente, de formes et d'objets. Automatique ? Inconsciente ? La peinture a été construite à partir de nombreux petits croquis. Elle a trouvé sa

forme définitive quand Miró a décidé d'en exclure l'escargot, le «couteau», le rouleau de papier tue-mouches et l'inscription « dessin obscène » qu'il projetait d'y placer. La genèse compte donc au moins deux moments : celui de la prolifération et celui de l'épuration. Il se agit trop simple de tenir la première pour la pure manifestation de l'écriture, la seconde pour l'exercice de la raison contrôlée. Tout est plus mêlé, plus confus, et ne se réduit pas à l'action successive de deux principes hostiles. C'est là peut-être le plus difficile à admettre : dans la peinture de Miró, la raison rêve et le rêve raisonne. Parce qu'ils ne se séparent pas, ils ne s'affrontent ni ne se nuisent. Cette alliance pourrait être une des définitions de sa grâce.

Elle se vérifie d'œuvre en œuvre. 1925, *Paysage bleu* d'orignal. 1927, *La figure rouge*. 1930, *Paysage méditerranéen*. 1945, *Femme rêvant d'évasion*. Et ainsi de suite, jusqu'en 1965, *Personnages* et *oiseaux*, jusqu'aux figures des années 70, les dernières, et jusqu'aux sculptures, adorables associations d'un panier d'osier écrasé et d'une poupée de celluloid démembrée, d'une branche et d'un bout de fer rouillé, d'un tabouret et d'un modelage. L'exposition se visite de la sorte, en zigzag, pour le plaisir des échos, des associations. Le visiteur y est prêt de composer son anthologie à sa guise, qu'il se laisse attirer par l'éclat des couleurs, par le burlesque des métamorphoses, par l'incongruité des superpositions

ou par l'élégance du trait. Il peut négliger l'ordre chronologique, dans la mesure où tant de fils se tendent entre les Miró des années 20 et ceux de l'après-guerre que les seconds semblent la continuation logique des premiers dans d'autres formats, plus vastes, et selon des techniques plus variées, constructions, assemblages, terres, reliefs.

Il le peut, mais à quelques exceptions près, dont la plus visible est celle des années 30. A l'automne 1934, en octobre et novembre, Miró réalise quinze grands pastels et les surnomme « peintures sauvages ». L'année suivante, il continue dans la même direction. Pourquoi « sauvages » ? Une description peut expliquer le mot. Soit un *Personnage* de cette série, pastel et crayon sur papier, fond brun rougeâtre. Cette figure, probablement féminine, affecte la forme d'un croissant bordé de

noir qui se diviserait en deux à sa partie inférieure. En son centre, il présente un renflement grossièrement ovale qu'occupe un visage reconnaissable à un grand œil noir et jaune et à une dentition blanc et noir sur laquelle se retroussent des lèvres réduites à une ligne. La branche supérieure du croissant dessine une sorte de trompe.

Dans la partie inférieure, deux moignons, une vulve et des seins minuscules et vides sont attachés ensemble. Les bruns, le noir et un jaune criard dominent, tout le contraire d'une harmonie agréable et séduisante. Pas de grâce cette fois, une méchanceté active, menaçante, infatigable et que l'on devine stupide - la méchanceté humaine autrement dit. Guère de grâce non plus pour *Les Amoureux*, autre pastel de 1934 : leur amour n'est que physiologie, réunion d'organes grossiers, tuméfiés, marbrés de meurtris-

sures bleutées ou rougeâtres. Dans l'exposition, il n'y a de cette année-là que ces deux pastels violents et une *Tête d'homme* tirant la langue obscène, d'une obscénité sans élan, sans envie, mornie, mourante. Mais c'est assez pour détruire la légende de Miró artiste élégiaque, aimable, incapable de noirceur, âme enfantine et joueuse. On peut y ajouter, de 1935, un paysage animé qui sent le désastre et les dessins de 1937, dont l'épouvantable *Femme nue montant l'escalier*, pauvre chose grotesque.

Les dates ne sont pas pour rien dans ce changement, qui se lit dans la manière de travailler. Pour la première fois depuis le temps de ses études, Miró fréquente des académies parisiennes où il dessine d'après le modèle vivant, à la Grande Chaumière et à l'Académie Callarossi. Non qu'il s'agisse en revenant à un art de la figuration telle quelle, ni à un quelconque retour à une tradition. Mais parce qu'il lui faut ce contact pour gagner en vigueur expressive, pour trouver les moyens de transcender ce qu'il a décrit ainsi : « Comme ça arrive avant la pluie : tête lourde, douleur osseuse et humidité touffue. C'était davantage un malaise physique que moral. Je pressentais une catastrophe et je ne savais pas laquelle. » C'est cela aussi, Miró : non seulement la fluidité aérienne d'une peinture allée, mais encore des moments de dureté extrême et de douleur, dessinés et peints avec la plus grande intensité.

Philippe Dagen

Dialogue avec Picasso

Une grande toile domine l'accrochage. *Femme, oiseau et étoile*, de 1970. Elle a un sous-titre, *Hommage à Picasso*. Sa présence est d'autant plus opportune que, s'il est une référence qui ne cesse de réapparaître, bien avant 1970, c'est assurément celle-ci. Dès 1921, l'*Autoportrait* de Miró était dans la collection de Picasso, don en hommage à celui dont Miró avait découvert le cubisme à Barcelone quelques années plus tôt, s'en inspirant, le pastichant, en tirant toutes les conséquences plastiques, avant de l'abandonner ensuite.

Par la suite, le compagnonnage n'a plus cessé, entretenu par les rencontres et par les lettres. Dans l'exposition, les preuves abondent, particulièrement nombreuses vers 1937. La *Femme nue montant l'escalier* fait songer aux études préparatoires pour *Guernica*, telle gouache, tel dessin sarcastique aux *Songes et mensonges de Franco*. Ce serait une exposition fort instructive que celle qui étudierait en détail l'histoire de ce dialogue artistique.

Les musées de la Fondation Gianadda croissent et se multiplient

AU DÉBUT, en 1978, il y eut un bâtiment très austère, assez obscur, aux parois obliques de béton, celui de Léonard Gianadda, ingénieur et entrepreneur, conçu et construit en mémoire de son frère cadet Pierre, mort deux ans auparavant. Ce bâtiment enveloppait les vestiges d'un temple gallo-romain dédié à Mercure et abritait les découvertes archéologiques faites à Martigny, qui fut une importante cité romaine. On y a trouvé des monnaies, des bijoux, des armes, des poteries, mais surtout une tête de taureau et des fragments de statues de bronze qui avaient été découverts en 1883.

A ce premier musée archéologique se sont adjoints très vite un Musée de l'automobile, entièrement souterrain et relié à la Fondation par un couloir, un jardin de sculptures où figurent des œuvres de Brancusi, d'Arp, de Calder et de Miró et, surtout, à l'initiative de Léonard Gianadda, des expositions monographiques de plus en plus ambitieuses.

Ce sont elles qui, tout au long des années 80, ont assuré à la Fondation sa notoriété, parce qu'elles étaient consacrées à Klee, à Giacometti, à Schiele, à Rodin, à Moore, à Braque, à Degas, à Dubuffet, à Dufy, à Manet. C'est là que l'on vit pour la première fois en Occident les admirables peintures de Chagall pour le Théâtre Juif, qui étaient demeurées captives en Union soviétique. Là aussi que bien des musées européens et

américains prirent l'habitude de prêter leurs œuvres alors que la Fondation, dénuée de collection permanente, ne pouvait proposer aucun échange.

HOMMAGE À CHARLIE CHAPLIN

Désormais, forte de sa fréquentation et de sa notoriété, la Fondation s'agrandit. Elle a acquis, à proximité de la construction initiale, un arsenal désormais désaffecté, vaste construction qui servait à entreposer les armes et les munitions des citoyens-soldats helvétiques. Convenablement restauré et réaménagé, il fait désormais un lieu d'exposition très commode.

Pour son inauguration, il accueille un hommage à Charlie Chaplin - lequel vécut à Vevey, non

loin de là. Affiches, photos de tournages, correspondances, articles, objets : le propos n'est pas hagiographique mais froidement historique. Il va de pair, naturellement, avec la projection permanente des premiers Chaplin, ces courts métrages qui, dès leur arrivée en France, séduisirent Apollinaire et Picasso, Breton et Reverdy, Picabia et Tzara.

Le deuxième agrandissement est passé par l'acquisition d'un autre immeuble, une ancienne petite école toute proche. Là encore, terrassements, coffrages, corridors souterrains sur des plans du maître des lieux. Transformée, renforcée, l'école doit accueillir à la fin de l'année rien de moins que deux Cézanne, deux Van Gogh, un Picasso,

un Van Dongen, un Lautrec : le meilleur d'une collection privée suisse dont les propriétaires ont souhaité n'être plus les seuls contemplateurs.

Aussi ont-ils demandé à la Fondation Gianadda ce qu'il aurait été plus habituel de demander à un musée, le dépôt de leurs chefs-d'œuvre pour une durée de quinze ans. Ils se trouveront donc intégrés désormais au parcours des visiteurs. Il se pourrait de surcroît que deux autres collections privées suivent la même voie - ce qui permettrait à la Fondation de bénéficier de ce qui lui faisait défaut jusqu'à présent, une collection permanente.

Ph. D.

A L'AFFICHE

Festival de Confolens
Pour sa quarantième édition, Confolens s'ouvrira le 9 août avec un gala animé par six cents artistes venus de quatorze pays. Ancien danseur étoile de l'Opéra de Paris, directeur artistique du ballet de l'Opéra de Rio-de-Janeiro, Jean-Yves Lorneau assure depuis sept ans la direction artistique de ce festival de danse et des folklores. On pourra y voir le Ballet de Bahia, les ensembles de Kiev, de Belgrade, de Lima, de Séoul..., le groupe de hip-hop Melting-Spot donnera des cours-démonstrations. A côté de la danse, les musiques de Khaled (le 13) et de Georges Moustaki (le 14). Neuf cent mille personnes sont attendues dans la petite ville charentaise.
Du 9 au 17 août, 16 500 Confolens.
Tél. : 05-45-84-00-77.

L'Orchestre des Jeunes
Gustav Mahler en tournée
L'Orchestre des Jeunes Gustav Mahler se produira dans six pays d'Europe du 8 août au 3 septembre, successivement dirigés par le Français Pierre Boulez et le Russe Semyon Bychkov. Un concert public aura lieu à la Cité de la musique de Paris, le 8, à 22 heures. Dirigé par Pierre Boulez, il sera retransmis en direct sur écran géant à l'extérieur. Au programme : Ravel, Bartok, Le Sacre du printemps, de Stravinsky, et Notations IV, de Boulez.
Place de la Fontaine aux lions, entrée sud du Parc de La Villette. Gratuit.

ET SUR INTERNET

★ Le journal des festivals, nos photographies et reportages : www.lemonde.fr/festivals

La solitude de Gaspard dans la nuit

Les « cathédrales inconnues » de Paris révélées par la photographie

LES TOURNEURS de festival s'arrachent souvent les cheveux pour caser leurs troupes. A Avignon, par exemple, le moindre préau, la moindre friche, sont susceptibles de devenir des baux lieux du festival, on pratique volontiers l'habillage vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une sorte d'esclavage, paraît-il, consentant et dont l'architecture se tire plutôt bien. Ailleurs, on recherche de préférence des endroits magiques par essence. C'est même à la base de l'idée de festival : Richter et la grange de Meslay, Pablo Casals et Prades, Philippe de Villiers et le Puy du Fou.

A Munich, et maintenant à Paris, deux Allemands, architectes de formation, ont eu l'idée de faire une sorte d'inventaire des lieux monumentaux et inconnus que se réservent les grandes chies, une exploration systématique des « espaces vides dans l'ombre de la ville ». Ce genre de recherche n'est pas en soi une nouveauté. La Manufacture des Célestes, à Ivry, le Pavillon de l'Arsenal, la Grande Halle de La Villette, qui avaient tout pour connaître le sort des pavillons de Balard, ont ainsi été sauvés par des projets inspirés. Piero Steinle et Julian Rosefeldt ont un propos plus directement esthétique. Même si beaucoup de leurs « cathédrales inconnues » feraient le bonheur de metteurs en scène, c'est à une mise en scène de l'architecture qu'ils se sont attelés à travers d'immenses photographies panoramiques, actuellement restituées dans une version vraiment spectaculaire à l'espace des Blancs-Manteaux, au

coeur du Marais (jusqu'au 31 août). Certaines de ces cathédrales sont archiconnues, comme la verrière du Grand Palais, fermée depuis 1993, déjà, et métamorphosée par son linéaire prismatique.

D'autres pourraient l'être, il suffit d'y aller, telle la salle des fêtes du Grand Hôtel, dans le 9^e arrondissement.

D'autres encore portent un nom illustre, Notre-Dame, Saint-Gervais, la Madeleine, la Bibliothèque nationale, le Palais de la Découverte, mais les volumes des ombres que les deux architectes-photographes sont allés inspecter sont ré-

Si l'architecture est belle, il arrive aussi que ce soit la photo qui la transfigure, ou la lumière, ou le mystère

servés à la seule méditation de l'architecture sur elle-même, ou encore, c'est le cas de Saint-Eustache, aux pigeons. A dire vrai, ces endroits ne sont pas tout à fait inconnus, inévitables espaces résiduels de la construction qui peuvent rester à l'état de grenier d'un imaginaire collectif, mais qui, la technique aidant, peuvent être aussi récupérés, ainsi qu'on l'a fait à l'Opéra Garnier pour faire répéter les danseurs. Certaines « cathédrales », entrepôts, usines, centrales thermiques, réservoirs souterrains, souvent à l'abandon, sinon en cours de démolition, sont en revanche des découvertes réelles que la photographie magnifie, amplifie.

Trois ou quatre étages ne sont pas encore entés en fonction : le bassin de rétention des eaux pluviales, sous les parkings du Stade de France, le hall d'entrée de la station Métro, la Madeleine, ou la nouvelle aérogare de Roissy (hall F). Il y a aussi, dans la ville, des lieux qui portent pourtant déjà, inscrite en eux, la forme virtuelle de leurs ruines. Mais ce qui semble être le point commun le plus évident de toutes ces chimères, c'est la pureté formelle de leur architecture, racée jusqu'à l'os, pur produit de l'ingénierie célébrée actuellement au Centre Georges-Pompidou, à trois pas des Blancs-Manteaux.

Frédéric Edelmann

HORS CHAMP

Le concert du chanteur américain Michael Jackson (noble photographie) qui devait avoir lieu samedi 9 août à Ljubljana, capitale de la Slovénie, a été annulé par les organisateurs en raison de la mévente des billets : 20 000 à trois jours de la représentation. Selon la télévision locale, il faudrait atteindre 40 000 billets pour que ce concert soit rentable. Ce qu'espèrent toujours les responsables de la tournée, qui ont décidé de repousser la prestation du « Roi de la pop » au 9 septembre, à la fin de sa tournée européenne.



Laurent Boutonnat, compositeur et producteur des albums de la chanteuse Mylène Farmer, vient d'adapter *Hush* siempe, une chanson qui célèbre Che Guevara. Son interprétation a été confiée à la dernière découverte du créateur de *Liberline*, la jeune comédienne Nathalie Cardone. Laurent Boutonnat, également vidéaste, vient de tourner à Cuba le clip illustrant cette composition. Il intègre images d'archives du leader révolutionnaire et plans tournés dans l'île. Une file qui se

porte fort bien de la réputation du révolutionnaire cubain né en Argentine, à l'approche du trentième anniversaire de sa disparition. La semaine dernière, plus de 8 000 guévaristes se sont rassemblés à La Havane pour un Festival mondial de la jeunesse consacré à la figure de leur héros. T-shirts, posters, montres et CD se sont vendus par milliers, jusque dans les magasins d'Etat. Un concert a permis au chanteur folk Silvio Rodríguez de dire son admiration pour le Che avec sa chanson intitulée *Pour toi, avec amour*, Commandant Che Guevara, reprise en chœur par la foule sous le regard attendri du *Lider maximo*, Fidel Castro.

Jean-Paul Bouteiller, directeur du Festival Jazz à Vienne, lancera en octobre un club de jazz à Lyon. Il vient de passer un accord avec Le Transborder, ancienne usine à eau des bords du Rhône reconstruite depuis quelques années en salle de concerts rock pour utiliser l'espace qui tient lieu de bar à l'entrée de l'établissement. Cet espace sera aménagé en club pouvant accueillir entre 200 et 400 personnes. Baptisé « Jazz Tube », il fonctionnera dans un premier temps les jeudis et vendredis. Des musiciens de la Knitting Factory, « laboratoire musical » new-yorkais, y seront régulièrement programmés. Jazz Tube sera inauguré le 20 octobre par le saxophoniste Joe Lovano. Sont ensuite annoncés le guitariste et pianiste brésilien Egberto Gismonti (22 octobre) et le saxophoniste Donald Brown (24 octobre). Ces trois concerts s'inscrivent dans le cadre du Festival de Rive-de-Gier.

Le riche inventaire lyonnais de Jacques Damez

Lyon/Photographie. Le directeur de la galerie Le Réverbère 2 livre ses visions intimes de la métropole rhônalpine en vingt triptyques qui privilégient l'imagination du spectateur

JACQUES DAMEZ, Palais de la Bourse, 69002 Lyon, Tél. : 04-78-42-68-56. Du lundi au vendredi, de 10 heures à 18 heures. Jusqu'au 5 septembre. Vues de l'esprit, textes de Denis Roche et de Laurent Bonzon, éd. Belle Page, 68 p., 250 F.

Au dos de l'imposant Palais de la Bourse de Lyon, une sculpture XIX^e siècle a, semble-t-il, pas mal fait gambader les bambins de la ville. Elle est intitulée *Le Rhône et la Saône*, on y voit un homme vigoureux et nu, allongé les bras écartés, qui se débat dans les flots, recouvrant une femme aux formes généreuses dont la main agrippe le torse de son compagnon. C'est une sculpture sensuelle, mais qui répartit clairement les rôles : un fleuve dominateur et droit, une rivière dominée et tortueuse.

Le photographe Jacques Damez, qui cherchait depuis longtemps à « mettre en images ce qui définit sa ville », s'est penché sur les deux cours d'eau, qu'il a traités de façon moins romantique, en plaçant Rhône et Saône sur un strict pied d'égalité. Le résultat de quatre ans de travail est visible dans l'ancienne salle des marchés du Palais de la Bourse. On peut aussi le dé-

couvrir dans un livre intitulé *Vues de l'esprit*, qui est un véritable objet d'art dont les pages se déplient pour laisser couler de grands panoramas, et dont la couverture rigide, tenue par deux vis, fait référence aux albums d'images tels que les voyageurs du siècle dernier aimaient en constituer pour témoigner de leur périple, voire les offrir à des amis ou des célébrités.

Jacques Damez est un photographe réfléchi et discret, également enseignant et directeur de la galerie lyonnaise Le Réverbère 2 - avec sa femme Catherine Dézod. Il aime se lancer dans des projets photographiques tenus par des règles contraignantes qu'il définit avant de réaliser les prises de vue. Jacques Damez a constaté que dix poètes enjamblaient chacun des deux fleuves. En allant du nord au sud, suivant le sens du courant, il les a photographiés par groupe de deux - Rhône d'abord, Saône ensuite. Il s'est placé au centre de chacun des vingt ponts, a posé son appareil sur un trépied, et, chaque fois, a réalisé trois vues en pivotant de 45 degrés à gauche, de 45 degrés à droite, puis dans l'axe. Les deux premières représentent les quais, en couleurs, « figurant bryante et objective de la ville » ; la troisième montre l'eau, en noir et

blanc, pour traduire le « silence naturel du fleuve ».

Jacques Damez a ainsi réalisé vingt triptyques. Dans l'exposition, la profondeur de la perspective, accentuée par les axes fluviaux, est respectée par la présentation des images sur des tables inclinées, en enfilades. Le livre, en revanche, privilégie la comparaison Rhône-Saône, puisque le lecteur peut embrasser, dans la même double page, les deux ponts correspondants - Rhône à gauche, Saône à droite.

LA LUMIÈRE COMME LIBERTÉ

Le pont n'est pas le sujet mais un simple poste d'observation. On les voit à peine et ce n'est pas plus mal tant ils sont sans charme - tous ont été reconstruits après 1945. « Je voulais montrer comment une ville s'organise », dit Jacques Damez. Les Lyonnais se projettent dans des images de lieux familiers mais qu'ils ne regardent plus vraiment tant ils sont l'espace de passages coutumiers. Ils constatent l'évolution de l'architecture, depuis l'habitat pavillonnaire jusqu'à la ville monumentale puis industrielle, l'unité de ton des façades - un dégradé de jaune pour le Rhône, une gamme plus ouverte pour la Saône. Ils avanceront entre

les deux fleuves, dans cette ville où « un habitant d'un côté, ou de l'autre », jusqu'à confondre, un *mon* land choisi par Jacques Damez pour clore son périple.

Il a multiplié les contraintes mais s'est donné une liberté, la lumière, qui à Lyon est « à la fois éblouissante et un dégradé de gris », explique-t-il. Comme certains photographes du siècle dernier, Jacques Damez affectionne la notion d'inventaire. Le terme est mal compris, trop souvent réduit à de la documentation, mais il retrouve ici toute sa noblesse et sa richesse. Damez « laisse travailler l'image », absorbe dans son cadre une multitude d'informations, puis les met en tension avec sa propre histoire dans la ville - rôle qu'il assigne à la lumière - pour exciter l'imaginaire et susciter l'émotion.

Ce mélange d'absence et de présence intime permet à l'auteur de déconstruire, image après image, ce bel ordonnancement de façades, cette rigueur monumentale des quais que la ville affiche avec fierté. Et l'on se demande, au bout du parcours, ce qui cimente Lyon : ce décor ou tout ce qui peut se passer derrière et que le spectateur est invité à imaginer ?

Michel Guerrin

Le plus médiocre « Parsifal » qui soit

Bayreuth/Musique. La production de Wolfgang Wagner est indigne du théâtre contemporain

PARSIFAL, de Richard Wagner. Mise en scène, décors : Wolfgang Wagner. Costumes : Reinhard Heinrich. Avec Peter Eising (Parsifal), Andreas Schmitz (Amfortas), Janis Martin (Kundry), Hans Sotin (Gurnemanz), Günter von Kameke (Klingsor). Chœurs et orchestre du Festival de Bayreuth. Giuseppe Sinopoli (direction). Prochaines représentations : 9, 13 et 17 août.

Si le *Tristan* de Bayreuth est probablement le meilleur au monde aujourd'hui, le *Parsifal* de Wolfgang Wagner est, hélas, l'un des plus médiocres qui soit. Des décors et des costumes d'une pauvreté inconcevable aujourd'hui, des éclairages indignes du théâtre le mieux équipé en la matière au monde, une direction d'acteurs d'une banalité consternante. Tout ici montre que le frère de Wieland Wagner est plus que jamais hors courant et que, quarante-six ans après les révolutions du Neues Bayreuth, il n'est plus capable d'en maintenir l'esprit, la scène tout au moins.

Le drame de ce *Parsifal* languissant, un temps sauvé par l'habileté d'un Plácido Domingo racé en « chaste fol », c'est que Giuseppe Sinopoli n'arrive pas à lui donner, non plus élan et enthousiasme : sa direction, assez légère, soignant le détail instrumental, les respirations, les silences même, demeure d'une totale indifférence, oubliant combien *Parsifal* est pour Wagner l'opéra de la souffrance.

Les solistes font alors honnêtement leur métier, sans conviction. Sotin ronronne confortablement son Gurnemanz d'une voix toujours somnolente, Schmitz essaie, sans y parvenir, de jouer un Amfortas plus impressionniste que dramatique, Janis Martin, qui chantait déjà il y a dix ans, est fatigué sans y être ni vraie

saouageonne ni fatale. Ilane d'après Paul Fleming, avec son timbre acéré et sonore, offre un peu de présence au héros. Et l'opéra est comme chaque fois les chœurs de Norbert Balash, uniques. Mais, pour tous, il faut attendre le troisième acte pour que s'affirme un peu de la magie de l'œuvre.

Ce *Parsifal*, que Bayreuth impose depuis neuf ans déjà, illustre le lent déclin d'un festival qui a perdu depuis longtemps son rang de moteur de créativité, surtout depuis que Gérard Mortier a rendu à Salzbourg inventivité et modernité. Bayreuth est d'ailleurs en butte, à travers la presse allemande, à des attaques quasi unanimes.

CRISE DE SUCCESSION

On y revient aujourd'hui sur le rôle de Wagner dans l'idéologie nazie, sur les relations ambiguës entre le Führer et Wieland Wagner, la directrice du festival pendant les années noires. Mais les attaques les plus virulentes naissent du clan familial, pour qui la crise de succession d'un Wolfgang Wagner de soixante-dix-huit ans est ouverte : elle s'est enflammée avec la publication par Gottfried, son fils, d'un livre sulfureux sur sa famille et ses relations avec le fascisme et l'antisémitisme.

Tempête dans un verre d'eau ? Wolfgang a ouvert le festival d'une déclaration de défense, qui entend rappeler les statuts de l'actuel festival, sa mission historique et artistique, ainsi qu'en filigrane son rôle personnel. Personne ne conteste, en fait, son habileté en tant que directeur de l'institution, mais son désir de rester accroché à tout prix à la production lyrique (*Parsifal* restera au calendrier jusqu'en 2002 au moins) risque fort de le déstabiliser toujours plus.

Pierre Fimols

Victor Roman ou comment redevenir un primitif

Ribérac/Arts. Un juste hommage est rendu au sculpteur roumain disparu en 1995

VICTOR ROMAN, SCULPTURES. DANA ROMAN, PEINTURES ET OBJETS. Collégiale Notre-Dame, 24600 Ribérac. Tél. : 05-53-90-28-67. Tous les jours, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 13 septembre. Victor Roman, Editions Adam Biro, 1996. 128 pages, 220 francs.

Dana Roman est peintre. Elle crée de grandes toiles aux allures de mandalas et aux harmonies subtiles, mais aussi des objets usuels, services de table, tapis, pensant, à raison sans doute, qu'il n'y a pas d'art mineur. On aimerait pouvoir en écrire plus. Mais voilà : depuis deux ans, elle se consacre à l'œuvre de son mari, le sculpteur Victor Roman, mort le 12 avril 1995. Il occupe la place d'honneur de l'exposition que la ville de Ribérac, après le Musée des arts décoratifs de Budapest, cooacre au couple. Le

Couple est d'ailleurs le titre d'une sculpture de Roman. Réalisée en 1993, elle comporte deux têtes, mais un seul corps.

Victor Roman est né le 12 mars 1937 à Homorod Szentmarton, village de Roumanie. Fils de paysans, il semble avoir manifesté très tôt des dons pour le modelage de la glaise, qu'il se procurait à la briqueterie locale. Après des études d'art à Tîrgu Mures puis à Bucarest, il eut une carrière qui pouvait s'annoncer sous les meilleurs auspices, à l'ombre du réalisme socialiste. Mais l'homme devait être têtue : en 1963, il exécute ses premières œuvres abstraites, gagnées par ce que la critique soviétique appelait alors le « formalisme bourgeois ». Cinq ans plus tard, il passe à l'Ouest, grâce à une bourse octroyée par le British Council. Après six mois d'études au Royal College of Art de Londres, où il rencontre Henry Moore, il de-

mande l'asile politique en France, le 19 mai 1968. Il travaille comme assistant d'Etienne Hajdu, qui parait sa formation : « J'ai appris le nom des outils dont j'avais besoin, ainsi que la délicatesse et le raffinement des transpositions plastiques, avec un Monsieur, un véritable Monsieur, avec lequel (sans qu'il le sache) j'ai subi les plus cruels affronts de ma vie. »

Les amateurs verront peut-être Hajdu dans certaines pièces anciennes de Victor Roman. D'autres retrouveront chez lui l'obsession du polissage qui animait aussi son compatriote Brancusi. Mais le monde de Roman n'appartient qu'à lui. Ses sculptures évoquent de grands outils de bronze, dont elles ont la qualité et la patine que confère un long usage ; d'autres sont un écho des charnières que poussaient ses parents dans les plaines de Transylvanie. Les Portes, enfin, paraîtront plus familières :

de Villiers-le-Bel à Noisy-le-Grand, ce sont plus d'une vingtaine de monuments que Roman a semés dans les villes de son pays d'adoption. Les projets et les maquettes réunis à Ribérac permettent d'en comprendre l'impact : Roman avait un sens remarquable de la tension.

Nulle courbe qui ne soit pensée, sentie, pour dégager une énergie et un équilibre souvent miraculeux : « Il a fallu des années pour que j'arrive à la conclusion que l'équilibre peut exister sans symétrie, sans aucune symétrie même. Les volumes sont détachés dans l'espace, de telle façon que les deux, trois ou quatre côtés de la pièce soient équilibrés entre eux... » Rares sont les artistes qui ont su, comme lui dans ses Chars, retrouver la simplicité et la force des sculptures des Cyclades : Roman a passé sa vie à redevenir un primitif.

Harry Bellet

Le Carnet du Monde

POUR VOS HEUREUX ÉVÉNEMENTS
NAISSANCES, MARIAGES
70 F la ligne hors taxes
01.42.17.39.80
01.42.17.38.42

DETAILLANT GROSSISTE
MATÉLAS & SOMMIERS
CANAPES SALONS CLIC-CLAC
MOBECO
01.42.03.71.00 / 71

Services

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Attaquée, soupçonnée et... très courtisée, la critique a-t-elle connu un âge d'or qui serait aujourd'hui révolu ? Trois ouvrages pour faire le point page 20

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 8 AOÛT 1997

PORTRAIT

André Schiffrin, un éditeur en mission d'intérêt général page 22



1924. La littérature tremble sur son socle. Un jeune ingénieur, Carlo Emilio Gadda, s'aperçoit de la fiction. Pour la réinventer

Carlo Emilio Gadda avait trente et un ans. Il revenait d'Argentine où il s'était enfui, saisissant l'occasion d'un voyage qui lui ferait oublier la guerre, la mort de son frère aviateur, l'infirmité de sa vie qui n'était pas encore orientée vers la littérature. Celui qui allait devenir, aux yeux de la plupart de ses confrères, de Calvino à Pasolini, l'un des écrivains les plus révolutionnaires de la littérature italienne, celui qui saurait le plus profondément l'édifice réaliste et naturaliste du roman, était un ingénieur, métier qu'il continuerait d'exercer.

Ce jeune ingénieur s'était donc installé à Resistencia. Il n'avait derrière lui qu'une maigre expérience littéraire, un journal tenu pendant la guerre (1). Mais l'expérience argentine, si brève ait-elle été, va l'enrichir considérablement. Il avait maintenu le lien avec le monde littéraire, grâce à son ami Ugo Betti, ancien compagnon de captivité, poète, futur dramaturge, dont il fait l'éloge dans un journal d'immigrés italien, paraissant en Argentine, et auquel il écrit régulièrement. « Vivre n'est pas nécessaire, naviguer est nécessaire », lance-t-il, entre autres aphorismes dramatiquement spectaculaires (2). Désespéré par ce qui ne lui apparaît qu'un exil, il revient à Milan. Nous sommes en février 1924. L'époque est effervescente, en Italie comme ailleurs. La littérature tremble sur son socle. Surréalisme, futurisme.

Or, Gadda présente la particularité de ne pas être un dilettante. Certes, il exerce un métier dans un domaine qui n'est pas litté-



Gadda avec sa femme, sur le bateau entre l'Italie et l'Argentine

La fabrique du roman

raire. Mais il n'est pas le seul. Céline, auquel on l'a souvent comparé, n'a-t-il pas, lui aussi, né et abusé des possibilités qu'offrait le langage, comme d'une matière nouvelle, encore inexplorée ? C'est à ce même travail que se dispose le futur auteur de *Connaissance de la douleur*. Mais la philosophie l'intéresse peut-être alors plus que la fiction. C'est du reste tout le problème que va poser le présent texte, ébauché, inachevé : programma-

tique, essentiellement program-

matique. Leibniz, autour duquel Gadda ne cessera de tourner, cherchant à inventer des équivalents littéraires de la monadologie et de la réverie sur les mondes possibles, comme plus tard le fera un autre grand inclassable, un dynamiseur de la littérature italienne, Giorgio Manganelli, sera sa passion et le conduira quelques années plus tard à recommencer ses études... Mais en attendant, il veut rendre

hommage à deux maîtres lombards, qui vont lui servir de guides dans son premier voyage à travers la fiction : Manzoni, l'auteur des *Flamini*, et Caravaggio.

Son ébauche de roman comprendra de longs passages consacrés à ces deux maîtres ambigus du réalisme, ou plutôt du mimétisme de la réalité réinventée selon des lois que, rationaliste, analyste génial dans la mise à plat des principes de la représentation picturale et littéraire, Gadda veut

rendre claires, pour en faire lui-même usage.

Les trop grandes intelligences analytiques ne sont pas, en général, destinées au roman. Il faut aux romanciers plus d'abandon, moins de conscience, moins de précautions. Il faut une sorte de sottise, qui est l'acceptation du cours du monde, des flux contradictoires de l'intériorité, du spectacle passif de soi et des autres. Autant de problèmes que Gadda va immédiatement pointer. Mais, précisément, en les pointant, il renonce à écrire son roman.

En voulant fabriquer son roman, il préfère jeter les bases de tout roman et en oublie de l'écrire. Paradoxe paralysant d'un écrivain débutant, trop orgueilleux, trop empressé de découvrir ses propres capacités et de les prouver ? Ou paradoxe de toute la littérature. Son admirateur, Pier Paolo Pasolini, curieusement, rencontrera les mêmes difficultés pour son dernier livre, *Pétrole* (3), qui a d'innombrables points communs avec cette œuvre : toutes deux sont écrites dans l'obsession du modèle dostoïevskien et sous le signe de la fragmentation, du projet infini, de la dissocation de personnalité ou plutôt de son « broyage ».

Le jeune ingénieur, qui bientôt remplira, en travaillant pour une société d'omnibus, avait besoin d'une stimulation pour se lancer dans la fiction. Il apprend qu'un concours est lancé par l'éditeur Mondadori. Il a quatre mois pour rédiger un roman. Mais quand le délai est expiré, Gadda est loin d'être parvenu au terme d'une entreprise par définition infinie. Sait-il déjà que l'inachèvement sera intrinsèquement lié à son esthétique littéraire, comme le soulignera son remarquable exégète Jean-Paul Manganaro (4), citant les leçons américaines d'Italo Calvino, qui le réfère à Musil ? « Lorsqu'on compare les deux écrivains-ingénieurs : Gadda, pour qui la compréhension consistait à se laisser impliquer dans un réseau de relations, et Musil qui donne l'impression de tout

comprendre dans la multiplicité des codes et des niveaux sans s'y impliquer jamais, il faut aussi tenir compte d'un point qu'ils ont en commun : ni l'un ni l'autre ne peuvent conclure. » (5)

Cet inachèvement tient, bien sûr, en partie à l'immensité du projet, mais aussi à une critique fondamentale, systématique de l'écriture romanesque, du principe même de la fiction. En mettant toute l'œuvre sous le signe du baroque, tel que l'entendait Gilles Deleuze, Jean-Paul Manganaro rappelle le mystère attaché à cette esthétique du « pli », concept élaboré par le philosophe pour rattacher Leibniz à tout l'art qui l'environnait. Manganaro retrouve, à juste titre, chez Gadda ce lyrisme baroque, en rien contradictoire avec le rationalisme. Le roman était sans doute ce qui, le plus sereinement, pouvait concilier le lyrisme et la raison, contrairement à la philosophie qui se débattait en vain contre les foudroissements de la passion, de l'émotion, de l'art. « S'il y a une posture esthétique de l'écriture chez Gadda, écrit Manganaro, elle est bien dans ces moments de description méandres du paysage où l'envol lyrique des plus nuageux porte en gloire la plus simple parole. »

Mais on n'en est pas encore, en 1924, à ce stade-là. Bien qu'il mette en place des thèmes obsessionnels (le personnage féminin va mourir violemment, et, ça et là, des indices autobiographiques seront semés, tel le nom de la mère de l'écrivain) (6), Gadda a les plus grandes difficultés à mener de front l'intrigue et une réflexion sur le roman en train de s'écrire : il fait alterner des notes sur la « composition » et des notes sur la « critique », avec de nombreuses pétitions de principe, déclarations d'intention dont on ne peut apprécier la valeur qu'au regard de l'œuvre à venir et qui peuvent, dans leur style exagérément théorique, paraître parfois assez ridicules si on les détache de ce contexte touffu. De même qu'on ne saurait passer sous silence quelques pages inquiétantes sur les « Enfants d'Israël ».

René de Ceccatty

Après cinq mois de rédaction, Gadda renonçait déjà à l'intrigue : « Que l'intrigue ne soit pas constituée de cas qui tirent trop en longueur, mais qu'elle obéisse à "l'instinct de combinaison", c'est-à-dire à la façon, profonde et obscure, dont la réalité se dissocie en éléments, qui parfois (éthique) perdent de vue le lien unitaire. » Que reste-t-il alors ? Une suite de digressions passionnantes sur le roman : notamment sur le système de l'identification du lecteur au personnage, sur les principes de séduction en littérature, sur l'indignité morale des écrivains et... sur le snobisme des lecteurs !

RÉCIT ITALIEN D'UN INCONNU DU VINGTIÈME SIÈCLE (Racconto italiano di ignoto del novecento) de Carlo Emilio Gadda. Traduit de l'italien par Monique Baccelli, présenté par Gérard-Georges Lemaire. Christian Bourgois, coll. « Les Derniers Mots », 360 p., 160 F.

(1) Journal de guerre et de captivité (Christian Bourgois, 1993). (2) Cité dans l'avant-propos. La correspondance avec Ugo Betti a été publiée en italien sous le titre *L'ingegnere Fantasia* (Rizzoli, 1984). (3) Gallimard, 1995. (4) *Le Baroque et l'ingénieur, essai sur l'écriture de Carlo Emilio Gadda* (Seuil, 1994). (5) Gallimard, 1989. (6) On peut, à ce propos, regretter que la version française, quoique soigneusement établie et annotée par Monique Baccelli, ne comporte pas l'index analytique de l'édition italienne ni les annotations de son éditeur Dante Isella. De ce fait, de nombreux passages demeurent obscurs.

Chicago-Farranmore dans le Morand-express

D'un côté, l'Amérique de la Prohibition et de la Grande Dépression. De l'autre, un coin d'Irlande balayé par les brumes et les légendes. Et la plume toujours alerte de l'auteur de « L'Homme pressé »

BUG O'SHEA de Paul Morand. Préface de Pascal Louvrier. Ed. du Rocher, « Pocket », 158 p., 26 F.

Chicago, New York, Dublin. L'express Morand est lancé. Destination : Farranmore, sud de l'Irlande. Lieu de miracles et de péripéties où repose la dépouille de Bug O'Shea, l'enfant du pays, gangster au grand cœur qui fit trembler la capitale du Michigan au temps de la Prohibition. Pour qui désire s'extirper des torpœurs et moiteurs estivaux, pas une minute à perdre, il faut grimper dans ce train-là. Se laisser chabouter par une plume vive, alerte, rapide. Un trait électrique. « Sauter en parachute » d'un gratin de Chicago. Attendre sans ménagement à la fin des années 20, dans une ville écartelée entre la guerre des gangs et la Grande Dépression. Assister en direct à la gigantesque parade qui accompagne le cercueil de Bug le gorille, tombé sous les balles du clan sicilien. Survoler Manhattan et les quais grouillants de Battery, se faire boucouler par les curieux et percer par les passages de Jacques-Cardier qui s'apprête à ramener le corps du gangster. Puis, reprendre son souffle sur les routes

verdoyantes du sud de l'Irlande. A bord d'une vieille Rolls « au moteur jéchissant », se laisser piloter par un tandem drolatique composé d'un milliardaire américain, en quête d'une vaste demeure, et de son guide irlandais, « joyeux pochard, plein de fantaisie et d'étudisme ». Enfin, après quelques tournées de Chinness additionnées de whisky, une partie de pêche à la truite et une visite au château de Lady Glencoe, atteindre le point de chute : Farranmore.

A l'annonce des étapes, les amoureux de l'œuvre de Paul Morand auront sans doute reconnu Bug O'Shea, bref récit transatlantique, probablement écrit en 1932, qui connaît un parcours éditorial singulier. D'abord acheté par les laboratoires Deglaude - spécialistes dans les médicaments cardiaques - qui l'éditeront au profit de leur clientèle, ce texte fut publié en 1939 dans la revue *Les Œuvres libres*. Quatre ans plus tard, il prend place dans le recueil intitulé *Fau M. le Duc*. Ce « Miracle de Farranmore » - titre initialement choisi par Morand - fut conçu au départ comme un court roman.

Mais très vite, précise Pascal Louvrier dans son introduction, l'écriture se ravisa et préféra un récit bref : la nouvelle. Cette forme qui répondait pour lui à une écriture sans cesse en mouvement. A une philosophie, un style, un regard, une rythmique. Une allure que décrit parfaitement Philippe Sollers en préface à New-York (1) : « L'attaque brève, le développement (souvent jusqu'au procédé), le dialogue à la limite de l'absurdité, le saut rapide au-delà de la description, la caméra flouement négligée, la chute. » Morand va vite : manière de répondre au rythme de son époque. Morand va loin : manière de la saisir dans son évolution et ses bouleversements. Ici, c'est sur la confrontation que s'établit la démonstration.

D'un côté, il y a l'Amérique et ses symboles : Chicago, New York ; ses excès : le puritanisme et l'argent-roi ; ses premiers déboires : la Prohibition et le Krach de 29. L'enterrement de Bug est l'occasion de prendre le profit : « La Bourse tombe ; les banquiers tombent de leur grille-ciel ; la

police de Chicago tombe sur le petit gibier ; le ciel tombe sur les innocents ; mais les tueurs d'aujourd'hui, ça tombe comme des héros, comme des généraux au plus haut de l'échelle sociale... » Ce regard acéré et lucide offre aussi d'étranges reflets où l'on peut lire notre siècle : « L'Amérique s'ennuie ; c'est là son moindre défaut ; mais rien l'amuse, et c'est là son plus charmant côté. » Face aux charmes de ce grand enfant agité se dressent, sur l'autre rive, la vieille Europe et ce bout de terre balayée par les brumes et les légendes.

Plus d'ellipses, d'images qui s'entrechoquent, de raccourcis saisissants. L'allure soudain s'apaise et dévide, au fil d'un vagabondage étonnant, les beautés de l'île d'Emeraude. La vitesse cède la place à la tendresse, celle que Morand éprouve pour ce peuple « spirituel sans dépit, gai sans agitation, aimable sans tristesse » et ce coin d'Europe qui résiste encore aux profits et à la société de consommation.

Chicago-Farranmore. Même si ce court trajet se situe un peu à l'écart des grandes lignes habituellement fréquentées, il serait dommage de ne pas saisir les saveurs d'un tel déplacement.

Christine Rousseau

(1) GF-Flammarion, n° 498, 1988.



« Livres de poche »

La critique est facile...

On l'accuse couramment du pire. On la courtise, on la désire.
Interrogations sur l'hypothétique décadence d'un genre littéraire

LES ANNÉES ROMAN
(1919-1939)
Anthologie de la critique
romanesque dans
l'entre-deux-guerres
d'Olivier Rony.
Flammarion, 704 p., 150 F.

VERLAINE
Textes choisis et présentés
par Olivier Rony.
Presses de l'université de
Paris-Sorbonne, coll. « Mémoire
de la critique », 506 p., 160 F.

UNE HEURE AVEC...
tome II
de Frédéric Lefèvre.
Ed. Silex (22, rue du
Jeu-de-Paume, 53000 Laval),
336 p., 130 F.

On la juge insignifiante au négocier, désolée, inquiète, malveillante, intéressée. On l'accuse couramment du pire : l'indignité - et n'a (parfois) raison. Mais dans le même temps, sans souci du paradoxe, on la loue, on la salue, on la courtise, on la désire ; on la soupçonne de toutes les perversités et de bien des calculs ; on voudrait la manœuvrer - les impératifs économiques renforçant la demande frénétique de reconnaissance. On va même jusqu'à penser que son rôle est de délivrer des brevets d'existence et que, sans elle, on n'est rien. Placé dans la ligne de mire de tels jugements, de passions contradictoires, d'intérêts fiévreux et irrationnels, la critique, qui n'est pas moins humaine, peut perdre la tête ou éprouver quelque difficulté à la garder froide. Il peut, abdiquant la simple raison, se gonfler d'importance et d'orgueil, avoir la tentation de jouer avec arrogance de ses pouvoirs et privilèges. Ou défailir sous la responsabilité qui est la sienne.

En a-t-il toujours été ainsi ? Ou bien y eut-il un âge d'or de la critique littéraire ? Un âge aujourd'hui

révolu où l'intelligence s'allait à la rigueur, où les génies, aussitôt nés, étaient d'instinct recensés, fêtés, où les talents étaient reconnus et encouragés ? Le soupçon général, obsédant, quant à la compétence et à l'honnêteté du critique avait-il, alors, moins lieu d'être ?

A consulter la belle et subtile anthologie d'Olivier Rony, on se surprend à le penser. La période, il est vrai - l'auteur le remarque dans sa préface - était faste. Le désir de lire de bons livres, de suivre de bons auteurs, semblait ne pas avoir encore vieilli, s'être lassé. Et si l'on admet qu'il faut une bonne littérature pour susciter de bonnes plumes critiques, les décennies de l'entre-deux-guerres peuvent être qualifiées de béniennes : de Proust à Gide, Giono et Céline, de Larbaud, Jouvet et Bernanos à Breton et Malraux, de Simonon à Sartre, Nizan, Gracq et Sarrailh, les critiques, qui ne sont que des premiers lecteurs - après les éditeurs -, avaient toute latitude et une ample matière pour exercer leur pertinence.

Mais cette première impression doit être tempérée. Olivier Rony a évidemment choisi, dans la production romanesque de ces années, les œuvres-phares. Le recul du temps, la constitution d'un ordre, certes variable, des valeurs littéraires lui en laissent le loisir. Loisir après lequel le critique au présent, pressé par l'actualité éditoriale, secrètement, languit. C'est donc moins la totalité du paysage littéraire qui se trouve dessinée que ses sites les plus prestigieux.

Ce choix, Olivier Rony l'a également exercé, tout aussi légitimement, dans le domaine qui nous occupe ici. Bien sûr, lorsque les critiques se nomment Aragon, Bernanos (son célèbre article sur *Voyage au bout de la nuit* notamment), Sartre (sur Nizan) et Nizan (sur Sartre), Arland (dont on devrait bien rééditer l'œuvre critique) ou Mauriac, et même Léon Daudet (sur Proust ou Céline) ou Robert

Brasillach (sur Simonon, qu'il salue à sa juste mesure dès 1935, ou Malraux), le risque de l'insignifiance se trouve singulièrement réduit. Mais il faut aussi remarquer l'auteur d'avoir exhibé les textes de critiques professionnels comme André Billy, Edmond Jaloux, Charles Du Bos, Ramon Fernandez, Paul Souday, Léon-Pierre Quint, Albert Thibaudet ou Benjamin Crémieux, qui furent, inégalement, avec d'innombrables erreurs de perspective et d'admirables intuitions, de grands lecteurs, des passeurs qui, tous, illustrèrent ce qui demeure, dans le meilleur des cas, un genre littéraire à part entière.

La lecture des textes critiques est évidemment secondaire par rapport à celle des œuvres elles-mêmes. Elle reste néanmoins passionnante et instructive pour appréhender les modes de réception des livres - l'histoire des œuvres étant aussi celle de leur réception. A cet égard, l'excellente collection « Mémoire de la critique » propose, autour d'un auteur (Musset, Stendhal et aujourd'hui Verlaire), des recueils de textes divers - articles, études mais aussi lettres - qui éclairent singulièrement les œuvres en question, rendues à leur temporalité, aux premiers pas de leur histoire.

Signalons enfin le travail d'une petite maison d'édition qui s'emploie à rééditer Frédéric Lefèvre, romancier et critique qui dirigea *Les Nouvelles littéraires* de 1922 à sa mort, en 1949. Au cours de cette période, Lefèvre s'entretint avec tous les écrivains importants, et quelques autres, dans une célèbre série intitulée « Une heure avec... ». L'art du dialogue journalistique est fait ici de courtoisie et d'intelligence, d'un soupçon de mondanité aussi, mais du meilleur aloi ; le journaliste ne vise pas à mettre l'interlocuteur en difficulté, à le transformer en prétexte. C'est appréciable.

Patrick Kéchichian

Ronde barbare

LE LIVRE DU CRÉTIN
(Das Trottelbuch)
de Franz Jung.
Traduit de l'allemand
par Pierre Gallissaires,
préface de Philippe Javel.
Ed. Ludd, 105 p., 85 F.

Ce livre, c'est un rythme, une danse, mnémotechnique d'équilibre et de déséquilibre entre des êtres qui se déchirent, s'accrochent, se révoltent, se désolent et se baissent. Pas de victimes, pas de coupables dans cette ronde barbare, mais des figures qui se débattaient contre un tourment qui leur est aussi intime que la moelle.

Franz Jung avait vingt-quatre ans quand parut ce recueil de nouvelles, en 1912. C'étaient les débuts de l'expressionnisme, même si Jung a toujours su se garder de toute appartenance, opposant l'impersonnalité des sentiments à l'idéalisme, même le plus rebelle. Dans ces micro-drames, l'auteur suit pas à pas les convulsions de l'affrontement entre les sexes. L'écriture sismographique, les dialogues hachés, procédant par phrases simples qui, par leur juxtaposition, accélèrent le cycle infernal de la destruction et de l'autodestruction, et mettent à nu les éléments les plus sauvages, les plus primitifs de l'âme et de l'esprit. Les conventions des relations sentimentales sont brutalement retournées, et peu importe alors l'identité des personnages, ils sont interchangeables, ils sont nous, ils sont l'auteur, qui écrit dans son autobiographie, *Le Scaphandre-pilule* (1) : « La consommation de l'énergie vitale du partenaire semble être, chez les humains, le fondement biologique de la relation entre les sexes ; lorsque le plus tenace des deux l'a absorbée fragment par fragment et entièrement dévorée, il finit par se dévorer lui-même. »

Pierre Deshusses

(1) Editions Ludd, 1993.

Le Sud maudit

L'autobiographie singulière, brûlante, âpre,
de Harry Crews. Sans doute son plus beau livre

DES MULES ET DES HOMMES
(A Childhood : the Biography of a Place)
de Harry Crews.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Philippe Garnier.
Gallimard, coll. « La Nef »,
273 p., 120 F.

Comment un livre aussi noir peut-il faire à ce point chaud au cœur ? On y entre comme on s'y cogne. Aussitôt frappé, mains moites et gorge sèche, par ce texte rauque et désespéré. Abrupt immédiatement. Dix ans après la publication de son premier roman, *Le Chantier de gospel* (1968), Harry Crews décide de se consacrer à son enfance pour en exorciser les démons. A sa manière. Au corps à corps. Le lecteur français découvre, avec vingt ans de retard, cette singulière autobiographie. Sans doute le plus beau livre de l'auteur. Fascinant, même pour les familles de son univers passablement déjanté. Tout droit sorti de la tradition du « grotesque sudiste ». L'Amérique cotée cour des miracles, peuplée de monstres et d'éclipses, de boxeurs cabossés, d'obsédés de la gonflette ou de prédicateurs féroces.

Dès les premières lignes, le livre vous saisit au col. Pour ne plus vous lâcher. Crews remonte dix ans avant sa naissance, en 1935, au fin fond de la Géorgie, dans une famille de petits blancs comme on en trouve chez Caldwell. De la manière la plus crue, il évoque son père, alors engagé sur un chantier de défrichage dans les marais de Floride et la manière dont il a perdu sa virilité après avoir « attrapé la chווille » avec une indienne Séminole. Sa hantise de ne pouvoir avoir d'enfants jusqu'à la naissance de ses deux fils, Ray puis Harry. Tout est là, déjà. La brutalité du récit et des émotions, la rugosité brûlante du style, le talent du conteur. La désespérance du regard. Et la tendresse. Immense.

Toute la première partie compose ainsi un chant d'amour âpre et douloureux à ce père qu'il n'a pas eu le temps de connaître. Mort à la tâche avant que son fils ait atteint sa troisième année.

A travers l'histoire de sa famille, c'est tout le Sud rural qui surgit. Primitif. Rude et violent. Extraordinairement présent et charnel. Mais c'est aussi l'âme de ce pays fiévreux et torturé que rend ce portrait d'un monde abandonné de Dieu. Ses hantises, ses tabous, ses légendes. A la malédiction du Sud correspond ainsi celle du petit garçon qui fut l'écrivain. Profondément marqué par les sermons du pasteur qui sentaient si fort « le soufre et le feu de l'enfer ». Ou les histoires terrifiantes des vieilles femmes. Celles des oiseaux qui « crachent comme des serpents », par exemple. « Le gloriole de l'oiseau il se mélange avec la salive, si bien que la salive c'est la sienne et toi t'es lui... J'crois bien qu'un oiseau l'a craché dans le bec, mon p'tit. » Fortement impressionné, l'enfant est sujet à de multiples crises de somnambulisme et même à une paralyse momentanée des jambes qui fait craindre un temps qu'il reste à jamais infirme.

Harry Crews interromp son récit à l'époque de ses six ans. A ce moment, à ses yeux, tout est joué. « Je ne suis peut-être pas ce que je suis, mais en tout cas ce que je suis a sa source dans Bacon County, d'où je suis parti à l'âge de six ans. Je ne suis pas ce que je suis quand je me suis engagé dans les « marines », et où je ne suis jamais retourné vivre. Pourtant j'ai toujours su qu'une part de moi-même n'en est jamais partie, ne pourra jamais quitter cet endroit où je suis né... » Le lecteur, quant à lui, quitte le livre profondément bouleversé. Peut-être plus par sa lumière que par sa noirceur. Par son humanité que par son désespoir. Quelque chose comme un sentiment très fort d'empathie et de fraternité.

Michel Abescat

Perclus de silence

Intime, impressionniste, le roman posthume
de Bruno Gay-Lussac dénonce la violence de la société

UN CRI DE SOLITUDE
de Bruno Gay-Lussac.
Gallimard, 94 p., 80 F.

Bruno Gay-Lussac est mort le 6 octobre 1995. Il laissait un manuscrit qui est la suite d'*Arion*, récit d'une enfance. La mort de Ring, le frère aîné, et de graves problèmes financiers conduisent la famille à quitter le domaine agricole du Linois pour s'installer à Paris. Afin de combattre les fantômes d'une mémoire meurtrie, Arion tente de s'agripper aux rites en usage chez les adolescents parisiens mais, pour le jeune garçon, les autres sont plus irréels que les disparus.

A Paris, Arion et ses parents subsistent modestement. Le père ne travaille pas, la mère s'ennuie, le couple, immobile, se lacère de rancœurs successives. Le jeune homme entre dans un cours privé, accepte l'amitié de Roselin, fils unique élevé dans le luxe authentique, crû en désirer la mère dont la peau luit sous sa robe de soie crissantes, se refuse tout accommodement qui apaise les sens, s'enfonce dans la solitude qui donne sens à son existence. Les péripéties et les thèmes du roman rappellent d'autres éducatifs sentimentales. Bruno Gay-Lussac n'en est pas dupe, le lecteur non plus. L'intérêt est d'un ordre plus implacable. Les clichés, construits sur le néant, tremblent de dégoût. Le ralenti et le dérisoire des événements, leur quasi-inexistence, sont précautionnés d'assassin qui ne veut pas affoler sa victime.

Arion a grandi hors du temps mais, d'un pouvoir divinatoire, il saisit avec effroi l'envers de la réalité. Cette perspicacité, qui d'emblée l'auréole d'une séduction délectable, lui interdit toute consolation. Afin de mieux nous initier au lent mais irréversible processus de la dépossession, Bruno Gay-Lussac choisit ses person-

nages secondaires parmi les nantis de souche qui ont poli leurs mouvements et affiné leur décor, opposant à la trivialité du quotidien le mirage de la distinction. Arion, soudain pauvre, fréquente les riches, perclus de silence, qui enfouissent les passions, monnaient discrètement leurs plaisirs et exigent de leurs désirs des frémissements insolites.

De Bruno Gay-Lussac, on admire l'écriture précise et précieuse qui tamise la violence. Le ruissellement des mots dérobe la profondeur des blessures. Sous une apparence de bonne compagnie, *Un cri de solitude* cache pourtant une révolte. Même si ce n'est en rien sa préoccupation, Bruno Gay-Lussac dénonce une caste impitoyable. Par le truchement de ce ballet suranné dont il ordonne la perpétuelle agonie, on devine qu'il raconte son adolescence. Roman profondément intime, *Un cri de solitude* désigne pourtant la fracture sociale irréductible qui plonge ses racines dans l'éducation. L'inégalité première qui modèle le regard, l'assurance et les victoires futures.

C'est la force de ce roman d'être d'autant plus retenu que la tragédie est inévitable. La phrase ne décrit pas le tumulte mais le dissimule. Brève et incisive quand la peur est immense, étirée et comme coulée dans l'air du soir quand l'évocation (le paysage par exemple) autorise un émolnoble, l'écriture de Bruno Gay-Lussac absorbe le chagrin individuel mais dépeint un brouillard triste qui annule toute espérance. Partisan musical, peinture impressionniste à l'abri des couleurs vives, *Un cri de solitude* nous aspire dans les quartiers oniriques où errent les morts. L'ultime volupté d'Arion, jeune homme raffiné trop vite déçu, est de régner sur un royaume invisible interdit d'espérance.

Hugo Marsan

La passion campanule

Dans un essai et un roman-fable, François Coupry
traque les multiples déformations de la réalité

NOTRE SOCIÉTÉ DE FICTION
de François Coupry.
Ed. du Rocher, 140 p., 89 F.

TOUT ANGE EST TERRIBLE
de François Coupry.
Ed. du Rocher, 330 p., 129 F.

Dans la confidence d'Aragon : « Et je prenais les campanules pour des fleurs de la passion », ce n'est pas seulement la naïveté d'un adolescent amoureux qu'on peut apercevoir. Que le poète y ait pensé ou non, il définit ainsi notre perception du monde, dont un essai de François Coupry nous dit qu'elle est filtrée. Des livres sacrés aux spéculations de la science sur l'origine de l'univers, de la publicité aux déformations calculées, un écran est posé « entre nous et la réalité ».

De là à conclure que nous vivons « une société de fiction », il n'y a que la distance de deux ouvrages. D'abord un essai qui ne se contente pas d'analyser le phénomène en prolongeant la réflexion de Debord - du spectacle à la fiction - mais l'illustre d'exemples : la fin des Célestins, la guerre du Golfe, des moments de notre vie quotidienne dont le poème, aussi bien que l'art dramatique, la photographie ou la télévision s'emparent. Une représentation du monde, dont nous ne distinguons pas très bien la part de vérité et de mythe - qui ne détruit pas le réel mais le fausse - nous est ainsi imposée. Il en résulte que ces déformations dues à l'art, aux mythologies ou aux manipulations sans fin qu'autorise la technique, constituent notre perception des choses, acquiescent une authenticité trompeuse.

Cette thèse qui donne prépondérance à la fiction ne pouvait se satisfaire d'elle-même. Et l'excellente préface que donne John Yar,

docteur en théologie bien connu de l'université de Widdoworth (Massachusetts), au roman de Coupry éclaire on ne peut mieux le passage de la fiction en tant que sujet d'étude à la fiction sujet de roman. Un roman auquel Coupry ne manque pas de donner ici ou là une tonalité théâtrale (fond et forme) quand les dieux palabrent entre eux ou discutent avec Giuseppe Entrezig, épicière dans un quartier de la cité d'H.

Avec son enlèvement commence l'aventure. Un ange - le narrateur - l'emprunte aux Cieux. Il ne comprend pas très bien à quoi il sert, il ne sait à quels extrêmes vont ses pouvoirs, mais il a dessein d'être un fabricant de bonheur. Hélas, ses entreprises sont autant d'échecs. Du bien qu'il souhaite naît le mal. La réalité n'est pas ce que l'on croit. Les dieux ne répondent pas à l'image que s'en fait Giuseppe. L'ange souhaite qu'ils lui donnent un peu d'amour et elle se retrouve devant un tribunal goguenard où on lui fait reproche de s'être privée des plaisirs les plus condamnables, de rester pauvre et honnête. Parce que les dieux aiment s'amuser, qu'ils n'apprécient pas que l'ange se soit mêlé d'intervenir dans une vie humaine, d'en changer le destin, ils poussent la brave Giuseppe au meurtre de son mari. Ce n'est qu'un début. L'ange suscitera d'autres catastrophes, burlées dans leur source et leur déroulement, dramatiques dans leur achèvement.

Essai ou roman, Coupry a mené à bien son projet de nous mettre en garde contre toutes les vérités révélées - du ciel ou de la terre. Avec humour et sur un ton de fable bon enfant, il débusque les multiples formes de l'information qui nous font prendre des fleurs de la passion pour des campanules.

Pierre-Robert Leclercq

Livraison

● **LE TOUCHER DE LA HANCHE**, de Jacques Gambelin
Trois temps pour la valse, deux temps pour le solo du danseur : il grise, par son rythme, sa vélocité, ce récit du danseur endiablé qui a sillonné les salles de bal avec sa femme. « Des acharnés ! Ils nous appellent les bas » : cinq fois champions de Basse-Normandie, vingt-deux régions, trois cent quatre-vingt-deux paires de chaussures. La valse, surtout la viennoise, est la « reine des danses ». Pas un face-à-face : une hanche à hanche. L'osmose. De tour en tour, à perdre haleine, c'est le mouvement perpétuel, le tourbillon, les tournois. Une fable aérienne, miroitante comme un télescope, écrite par le comédien Jacques Gambelin. (Le Dilettante, 96 p., 75 F.) M. Pa.

● **DAISY**, de Michel Lamart
A quarante ans, Monsieur Jean n'a que la compagnie de son chien. La solitude lui pèse, mais il hésite à se donner une compagne, ne se traitant que par la voie des rubriques qui proposent des rencontres sérieuses ou passagères. « La pudeur était la vertu cardinale de Monsieur Jean ». Mais vient Daisy. Et nous voici avec une histoire d'amour de plus au rayon des romans. Ne l'évitez pas si vous aimez l'insolite. « Insuperable de l'amour », disait Breton, si vous appréciez les études de mœurs faites avec moins de gravité que de fantaisie, si vous estimez que la réalité est d'autant mieux traduite qu'elle prend le ton du conte, surtout quand son style est alerte et aborde les sujets les plus licencieux avec délicatesse et humour. Il fallait bien qu'une poupée gonflable devienne personnage de roman. C'est fait, bien joliment. (Alfil éditions, 156 p., 75 F.) P.-R. L.

Le Monde
DOSSIERS DOCUMENTS littéraires

L'horreur en littérature

De Dracula à Batman,

plongez au cœur de l'horreur pour découvrir toutes les formes et représentations du mal.

UNE PUBLICATION DU MONDE
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

L'hystérique, l'épileptique et l'innocent

Giordana Charuty est partie du pays de Sault pour étudier les représentations et les prises en charge coutumières de la folie, avant d'étendre sa recherche au sud de l'Europe. Elle dégage trois figures du « fou » et dessine les liens qui se tissent entre le sexe, le social, le langage et le religieux

FOLIE, MARIAGE ET MORT
Pratiques chrétiennes de la folie en Europe occidentale de Giordana Charuty. Seuil, coll. « La couleur des idées », 416 p. 160 F.

Voici un grand livre d'ethnologie qui, par son sujet – la folie dans les sociétés coutumières d'Europe –, et la science avec laquelle Giordana Charuty le traite, pourrait bien devenir un livre de référence. Pour les ethnologues, mais aussi pour les « psy » (psychiatres, psychologues, orthophonistes...), et pour tous ceux qui se demandent, ces années-ci, en quoi pourrait bien consister une culture européenne, et en quoi le christianisme, dans et hors ses Églises, y contribue.

Folie, mariage et mort est un ouvrage longuement mûri, très érudit mais très frais, et qui, pour notre plaisir, se présente comme un roman policier. Au début, l'auteur soulève des questions minuscules, des bizarreries langagières du pays de Sault (Languedoc). Leur solution va nous entraîner dans des aventures intellectuelles toujours inattendues, avec rebondissements, coups d'arrêt, déplacements éclairés de la détective, du Languedoc à la Roumanie, de l'Italie au Portugal pour revenir, inlassablement, sur le lieu du crime. La fermeté avec laquelle l'auteur tient, sans jamais le perdre, son fil initial, la jubilation qu'elle nous fait partager à dénouer les énigmes l'une après l'autre, l'ampleur du paysage parcouru : tout cela nous tient en haleine pendant quatre cents pages.

An terme du parcours, nous avons beaucoup vu, appris, et compris. Mais surtout, nous sommes à jamais délivrés de la pauvreté d'esprit qui a conduit

notre siècle à confiner la folie dans l'ordre de la maladie « mentale », de la psychopathologie. Dès lors qu'il est question de folie, sont là tout ensemble, en bloc, jamais l'un sans les autres : le psychisme, le sexe (la production sociale de sujets humains constitués en « filles » et « garçons », destinés à s'épouser et à procréer), le langage, le social (l'alliance matrimoniale, le travail, l'opiniâtre présence des morts parmi les vivants...) et le religieux (l'idée chrétienne de l'union de l'âme et du corps). Et ceci, malgré la perte de crédibilité des Églises comme de tant d'institutions.

En 1978, établie dans le pays de Sault pour y étudier « les représentations et prises en charge coutumières de la folie », Giordana Charuty n'y trouve qu'un bavardage conformiste. Erubérant, mais sans profondeur. Beaucoup d'anecdotes et de commentaires sur ceux dont la vie est « à l'envers » des normes coutumières : ceux qui n'ont pas épousé comme il convient (ou dont les parents, ou les grands-parents...), ceux qu'il ne faut pas épouser parce qu'ils « tombent », et celles qu'il ne faut pas épouser parce qu'elles bégayent ou qu'elles ont « la maladie des hommes » ; celui qui parle trop lentement et celle qui est « un peu tremblote »...

CONSEILS D'« ANCIENNES »
Pas de nosographies, pas de cures symboliques, pas même de recours religieux, prières, messes, exorcismes ou pèlerinages. D'ailleurs, aucune forme de folie n'est rattachée à un « mal de saint », ces maladies données par des saints vindicatifs partout en Europe : en Languedoc, l'épilepsie est un « mal de terre ». Quant aux « prises en charge coutumières » prévues par le programme de recherche, elles se réduisent aux conseils prodigués



En Espagne, le rite du « vœu de funérailles », au cours duquel des enfants sont promenés dans des cercueils

par quelques « anciennes » aux familles désorientées.

Que faut-il pour réussir l'opération ethnologique, la transmutation d'un bavardage conformiste en un système symbolique ? Pour commencer, de la curiosité. Giordana Charuty tourne et retourne les histoires de fous. Quelques détails l'intriguent : pourquoi juge-t-on mortellement dangereux de vivre avec un « épileptique » ? Pourquoi « l'innocent » est-il caractérisé par une parole entravée, et pourquoi le mariage lui est-il déconseillé, alors que le bégayement ? Pourquoi « l'hystérique » a-t-elle tendance à épouser un « innocent » ?

Après la curiosité, le savoir. Giordana Charuty se plonge dans les traités, de folklore, du

XIX^e siècle. Elle étend sa recherche érudite à l'aire sud-européenne, et fait plusieurs séjours en Italie, où elle voit fonctionner des cures religieuses de la folie. Alors, les écrits religieux de la Contre-Réforme française prennent sens pour elle, et les vies de saints ou récits de miracles médiévaux. Elle repart encore sur le terrain, au Portugal, puis de nouveau en Italie, sans jamais oublier les petites énigmes du pays de Sault.

Trois figures de la folie se dessinent. « L'hystérique » refuse le rôle que lui attribue la coutume : enfant, nourrir, éduquer, faire le ménage, servir le mari... D'elle, on dit aussi bien qu'elle est « malade des hommes » si elle multiplie les liaisons hors mariage, que

« molode de la mère » : sa matrice est supposée grossir, s'ériger, et l'empêcher d'enfanter ; mais si elle y parvient, elle engendre un « innocent ». Celui-ci, enfant et adulte, souffre de difficultés d'accès à la parole : il parle trop lentement, trop peu, pas du tout, ou avec des défauts d'élocution ; en tout cas, « pas comme tout le monde », et l'on exprime son état en prenant une voix de fausset (de femme ou de garçon qui n'arrive pas à muer). Enfin, « l'épileptique » ne souffre pas seulement des crises d'épilepsie repérées par la psychiatrie. Ses chutes spectaculaires, du moins celles qu'on commente, ne se produisent pas n'importe où : au cimetière, à l'autel, sur le foyer de la cheminée. Soit aux lieux où les

morts communiquent avec les vivants.

La deuxième moitié du livre, la plus passionnante, explore le lien entre ces trois sortes de ratés de la coutume : ratés de la production sociale des sexes, ratés de la parole, ratés des relations entre les vivants et les morts, les mauvais saints et les humains. Un même modèle – c'est l'apport fondamental du livre – sert, dans les sociétés chrétiennes, à penser à la fois les rapports prescrits entre les sexes (le mariage monogame, unique et indissoluble), les relations entre les vivants et les morts (une société, c'est l'ensemble de ses vivants et de ses morts) et la constitution de la personne par l'union de l'âme et du corps. Les pèlerinages aux mauvais saints responsables de l'épilepsie illustrent cette conjonction dans la succession de leurs étapes : à aller et pendant la cérémonie, on se refait l'âme (au sens d'une très précise reconstruction rituelle) ; pendant le chemin du retour, les garçons courtisent leur épouse potentielle – pour autant que ce verbe puisse être maintenu pour désigner les brutalités que décrit Giordana Charuty.

Ce beau travail laisse un seul regret. L'ethnologue s'abrite trop souvent derrière la pensée coutumière, qui biologise les rapports prescrits entre les sexes pour donner à penser qu'il s'agit là de lois intangibles. Par exemple, Giordana Charuty recourt, pour en rendre compte, à des expressions comme « la différence-des-sexes » (laquelle ? biologique, sociale ?) ou « l'ordre symbolique » (qui n'intervient pas là comme une contrainte logique, mais comme le commandement d'une autorité). Ce livre, si hardi à tant d'égards, aura perdu une belle occasion d'interroger ces formules convenues.

Jeanne Favret-Saada

Les petits soldats de la modernité

L'obsession de la propreté dans la France des années 60 : l'analyse décapante d'une universitaire américaine

ALLER PLUS VITE, L'AVER PLUS BLANC
La culture française au tournant des années soixante de Kristin Ross. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Durandant. Ed. Abbeville, coll. « Tempo », 226 p., 150 F.

En ce temps-là, du milieu des années 50 au milieu des années 60, la France mutait en accéléré. Les foyers s'équipaient de réfrigérateurs, la voiture se démocratisait, le pays s'urbanisait et se rénovait. Certains bronchaient avec talent le fol engorgement des classes moyennes pour la vie moderne : Georges Perec écrivait *Les Choses*, Jacques Tati mettait en scène, dans *Mon oncle*, un M. Hulot confronté aux objets insolites du bonheur des cadres, et Boris Vian, dans *La Complainte du progrès*, chantait la manière de courtoiser les femmes à coups de « tourniquette à faire la vinaigrette ». Sourires et souvenirs sélectifs. C'était aussi le temps de la décolonisation, de la bataille de Dien Bien Phu, au printemps 1954, aux lendemains des accords d'Évian, en mars 1962, qui mirent fin à la guerre d'Algérie. Cette autre face de l'histoire est volontiers reléguée en arrière-plan, la modernisation occultant un archaïsme de mauvais aloi. Et, comme souvent, le rappel vient d'ailleurs.

Kristin Ross, professeur de littérature à l'université de Californie (Santa Cruz), qui a une excellente connaissance de la culture française et une salutaire distance critique, entend relater l'envers et l'endroit : la colonisation de la vie quotidienne (« la colonisation de la vie quotidienne ») (formule empruntée à Henri Lefebvre et aux situationnistes), le culte de l'hygiène, le goût du confort et la « sale guerre » menée en Algérie, où l'on

torturait en utilisant haïgnaires et électricité, le modèle citadin du cadre dynamique et les bidonvilles des travailleurs immigrés. En choisissant quatre thèmes emblématiques – la voiture, la propreté, le couple et l'homme nouveau – et en puisant abondamment dans le cinéma, la littérature, la publicité, la presse et la sociologie, elle restitue les mutations et contradictions de cette décennie dont nous héritons. Car, nous rappelle-t-elle encore, le racisme à l'encontre des populations immigrées en France aujourd'hui est l'ombre portée de ce qui d'hier a été oublié.

La voiture n'est pas le sujet le plus original de cette rétrospective. De l'objet mythique venu d'Amérique, symbole de vitesse, de liberté, de jeunesse aventureuse dans les films des années 50 comme dans les romans de Sagan, à la 4 CV sortie en série des usines de Renault-Billancourt, où plus de trente mille ouvriers travaillaient à la chaîne, le trajet a déjà été bien balisé. L'analyse du thème de la propreté est, disons, plus décapante. Car si Barthes, Lefebvre et Baudrillard avaient déjà souligné l'omniprésence de cette exigence, diffusée par la presse féminine et la publicité, ils n'avaient pas, selon Kristin Ross, posé la question essentielle : celle du rapport entre culte de la propreté et culture de la modernité, « rédemption par l'hygiène » et régénération de la nation. Le « grand nettoyage » promu par la culture de masse comme, à un autre niveau, le « pouvoir laveur du regard » qui caractérisait, pour Robbe-Grillet, le nouveau roman, délést des scores du vieux roman bourgeois, inauguraient un présent sans histoire, débarrassé de la poussière du passé. L'enjeu de ce vaste ménage était l'image et l'identité du pays. Auparavant, l'arrivisme était dévoué aux colonies, mais les combats d'arrière-garde qui y étaient menés, leurs exactions peu

reluisantes et finalement leur échec effaçaient cette distinction. En outre, le miroir de la société américaine renvoyait à la France un reflet archaïque. Il fallait donc, dans l'urgence, la briquer à neuf. La promotion du couple allait dans ce sens. Kristin Ross met en parallèle la grande « rupture entre le Sahara et la France » (selon la formule de Soustelle), événement présenté comme un « divorce national », et la fin du XIX^e siècle comme jamais, croisant systématiquement pratiques et théories, espaces et institutions, opinions vulgaires et éclairées. Leur enquête rappelle combien l'histoire de la prévention, et non plus seulement celle de la maladie, celle du geste qui anticipe ou prévient, met en évidence celle du fonctionnement étatique comme celle de l'organisation des cités : prévoir le mal et non plus seulement le traiter oblige à complexifier agencements et solidarités.

Enfin, du côté de l'université, un courant de pensée rejetait les illusions de la conscience de l'humanisme bourgeois éliminant le sujet et son historicité en imposant la science de « l'homme structural » (l'expression est de Barthes), tandis que l'école des Annales, récusant l'événement et délaissant l'histoire contemporaine, asseyait son prestige sur l'étude de la longue durée. D'où ce constat assené par Kristin Ross : « Quand des hommes se battent pour leur indépendance, les intellectuels français les plus en vue annoncent la mort de l'homme ». En dépit de quelques raccourcis un peu maladroits (par exemple, l'affirmation que le structuralisme ne s'est pas intéressé à l'Afrique, ou encore un dégageant hâtif et injuste de Foucault en deux lignes), son propos, vigoureux, n'est pas de juger l'apport et l'intérêt de ces deux écoles, mais de les resituer dans le contexte de l'époque. Une manière de tout revoir, à rebrousse-mémoire.

Nicole Lapierre

L'Etat de santé

Lion Murard et Patrick Zilberman démontent le mythe de la France hygiéniste de la fin du XIX^e siècle

L'HYGIÈNE DANS LA RÉPUBLIQUE
La santé publique en France, ou l'utopie contrariée (1870-1918) de Lion Murard et Patrick Zilberman. Fayard, 814 p., 240 F.

Lion Murard et Patrick Zilberman font exister les politiques d'aménagement de la fin du XIX^e siècle comme jamais, croisant systématiquement pratiques et théories, espaces et institutions, opinions vulgaires et éclairées. Leur enquête rappelle combien l'histoire de la prévention, et non plus seulement celle de la maladie, celle du geste qui anticipe ou prévient, met en évidence celle du fonctionnement étatique comme celle de l'organisation des cités : prévoir le mal et non plus seulement le traiter oblige à complexifier agencements et solidarités.

Murard et Zilberman interrogent à cet égard une thèse classique : les pratiques de la fin du XIX^e siècle seraient à l'origine de celles d'aujourd'hui, instaurant la prévention en principe de la culture sanitaire ; l'état de la fin du XIX^e siècle serait un état hygiénique, engagé explicitement et pour la première fois dans la sauvegarde et l'entretien de ses membres. Thèse devenue traditionnelle sinon banale, à laquelle nos auteurs s'attaquent, autant le dire, avec agressivité et sévérité. C'est la deuxième originalité de leur livre, au-delà de l'ampleur de l'information : l'insistance sur une « stupéfiante lenteur des omalgames centralisateur et modernisateur que met à jour une histoire quasi stationnaire ». D'où cet argument systématiquement répété : l'hygiène publique n'aurait guère alors d'existence au-delà des mots, quelques certitudes dispersées dans un ensemble de « lamentable insou-

ciance » ou de « pitoyable hostilité ». Les exemples sont parlants. Étranges tolérances à l'égard de l'incurie des réseaux d'eau en particulier, avec le maintien, en 1908 à Nantes, du pompage de l'eau domestique dans celle, stagnante, d'une carrière abandonnée. Étranges tolérances à l'égard de l'encombrement aussi : cette indifférence aux immenses jets dans l'escalier d'un logement de 700 personnes, à Marseille en 1884, élevés seulement lorsque leur hauteur dépasse le mètre. La France sanitaire de la fin du XIX^e siècle, celle des hygiénistes et de Pasteur, cachait mal une inertie diffuse. Venaient les chiffres : 15 décès par varicelle pour 100 000 hommes dans l'armée française autour de 1880, 7 pour 100 000 dans les armées européennes, 42 décès par tuberculose pour 100 000 vivants dans la France de 1903, 22 en Prusse, 19 en Angleterre.

Des pistes d'interprétation ? Mécompréhensions et négligences sans doute, impuissances individuelles à évaluer les enjeux sanitaires, mais plus encore absence d'une volonté étatique : les conseils municipaux demeurent très longtemps « invités », non « obligés » aux aménagements hygiéniques. La crainte d'accroître les dépenses l'emporte, comme celle « d'obliger à la République la sympathie de populations rurales venues à elle ». Il faut la loi de 1902 sur la santé publique pour qu'apparaisse la première obligation communale, règle d'ailleurs non dénuée d'accrocs, plusieurs conseils municipaux « approuvant l'ordre sanitaire à la condition expresse qu'il ne fût pas appliqué ». A quoi s'ajoute un malaise relatif des médecins du temps, déchirés entre intérêts publics et privés, références savantes et politiques, proches du pouvoir mais très vite « soucieux de faire oublier leur titre de docteur » une fois élus à la Chambre. C'est bien d'une poli-

tique de santé publique dont les auteurs soulignent l'absence.

Il fallait cette force – cette obstination – pour vaincre le mythe d'une France toute acquise à la cause pasteurienne. Le livre risque cependant de pêcher par les défauts de ses qualités : le parti d'une histoire immobile tend à gommer les nuances, les changements insensibles mais importants, les effets de cumul ou d'opinion. Impossible d'ignorer l'accroissement des égouts (un réseau multiplié en trente ans) ou les lois d'assistance de la fin du siècle qui rendent quasiment « obligatoire » l'aide médicale gratuite aux indigents ou multiplient les dispositifs sur les espaces de travail pour en éviter les dangers. Les auteurs en sont conscients qui rappellent combien nombre de pratiques des classes populaires substituent « le colcul à l'instinct », manifestant plus clairement par exemple la volonté « d'épargner la vie des tout-petits ».

Aucune rupture historique dans cet univers sanitaire, comme l'établir de façon éclairante ce gros travail. Mais pourquoi cette insistance sur une image de quasi-immobilité, alors que comptent ici le renouvellement des discours autant que le lent changement des initiatives et des projets ?

Georges Vigarello



Dans leur correspondance de l'été 1949, où ils évoquent pêle-mêle le Festival d'Avignon, une rencontre inopinée avec les Mauriac à Aix, un « tortionnaire » de deatiste qui vous « massacre la gueule avec son vilebrequin » ou « la vie en slip, dans un courant d'air »... André Gide et Roger Martin du Gard font allusion à un jeune homme de quatorze ans, André Schiffrin. De Juan-les-Pins, Gide écrit, inquiet : « André Schiffrin m'a terrifié en me disant que vous avez eu la gentillesse de l'accompagner à travers Nice, quatre heures durant ! Puissiez-vous n'en avoir pas ressenti trop de fatigue ! Rassurez-moi. »

Près d'un demi-siècle plus tard, attablé à une terrasse de Chicago — où il fête les cinq ans de sa maison d'édition, The New Press —, André Schiffrin, l'œil vif et la barbe moussueuse, sourit à cette évocation. Lui qui est devenu l'un des éditeurs les plus célèbres et les plus originaux de sa génération, lui dont les admirateurs paient comme d'une « légende » — au point que beaucoup ont cru le reconnaître dans *The Wolf*, ce film avec Jack Nicholson sur le milieu éditorial américain —, lui le sexagénaire cultivé et courtois, se rappelle bien, oui, sa fougue d'adolescent. Comment il avait « esquivé » Martin du Gard en voulant « orpenter Nice toute la journée ». Comment il était avide de tout voir, tout connaître. Il avait quitté la France à l'âge de six ans. Et, cet été-là, il y revenait pour la première fois avec son père, Jacques Schiffrin, éditeur lui aussi. Leur voyage prenait un relief singulier : « Mon père allait mourir en 1950. Je crois qu'il le sentait. Il voulait que je voie la France avec lui. »

La France ? Étrange souvenir, pourtant. Juif d'origine russe,

ça marche, ça marche. » Or, « ça marche », au-delà de toute espérance. André Schiffrin, le plus européen des éditeurs américains — né de mère française, il parle, dit-on, une demi-douzaine de langues —, renforce les liens avec le Vieux Continent. Il fait traduire *l'Histoire de la folie* et devient l'éditeur de Michel Foucault. Il publie *L'Amant*, de Marguerite Duras, premier roman français sur la liste des best-sellers du *New York Times* depuis *Les Mandarins*, de Simone de Beauvoir. Il ouvre des champs nouveaux en sciences humaines et sociales, fait connaître Laing, Mannoni, donne la parole à de jeunes historiens américains. Quoi de plus prestigieux, alors, que le catalogue de Pantheon : Sartre, Foucault, Grass, Cortázar, Chomsky... Et avec cela, des « patrons heureux », une « direction fière de ce qu'on faisait », assure André Schiffrin d'un ton égal et doux, sans nostalgie apparente.

Ce « bien-être éditorial » durera presque trente ans. Il se brise en 1990. A nouveaux dirigeants, nouveau visage : Random House revêt le « masque de fer » du capitalisme intransigent. Il faut maximiser les marges, réduire la production, sentir le marché. Comme dans de nombreux grands groupes de communication, des non-éditeurs veulent faire du livre un secteur aussi rentable que la presse, la télévision par câble ou le cinéma. Course aux best-sellers, à valeur sûre, objectifs de profit dévorants : André Schiffrin s'est-il assez alarmé, depuis, de cette corporatization galopante qui ravale l'édition américaine au rang de business ordinaire ? « S'il s'agissait de concentration dans n'importe quelle industrie, si quelques multinationales du vêtement nous offraient un choix toujours plus limité de jeans, nous n'en pâtirions pas vraiment », écrit-il dans *The Nation*, en 1996. Mais que les pourvoyeurs de culture eux-mêmes pensent qu'une idée est bonne pour tous, alors, c'est non seulement notre avenir, mais notre capacité à en débattre qui est en jeu. »



André Schiffrin, les lettres avant les chiffres

Il est tombé dans le tonneau de l'édition quand il était petit, et a fait connaître Foucault ou Duras aux États-Unis. Éditeur célèbre, il est reparti à zéro en 1990, en réussissant un pari impossible : faire exister une maison d'« intérêt général », qui mette à la portée du plus grand nombre des idées et des textes exigeants

Jacques Schiffrin s'y établit après la première guerre mondiale. Il commence par traduire des classiques : Dostoïevski, Gogol, Pouchkine : certaines de ses traductions, souvent établies avec Gide, sont encore disponibles aujourd'hui. Dans les années 20, il fonde la « Bibliothèque de la Pléiade » et, en 1933, au moment où Gallimard rachète la collection, il entre rue Sébastien-Bottin.

Mais la guerre arrive et, avec elle, les lois de Vichy. « Les Allemands avaient une liste de gens qu'il fallait écarter dès le commencement, dans le domaine de la culture », explique André Schiffrin. Mon père était parmi les premiers. Il a été limogé. » Marseille, Casablanca, New York. Commence l'exil vers l'Amérique. Au Maroc, la maison que Gide possède sauve la famille des camps pour réfugiés. A New York, Jacques Schiffrin rejoint Helen et Kurt Wolff, l'ancienne éditeur de Kafka. Tous deux ont fui l'Allemagne nazie. Ils dirigent une maison qui restera célèbre pour ses grandes traductions — Pasternak, Lampedusa, Camus... — et que l'on associera bientôt au nom de Schiffrin : Pantheon.

C'est là, en 1961 — après un passage marquant à la New American Library (où « pour 25 cents, tout le monde avait accès à Faulkner, Kerouac ou Miller ») — qu'André Schiffrin débute sa carrière. La maison vient d'être rachetée par Random House et, surprise, on lui offre d'emblée un poste de directeur. « Rétrospectivement, cela me semble remarquable qu'ils aient bien voulu me faire confiance. Je leur avais dit : « Prenons le risque. J'ai vingt-six ans. S'il me faut chercher du travail à vingt-sept, ce n'est pas la fin du monde, mais si

En 1990, il tire sa révérence. Au vrai, il est tout simplement « démissionné » par le nouveau patron de Random House, Alberto Vitale. Enjeux financiers, désaccords politiques, il quitte Pantheon, suivi d'une partie de ses auteurs et collaborateurs. Son départ fait du bruit. On lui offre des postes alléchants. Il préfère recommencer en solo.

Depuis quelques années, il rêve d'une édition différente, exigeante, sans compromis. D'une édition d'intérêt général et à but... non lucratif ! Il s'inspire du modèle PBS, la chaîne de télévision gérée par des fonds publics. « Une structure de ce genre est-elle possible dans l'édition ? », s'interroge-

Florence Noiville

Il, pensant que « quelqu'un, décemment, devrait tenter l'expérience ». Aujourd'hui, il lâche en riant : « Je n'aurais jamais cru que ce quelqu'un, ce serait moi ! »

A l'époque, il a presque soixante ans et peu de temps à perdre. Il décide de voir « jusqu'où on peut mener le pari » et vise d'emblée « le plus difficile ». « Même si ça n'avait pas marché, répète-t-il, ça valait la peine d'essayer. »

C'est sur ces bases, à la fois totalement expérimentales et formidablement ambitieuses, qu'est créée The New Press. Une structure alternative, à mi-chemin entre l'édition commerciale et les presses universitaires. Son objectif : proposer des ouvrages « innovants » dans les domaines politique, culturel, social, s'intéresser à l'éducation, tendre la main aux minorités, continuer à soutenir la littérature étrangère, si peu traitée aux États-Unis, être un peu

un laboratoire d'idées à vocation « contractuelle ».

Au départ, cela a des allures de mission impossible. « Je revois mes confrères et mes anciens collègues de Random House, à Francfort, se souvient André Schiffrin. Tous disaient : « Ça ne va pas durer. Personne ne s'intéresse aux livres de ce genre. » Mais Schiffrin n'est pas seulement un idéaliste, habité par une haute idée de la culture, une indéclinable indépendance intellectuelle et un sens aigu de sa responsabilité d'éditeur. C'est aussi un pragmatique dont les proches louent la « finesse » et la « créativité dans l'art de la négociation ». Assez vite, il s'assure l'appui de bailleurs de fonds originaux — des fondations pour la plupart, comme la John D. and Catherine T. McArthur Foundation ou le Rockefeller Brothers Fund. Au total, une vingtaine d'organisations deviennent ses partenaires réguliers ou soutiennent des projets précis.

Les projets ? Ce ne sont pas les idées qui lui manquent. « Il regarde le monde et il voit un livre », résume Sara Bershtel, qui a travaillé dix ans avec lui avant de devenir éditeur chez Henry Holt. Nombre d'ouvrages de non-fiction publiés par The New Press émanent en effet de commandes ou de trouvailles d'André Schiffrin. Exemples : cette série collective sur « La Guerre froide et l'Université » avec Noam Chomsky. Ou cet ouvrage sur les grands procès américains (*May It Please The Court*) dont l'équipe de New Press n'est pas encore revenue : « On avait découvert dans les archives que, depuis quarante ans, tous les grands procès de la Cour suprême avaient été enregistrés. De

ces documents inédits, André Schiffrin a fait un livre qui s'est vendu à plus de 60 000 exemplaires. Environ douze fois plus que la provision de notre service commercial ! »

Pourtant, en ces temps de crise de l'édition américaine, de ventes moroses et d'invidus qui s'amoncellent, l'intuition ne suffit plus. André Schiffrin le sait. C'est pourquoi il ne perd pas une occasion d'aller « chercher » lui-même le public de ses livres. C'est là une autre originalité de sa démarche : monter des « programmes permanents » pour rencontrer, motiver, déceler des lecteurs dans les endroits les moins évidents. Exemple : à la parution d'un recueil de lettres d'esclaves affranchis pendant la guerre de Sécession — « des documents connus jusqu'aux seuls chercheurs et universitaires spécialisés » —, The New Press organise des lectures, à l'heure du déjeuner, sur les lieux de travail, dans les hôpitaux, avec des auditeurs, noirs en majorité. Succès total. « Les gens n'avaient aucun problème de compréhension. Après tout, les auteurs de ces lettres n'étaient autres que leurs arrière-grands-pères. »

Autre exemple : « Quand on a publié le premier tome des *Dits et Ecrits*, il y a deux mois, on s'inquiétait de savoir comment la nouvelle génération accueillerait Foucault. Alors, on a organisé un « festival Foucault » dans les universités. Trois jours de conférences à thème qui ont attiré 600 personnes par jour, dont 90 % de jeunes. N'est-ce pas encourageant ? »

Depuis cinq ans, André Schiffrin a mis en place des collaborations d'envergure avec des instituts de recherche, des bibliothèques, des musées. Dans le domaine de l'art, il réussit à toucher les minorités

avec des ouvrages « très cossus », « absolument pas vulgarisés », mais à des prix très bas, comme son *Portfolio d'art africain*. Bieo sûr, ce genre d'expérience n'est pas réalisable avec tous les livres ni tous les publics, et Schiffrin ne prétend détenir aucune recette. Mais en attendant, il n'est pas mécontent de contribuer à mettre à mal quelques « mythes », tels que « les Noirs ne lisent pas » ou « seule une petite bourgeoisie noire est lettrée ».

Est-ce à cause de ses succès ? Ses ennemis le trouvent « arrogant » et « sûr de lui ». « Schiffrin fait des jaloux », dit-on à The New Press. « C'est toujours agaçant quelqu'un qui croit à ce qu'il fait et qui réussit. » La petite équipe new-yorkaise, quant à elle, s'estime au contraire de sa disponibilité, de sa « modestie ». « Des stagiaires aux plus expérimentés, il écoute l'avis de tout le monde », souligne l'éditrice Elise Reeves. « Peut-être parce qu'on lui a fait confiance quand il était jeune, il n'a cessé de vous encourager, en regardant systématiquement vers l'avenir et sans jamais se mettre en avant. Ici, à The New Press, certains ont découvert son parcours en lisant des notices biographiques le concernant. »

Regarder vers l'avenir. Telle semble bien être, en effet, la préoccupation majeure d'André Schiffrin. Et cette date anniversaire, sa plus grande fierté, dit-il, est d'avoir « survécu » — alors que Random House, qui voulait gagner de l'argent en bannissant les ouvrages sérieux, n'est « pas plus rentable aujourd'hui ». De cette survie, il tire deux conclusions. La première est qu'on sous-estime les lecteurs, et que, loin des préjugés élitistes, il est urgent de retrouver « un grand public » susceptible de

partager « un héritage commun ». « C'était l'esprit du TNR observé-t-il. On savait beaucoup de choses dans les années 30-40 que l'on considère aujourd'hui comme gauchistes ou vieux jeu. N'empêche, il est crucial, pour les éditeurs, que le public ne se réduise pas à un cercle de professionnels. »

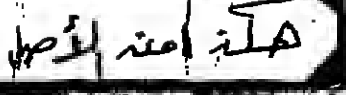
Le deuxième enseignement, roboratif, et qui vaut probablement aussi pour ce côté-ci de l'Atlantique, c'est que « les lecteurs sont là ». Que leur « désir » est intact. Mais qu'« un travail plus complexe est nécessaire si l'on veut arriver à les joindre ».

LE LECTEUR

BP 2030 - 34024 Montpellier Cedex 1
La Littérature à en mourir de lire
Dans tous les kiosques 1,5 F



Dans le n° 5 : *Attali chez les Hopis*
« Un enchantement de l'esprit »
Angela Rinaldi
« Le bonheur est dans Le Lecteur »
Jérôme Garcin



GUIDE CULTUREL

LE MONDE / VENDREDI 8 AOÛT 1997 / 23

ART

Une sélection des expositions à Paris, en Ile-de-France et en régions

EXPOSITIONS PARIS

Acrobate même parfait
Musée Zadkine, atelier, 100 bis, rue d'Assas, Paris 6^e. RER Port-Royal, Notre-Dame-des-Champs. Tél. : 01-42-26-91-90. De 10 heures à 17 h 30. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 14 septembre. 27 F.

Amours
Fondation Cartier, 261, boulevard Raspail, Paris 14^e. M^o Raspail. Tél. : 01-42-18-56-50. De 12 heures à 20 heures; jeudi jusqu'à 22 heures. Les Soirées modernes, jeudi à 20 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 22 novembre. 30 F.

L'art de l'ingénieur, constructeur, entrepreneur, inventeur
Centre Georges-Pompidou, galerie Nord et Sud, galerie 27, Forum, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. M^o Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. Ou 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et fêtes de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 45 F.

Arts du Nigeria
Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 293, avenue Daumesnil, Paris 12^e. M^o Porte-Dorée. Tél. : 01-44-74-85-00. De 10 heures à 17 h 30; samedi, dimanche de 10 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 18 août. 38 F.

Jean-Michel Basquiat
Musée Maillol-Fondation Olin-Viery, 61, rue de Grenelle, Paris 7^e. M^o Rue-du-Bac. Tél. : 01-42-22-59-58. Ou 10 heures à 18 heures; samedi et fêtes. Jusqu'au 29 septembre. 40 F.

Mathieu Bessières
Gigi Perron, Michael Robinson, Eugénie Schindler
Hôtel Ephémère, 2, rue Carpeaux, Paris 18^e. M^o Guy-Mollat. Tél. : 01-46-27-82-82. Ou 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 31 août. Entrée libre.

Louise Bourgeois
Galerie Karsten Greve, 5, rue Debelleyne, Paris 3^e. M^o Saint-Sébastien-Froissart. Tél. : 01-42-77-19-37. Ou 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 1^{er} septembre.

César
Galerie nationale du Jeu de paume, 1, place de la Concorde, Paris 8^e. M^o Concorde. Tél. : 01-47-03-12-50. De 12 heures à 19 heures; samedi et dimanche de 10 heures à 19 heures; mardi jusqu'à 21 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 10 octobre. 38 F.

Nadège Chlopiet
Galerie Claude Samuel, Le Viduc des arts, 69, avenue Daumesnil, Paris 12^e. M^o Garde-Lyon. Tél. : 01-53-17-01-17. De 10 heures à 19 heures et de 14 heures à 19 heures; samedi de 11 heures à 19 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 7 septembre.

La Côte d'Azur
de Jacques-Henri Lartigue

Mission du patrimoine photographique
hôtel de Sully, 62, rue Saint-Antoine, Paris 4^e. M^o Bastille, Saint-Paul. Tél. : 01-42-74-47-75. Ou 10 heures à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 14 septembre. 25 F.

Eugène Cavellier (1857-1900)
photographe de la forêt de Fontainebleau
Musée d'Orsay, salle 68, 62, rue de Lille, Paris 7^e. M^o Solferino. Tél. : 01-40-49-48-14. Ou 9 heures à 18 heures; nocturne jeudi jusqu'à 21 h 45. Fermé lundi. Jusqu'au 31 août. 39 F.

Design, prix européen 1997
Cité des sciences et de l'industrie, 30, avenue Corentin-Carlier, Paris 19^e. M^o Porte-de-la-Villette. Tél. : 01-36-69-29-30. De 10 heures à 18 heures; dimanche jusqu'à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 31 août. 50 F.

DIAL H-S-T-O-R-Y
de Johan Grimmonprez
Centre Georges-Pompidou, espace vidéo, 3^e étage, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. M^o Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. Ou 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et fêtes de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 38 F.

Diplômés des Beaux-Arts 96
Web Bar, 32, rue de Picardie, Paris 3^e. M^o Filles-du-Calvaire. Tél. : 01-42-72-66-55. De 11 h 30 à 2 heures. Jusqu'au 31 août. Entrée libre.

Fernand Léger (1881-1955)
Centre Georges-Pompidou, Grande Galerie, 5^e étage, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. M^o Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. Ou 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et fêtes de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 45 F.

Livres d'artistes
Bibliothèque nationale de France, galerie Mansart, 53, rue de Richelieu, Paris 2^e. M^o Bourcelles. Tél. : 01-47-03-81-26. Ou 10 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 12 octobre. 35 F.

Maïe
Musée Dapper, 50, avenue Victor-Hugo, Paris 16^e. M^o Victor-Hugo. Tél. : 01-50-60-00-05. De 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 29 septembre. 20 F.

Chris Marker
Centre Georges-Pompidou, 3^e étage, collections contemporaines, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. M^o Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. Ou 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et fêtes de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 38 F.

Paris-les cathédrales inconnues
Espace des Blancs-Manteaux, 48, rue Vieille-du-Temple, Paris 4^e. M^o Hôtel-de-Ville. Tél. : 01-48-04-76-63. Tous les jours de 11 heures à 21 heures. Jusqu'au 31 août. 35 F.

La photographie à Sévres
sous le Second Empire : autour de Louis Robert
Musée d'Orsay, salle Opéra et salle 67, 62, rue de Lille, Paris 7^e. M^o Solferino. Tél. : 01-40-49-48-14. Ou 9 heures à 18 heures; nocturne jeudi jusqu'à 21 h 45. Fermé lundi. Jusqu'au 31 août. 39 F.

La politesse du goût
Musée du Louvre, aile Sully, 1^{er} étage, entrée par la Pyramide, Paris 1^{er}. M^o Palais-Royal, Louvre. Tél. : 01-40-20-51-51. Ou 9 heures à 17 h 45. Fermé mardi. Jusqu'au 25 août. 45 F. De 9 heures à 15 heures; 26 F après 15 heures et dimanche.

Chéri Samba
Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 293, avenue Daumesnil, Paris 12^e. M^o Porte-Dorée. Tél. : 01-44-74-85-00. Ou 10 heures à 17 h 30; samedi et dimanche de 10 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 18 août. 38 F.

Soudan, royaumes sur le Nil
sculpture de Philippe Kauffman
Institut du monde arabe, niveau 1 et 2, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard, Paris 5^e. M^o Jussey. Tél. : 01-40-51-38-38. Ou 10 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 31 août. 45 F.

Vingt designers de Wallonie
et de Bruxelles
Centre Wallonie-Bruxelles, 127-129, rue Saint-Martin, Paris 4^e. M^o Rambuteau, Châtelet-Les Halles. Tél. : 01-53-01-06-06. Ou 11 heures à 18 heures. Fermé lundi et fêtes. Jusqu'au 7 septembre. 20 F.

EXPOSITIONS ILE-DE-FRANCE
André Derain en noir et en blanc
par Gérard Collin-Thibaut
Centre Georges-Pompidou, Musée, 3^e et 4^e étages, place Georges-Pompidou, Paris 4^e. M^o Rambuteau. Tél. : 01-44-78-12-33. Ou 12 heures à 22 heures; samedi, dimanche et fêtes de 10 heures à 22 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 38 F.

Le cycle de Jean Tinguely
Musée d'Art et d'Histoire, direction de l'exposition *Récluse*, 91, Milly-la-Forêt. Tél. : 01-64-98-53-17. Vendredi de 10 h 15 à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45. Fermé dimanche et fêtes. Jusqu'au 20 septembre. Entrée libre.

Le cycle de Jean Tinguely
Musée d'Art et d'Histoire, direction de l'exposition *Récluse*, 91, Milly-la-Forêt. Tél. : 01-64-98-53-17. Vendredi de 10 h 15 à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45. Fermé dimanche et fêtes. Jusqu'au 20 septembre. Entrée libre.

Le cycle de Jean Tinguely
Musée d'Art et d'Histoire, direction de l'exposition *Récluse*, 91, Milly-la-Forêt. Tél. : 01-64-98-53-17. Vendredi de 10 h 15 à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45. Fermé dimanche et fêtes. Jusqu'au 20 septembre. Entrée libre.

Le cycle de Jean Tinguely
Musée d'Art et d'Histoire, direction de l'exposition *Récluse*, 91, Milly-la-Forêt. Tél. : 01-64-98-53-17. Vendredi de 10 h 15 à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45. Fermé dimanche et fêtes. Jusqu'au 20 septembre. Entrée libre.

Le cycle de Jean Tinguely
Musée d'Art et d'Histoire, direction de l'exposition *Récluse*, 91, Milly-la-Forêt. Tél. : 01-64-98-53-17. Vendredi de 10 h 15 à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45. Fermé dimanche et fêtes. Jusqu'au 20 septembre. Entrée libre.

Le cycle de Jean Tinguely
Musée d'Art et d'Histoire, direction de l'exposition *Récluse*, 91, Milly-la-Forêt. Tél. : 01-64-98-53-17. Vendredi de 10 h 15 à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45; samedi de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 17 h 45. Fermé dimanche et fêtes. Jusqu'au 20 septembre. Entrée libre.

6 Florence Guerlain, 5, rue de la Vallée
78 Les Mesnuls. Tél. : 01-34-86-19-19. De 11 heures à 19 heures. Fermé mardi et mercredi. Jusqu'au 7 septembre. 30 F.

plages de Maurice Denis
Musée départemental Maurice-Denis-le Prieur, 2 bis, rue Maurice-Denis, 78 Saint-Germain-en-Laye. Tél. : 01-39-72-77-87. De 10 heures à 17 h 30; samedi, dimanche et fêtes de 10 heures à 18 h 30. Fermé lundi et mardi. Jusqu'au 28 septembre. 35 F.

Natures mortes du XX^e siècle
Musée Tavet-Delacour, 4, rue Lemercler, 95 Pontoise. Tél. : 01-30-38-02-40. De 10 heures à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 heures. Fermé lundi et mardi. Jusqu'au 28 septembre. 20 F.

Pour une reconnaissance africaine
Musée départemental Albert-Kahn, 14, rue du Port, 92 Boulogne. Tél. : 01-46-04-52-80. De 11 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 14 septembre. 22 F.

Reliefs et assemblages
14^e regard sur la sculpture contemporaine
Hôtel de ville, hall, 2, place Pierre-Mandès-France, 95 Saint-Ouen-l'Aumône. Tél. : 01-34-21-25-00. De 8 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h 30; jeudi de 8 h 30 à 12 heures et de 13 h 30 à 19 heures; samedi de 8 h 30 à 13 heures; dimanche de 10 heures à 13 heures. Fermé lundi matin. Jusqu'au 15 août. Entrée libre.

La Tour aux figures
de Jean Dubuffet
Parc départemental de l'île Saint-Germain, accès piéton par le pont d'Isy, 52 Isy-les-Moulineaux. Tél. : 01-40-95-22-00. Ou 10 heures à 19 heures; mercredi (à partir de 15 heures; groupes scolaires jeudi, jusqu'à 31 octobre. 30 F.

Claudia Viallet
Musée de l'Hôtel-Dieu, rue Thiers, 78 Mantes-la-Jolie. Tél. : 01-34-97-91-40. De 11 h 30 à 18 heures; vendredi jusqu'à 22 heures; samedi jusqu'à 19 heures. Fermé lundi et mardi. Jusqu'au 30 septembre. 30 F.

EXPOSITIONS RÉGIONS
ANGERS
François Morellet
peintre-ami 1945-1968
Musée des Beaux-Arts, 10, rue du Musée, 49-10-00-00. Ou 10 heures à 19 heures; De 9 heures à 18 h 30. Jusqu'au 12 octobre. 10 F.

ANTIBES
La Côte d'Azur et la modernité : à l'épave de la lumière
Musée Picasso, château Grimaldi, place Maréchal, 06 Antibes. Tél. : 04-92-90-54-20. De 10 heures à 18 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 30 septembre. 30 F.

ARLES
Rencontres internationales
de la photographie, Arles 1997
Palais de l'archevêché, abbaye de Montmajour, galeries artistiques, La Maison des rencontres, 10, rond-point des Arènes, 13 Arles. Tél. : 04-90-56-76-06. Jusqu'au 17 août. De 20 F à 35 F.

BIOT
La Côte d'Azur et la modernité : éloge de la fulte
Musée national Fernand-Légar, 15, chemin du Val-de-Pôme, 06 Biot. Tél. : 04-92-91-50-30. De 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 38 F.

BORDEAUX
Richard Baskin, Jack Pierson
CAPC-Musée d'art contemporain, 7, rue Ferrère, 33 Bordeaux. Tél. : 05-56-00-61-50. De 12 heures à 18 heures; mercredi jusqu'à 22 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 28 septembre. 30 F.

BORET
Rosa Bonheur (1822-1899)
Musée des beaux-arts-galerie des beaux-arts, place du Colonel-Raynal, 33 Bordeaux. Tél. : 05-56-10-17-49. De 10 heures à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 heures; nocturne mercredi de 21 heures à 23 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 août. 20 F.

BOULOGNE
Picasso, dessins et papiers collés-Cartier 1911-1913
Musée d'art moderne, 8, boulevard du Maréchal-Joffre, 66 Cérès. Tél. : 04-68-87-27-76. Ou 10 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 14 septembre. 35 F.

BOULOGNE
Jean Le Gac : le réplément
Espace d'art contemporain André-Maurel, 4, rue Rapp, 66 Calmar. Tél. : 03-89-20-67-59. De 14 heures à 19 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 28 septembre. Entrée libre.

DIJON
Prague 1900-1938, capitale secrète des avant-gardes
Musée des beaux-arts, palais des Etats-de-Bourgogne, 21 Dijon. Tél. : 03-80-74-52-05. De 10 heures à 18 heures; nocturne mercredi jusqu'à 21 heures. Fermé mardi et fêtes. Jusqu'au 1^{er} septembre. 20 F.

ILE-DE-VAUVIÈRE
Bernard Pagès, Florence Chevallier
Centre d'art contemporain de Vauvrière, 87 Ile-de-Vauvrière. Tél. : 05-55-69-27-27. De 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 5 octobre. 15 F.

LYON
4^e Biennale de Lyon
d'art contemporain
Halle Tony-Garnier, 20, place Antonin-Perrin, 69 Lyon. Tél. : 04-72-40-26-26. De 12 heures à 19 heures; nocturne vendredi jusqu'à 22 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 24 septembre. 60 F.

MEYMAC
Henri Couco
Centre d'art contemporain, abbaye Saint-André, 19 Meymac. Tél. : 05-55-95-23-30. De 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 25 F.

MOULANS-SARTOUX
La Côte d'Azur et la modernité, 1918-1958 : miroir cassé
Espace de l'art concret, château, 06 Moulans-Sartoux. Tél. : 04-93-75-71-50. De 11 heures à 19 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 26 octobre. 15 F.

NÎMES
Giuseppe Penone
Carré d'art-Musée d'art contemporain, place de la Maison-Carrée, 30 Nîmes. Tél. : 04-66-76-35-70. De 10 heures à 18 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 7 septembre. 24 F.

ROUEN
Pastels de Joan Mitchell
Musée des beaux-arts, square Verdrel, 76 Rouen. Tél. : 02-35-71-28-40. De 10 heures à 18 heures. Fermé mardi et fêtes. Jusqu'au 21 novembre. 20 F.

SAINT-RÉMY-DE-PROVENCE
Eugène Leroy : peintures-dessins (1951-1981)
Centre d'art Présence-Van Gogh, 8, rue Estrine, 13 Saint-Rémy-de-Provence. Tél. : 04-90-92-34-72. Ou 10 h 30 à 12 h 30 et de 14 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi. Jusqu'au 2 novembre. 20 F.

SAINT-TROPEZ
Robert Delaunay (1885-1941)
Musée de l'Armonciade, place Grammont, 83 Saint-Tropez. Tél. : 04-94-97-04-01. De 10 heures à 12 heures et de 15 heures à 19 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 6 octobre. 30 F.

SENS
Dmitrienko
Musée municipal, palais synodal, place de la Cathédrale, 89 Sens. Tél. : 02-86-64-15-27. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 29 septembre. Entrée libre.

TOULOUSE
Henri Rousseau, peintre orientaliste, 1875-1933
Musée des Augustins, 21, rue de Metz, 31 Toulouse. Tél. : 05-61-22-21-82. De 10 heures à 18 heures; nocturne mercredi jusqu'à 21 heures. Fermé mardi et fêtes. Jusqu'au 1^{er} septembre. 20 F.

TOURCOING
Eugène Leroy, peintures 1962-1996
Musée des beaux-arts, 2, rue Paul-Doumer, 59 Tourcoing. Tél. : 03-20-28-91-60. De 12 heures à 19 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 6 octobre. Entrée libre.

TOURS
Franc-maçonnerie
venir d'une tradition
Musée des beaux-arts, 18, place François-Sicard, 37 Tours. Tél. : 02-47-05-68-73. Ou 9 heures à 12 h 45 et de 14 heures à 18 heures. Fermé mardi et jours fériés. Jusqu'au 31 août. 30 F.

TROYES
Dmitrienko
Musée d'art moderne, place Saint-Pierre, 10 Troyes. Tél. : 03-25-76-26-80. De 11 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 29 septembre. 30 F.

VILLENEUVE-D'ASCQ
Eugène Leroy : les quatre saisons, 1993-1994
Musée d'art moderne, 1, allée du Musée, 59 Villeneuve-d'Ascq. Tél. : 03-20-19-68-68. De 10 heures à 18 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 6 octobre. 25 F.

CINÉMA

NOUVEAUX FILMS

CARTON JAUNE

Film britannique de David Evans, avec Colin Firth, Hugh Grant, Neil Pearson, Lorraine Ashbourne (1 h 42). VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1^{er} ; Le Saint-Germain-des-Près, Salle G. Beaumarchais, dolby, 9^e (01-42-22-87-23) (+); Le Balzac, dolby, 8^e (01-45-61-10-60); Majestic Bastille, dolby, 1^{er} (01-47-00-02-48) (+); Bienvenue Montparnasse, dolby, 15^e (01-33-17-10-00) (+); Majestic Passy, dolby, 15^e (01-42-24-46-24) (+); Pathe Wepler, dolby, 18^e (+).

DIEU N'EXISTE PAS
Film français-hongrois d'Andras Jeleas, avec Cora Fischer, Eva Lang, Peter Hasez, Karsten Gadi, Elemer Sos, Lorinc Gulics (1 h 30). VO : L'Entreprise, 14^e (01-45-43-41-63).

MIB MEN IN BLACK
Film américain de Barry Sonnenfeld, avec Tommy Lee Jones, Will Smith, Lorraine Ashbourne, Vincent D'Onofrio, Rip Torn, Tony Shalhoub (1 h 38). VO : UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1^{er} ; Gaumont Opéra I, dolby, 2^e (01-43-12-91-40) (+); 14-Juillet, dolby, 15^e (+); Brestagne, dolby, 8^e (01-39-17-10-00) (+); UGC Danton, dolby, 8^e (+); Gaumont Marignan, dolby, 8^e (+); UGC Normandie, dolby, 8^e (+); Max Under Panorama, THX, dolby, 9^e (01-48-24-88-88) (+); La Bastille, dolby, 11^e (01-43-07-48-60); Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13^e (01-45-80-77-00) (+); 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15^e (+); Gaumont Kinopanorama, dolby, 15^e (+); Majestic Passy, dolby, 16^e (01-42-24-46-24) (+); UGC Maillot, 17^e; Pathe Wepler, dolby, 18^e (+); 14-Juillet-sur-Seine, dolby, 19^e (+).

VF : Rex (le Grand Rex), dolby, 2^e (01-39-17-10-00); UGC Montparnasse, dolby, 6^e; Saint-Lazare-Pasquier, dolby, 8^e (01-43-87-35-43) (+); Paramount Opéra, dolby, 9^e (01-47-02-56-31) (+); Les Nations, dolby, 12^e (01-43-43-04-67) (+); UGC Lyon Bastille, dolby, 12^e; UGC Gobelin, dolby, 13^e; Gaumont Parnasse, dolby, 14^e (+); Gaumont Alésia, dolby, 14^e (01-43-27-84-50) (+); UGC Convention, dolby, 15^e; Pathe Wepler, dolby, 18^e (+); Le Gambetta, THX, dolby, 20^e (01-46-36-10-96) (+).

PRINCE VALAANT
Film américain d'Anthony Hickox, avec Stephen Moyer, Katherine Helg, Thomas Kretschmann, Edward Fox, Udo Kier, Warwick Davis (1 h 27). VO : Gaumont Marignan, dolby, 8^e (+); VF : Gaumont les Halles, dolby, 1^{er} (01-40-39-99-40) (+); Gaumont Opéra Français, dolby, 9^e (01-47-70-33-88) (+); Gaumont Gobelin Rodin, dolby, 12^e (01-47-07-55-88) (+); Gaumont Alésia, dolby, 14^e (01-43-27-84-50) (+); Miramar, dolby, 14^e (01-39-17-10-00) (+); Gaumont Convention, dolby, 15^e (01-42-24-46-24) (+); Le Gambetta, dolby, 20^e (01-46-36-10-96) (+).

QUATRE GARÇONS
PLEINS D'AMOUR
Film français de Jean-Paul Lillienfeld, avec Olivier Broderick, Eric Berger, Olivier Struck, Stéphane Guérin-Tillie, Thierry Lhermitte (1 h 30). UGC Ciné-cité les Halles, dolby, 1^{er} ;

Rex, dolby, 2^e (01-39-17-10-00); Brestagne, 6^e (01-39-17-10-00) (+); UGC Odéon, dolby, 6^e; Gaumont Ambassade, dolby, 8^e (01-43-59-19-08) (+); Saint-Lazare-Pasquier, dolby, 8^e (01-43-87-35-43) (+); UGC George-V, dolby, 8^e; UGC Opéra, dolby, 9^e; Les Nations, dolby, 12^e (01-43-43-04-67) (+); UGC Lyon Bastille, dolby, 12^e; UGC Gobelin, 13^e; Gaumont Parnasse, dolby, 14^e (+); Miramar, dolby, 14^e (01-39-17-10-00) (+); 14-Juillet Beaugrenelle, dolby, 15^e (+); Gaumont Convention, dolby, 15^e (01-42-24-46-24) (+); UGC Maillot, 17^e; Pathe Wepler, dolby, 18^e (+).

EXCLUSIVITÉS
ALBINO ALLIGATOR (*)
de Kevin Spacey, avec Matt Dillon, Faye Dunaway, Gary Sinise, William B. Davis, Viggo Mortensen, John Spencer. Américain (1 h 40).

VO : Gaumont les Halles, dolby, 1^{er} (01-40-39-99-40) (+); Les Trois Luxembourg, dolby, 6^e (01-46-33-97-77) (+); La Pegode, dolby, 7^e (+); Gaumont Ambassade, dolby, 8^e (01-43-59-19-08) (+); Gaumont Grand Ecran Italie, dolby, 13^e (01-45-80-77-00) (+); Gaumont Parnasse, dolby, 14^e (+); Pathe Wepler, dolby, 18^e (+).

LES ANGES DÉCHUS
de Wong Kar-Wai, avec Leon Lai Ming, Takeshi Kaneshiro, Charlie Young, Michela Reis, Karen Mok. Hong Kong (1 h 36).

VO : 14-Juillet Beaubourg, 3^e (+); Lucernaire, 6^e; L'AUTRE CÔTÉ DE LA MER de Dominique Cabrera, avec Claude Brasseur, Roschdy Zem, Marthe Villalonga, Agnès, Catherine Hiegel, Marjorie Cantot. Français (1 h 30).

Epée de Bois, 5^e (01-43-37-57-47); Grand Pavois, 15^e (01-45-54-46-85) (+). BOX OF MOONLIGHT de Tom DiCillo, avec John Turturro, Sam Rockwell, Catherine Keener, Lisa Blount, Annie Corley, Alexander Goodwin. Américain (1 h 47).

VO : 14-Juillet Beaubourg, 3^e (+); Espaces Saint-Michel, 5^e (01-44-07-20-49). LA CIGATRE de Krzysztof Kieslowski, avec Franciszek Pieczka, Jerzy Stuhr, Mariusz Dmochowski, Jan Skotnicki, Stanislaw Igar, Michal Tarkowski. Polonaise (1 h 40).

JEUDI 7 AOÛT

TF 1	France 2	France 3	Arte	M 6	Canal +	Radio
20.45 LE JUGE EST UNE FEMME Aux marches du palais. Série de Serge Leroy, avec Anthony Dodot (95 min). Un chirurgien est accusé d'avoir tué une jeune femme. Le juge Larrieu découvre que la victime était enceinte de son beau-père... 22.20 JUSTICE IMPITOYABLE Tullio (12) O de Tony Wharmby (95 min). Le commandant de la force Atlas est démis de ses fonctions. Une riche baronne le charge de retrouver le meurtrier de son mari, un terroriste international. 23.55 et 3.45, 4.30 Histoire naturelle 0.50 et 1.30, 2.35, 3.35, 4.15 TF 1 nuit. 1.45 De diva. Série. 1.48 Des chaises. Documentaire. 2.45 Les Aventures de Kuno Patrick. 2.48 Feuilles (44). 4.55 Musique. 5.30 Les Dées de l'océan (15 min).	20.55 DES TRAINS PAS COMME LES AUTRES Documentaire. (49) La Chine (105 min). 3519026 La Grande Muraille, Pékin et son emblématique place Tien-An men, ou encore la ville natale de Confucius... 22.40 VUE SUR LA MER Diversément présenté par Mathieu Brabant. Invités : Nagai, Joanne Rhodes, Gérard de Palmas, Les Nattes, La Carré Blanc, Anne Nicole Smith (70 min). 1179465 23.50 Journal, Météo. 0.05 Tattori. Série. Un joli bouquet de violettes. 1.35 Loubard des neiges. Documentaire. 1.45 Stratégie du silence. Documentaire. 2.40 Coup de chien. Documentaire. 2.40 Mission Eureka. Série. La tournée. 3.35 Cœur torse. Documentaire. 4.00 Les Brûlures de l'Inde. 4.30 Vue sur la mer (rediff., 90 min).	20.50 INDOMPTABLE ANGÉLIQUE Film de Bernard Borderie, avec Michèle Mercier (1967, 80 min). 304026 La marquise de paille est prisonnière de goliards révoltés... 22.10 Journal, Météo. 22.40 NEW YORK DISTRICT Valeurs familiales. Série, avec Paul Sorvino (45 min). 5089465 23.25 Comment ça va ? Magazine (55 min). 7086649 0.20 Les Grands. Magazine. Noire histoire (135) : D'une République à l'autre 1957-1959 (55 min). 3120750 1.15 Espace francophone. Magazine. J'ai vu Beaucaire, la forêt d'oreilles. 1.40 Les Brûlures de l'Inde. 1.45 La bataille d'Alger. Janvier-octobre 1957 (30 min).	20.40 SOIRÉE THÉMATIQUE : L'EAU EN PÉRIL 20.50 Le Gaspillage au quotidien (5 min). 20.55 Le Partage des eaux. Documentaire d'André Weksman (1996, 55 min). 4373468 La « guerre de l'eau » aura-t-elle lieu ? Enquête au Proche-Orient. 21.50 La Grande Sécheresse en Espagne. Documentaire de Peter Adler (1996, 25 min). 770823 22.15 et 23.15 Débat. 22.30 L'Eau en 2005 (10 min). 22.40 La Révolution bleue. Documentaire de Bernard Germain (1996, 20 min). 8055129 23.00 Politique de l'eau : nouvelles orientations. Documentaire (1996, 15 min). 35910 23.35 Prospective 2030 : nouvelles attitudes (5 min). 7086303 23.45 Un certain Hohenstein. Documentaire (rediff., 130 min). 8447338 1.55 Court circuit (35 min, rediff.). 3472834	20.45 FLASHBACK Magazine présenté par Laurence Boyer. Spécialité : Séverine Ferrer, Doc Gyro, Indra, Cichou, Sophie Ferrier, Gerald Dahm, Ricky Martin, World's Apart, Affaire, Poetic Lover, La Bande du Carré Blanc, Thial Jan, Patrick Bosso, Philippe Curt (140 min). 408378 23.05 LES CONTEES DE LA CRYPTÉ Série A (5 min). 6418504 Ruth de Sosa. A l'assaut, à la mort, les ténements. Le secret. 0.40 La Maison de tous les couchonniers. Série. Charly Boy. 2.40 Turbo (rediff.). 3.30 Préquartz. Invité : Jean-Louis Aubert (rediff.). 4.00 Soma le signe de l'année. Documentaire. 4.25 Jazz & Concerto Calliano Lagrené à Vienne 94 (rediff.). 5.30 Les Dées de l'océan (rediff.). 5.35 Mister Bix, best of (rediff., 25 min).	20.15 FOOTBALL Avenir - Paris-SG. En direct. 2 ^e journée du championnat de France de D1 : 20.30 Coup d'envoi (135 min). 9805281 22.30 Flash d'information. 22.35 La Vie comme elle est... Court métrage (10 min). 7518758 22.45 L'AMOUR À TOUT PRIX Film de Jon Turzba (1995, v.o., 99 min). 9858200 Une guichetière du métro de Chicago s'est éprise, d'une façon romantique, d'un bel avocat qu'elle voit passer chaque jour. Elle le sauve d'une agression. 0.25 Le Mégis. Film de Jean-Luc Godard (1963, 95 min). 1690911 2.00 Les Années Artozo. Documentaire (rediff., 60 min). 8708882	20.30 Du Jazz pour tout bagage. Les cinq sens (45). 21.10 XTR Rencontres de Pétrarque. (45). 22.40 Nocturne. (45). 0.05 Du jour au lendemain. 0.50 Coda. 1.40 Les Nuits de France-Culture (rediff.). France-Musique 20.45 Concert. 2 ^e Festival de musique de chambre à Salzbourg-Provence. D'après le directeur du château de l'Empire. Trio pour piano et cor et copie n°2 de Schubert : Les Muses de la mort rouge pour harpe et cor. 3.35. 4.35. 5.35. 6.35. 7.35. 8.35. 9.35. 10.35. 11.35. 12.35. 13.35. 14.35. 15.35. 16.35. 17.35. 18.35. 19.35. 20.35. 21.35. 22.35. 23.35. 24.35. 25.35. 26.35. 27.35. 28.35. 29.35. 30.35. 31.35. 32.35. 33.35. 34.35. 35.35. 36.35. 37.35. 38.35. 39.35. 40.35. 41.35. 42.35. 43.35. 44.35. 45.35. 46.35. 47.35. 48.35. 49.35. 50.35. 51.35. 52.35. 53.35. 54.35. 55.35. 56.35. 57.35. 58.35. 59.35. 60.35. 61.35. 62.35. 63.35. 64.35. 65.35. 66.35. 67.35. 68.35. 69.35. 70.35. 71.35. 72.35. 73.35. 74.35. 75.35. 76.35. 77.35. 78.35. 79.35. 80.35. 81.35. 82.35. 83.35. 84.35. 85.35. 86.35. 87.35. 88.35. 89.35. 90.35. 91.35. 92.35. 93.35. 94.35. 95.35. 96.35. 97.35. 98.35. 99.35. 100.35. 101.35. 102.35. 103.35. 104.35. 105.35. 106.35. 107.35. 108.35. 109.35. 110.35. 111.35. 112.35. 113.35. 114.35. 115.35. 116.35. 117.35. 118.35. 119.35. 120.35. 121.35. 122.35. 123.35. 124.35. 125.35. 126.35. 127.35. 128.35. 129.35. 130.35. 131.35. 132.35. 133.35. 134.35. 135.35. 136.35. 137.35. 138.35. 139.35. 140.35. 141.35. 142.35. 143.35. 144.35. 145.35. 146.35. 147.35. 148.35. 149.35. 150.35. 151.35. 152.35. 153.35. 154.35. 155.35. 156.35. 157.35. 158.35. 159.35. 160.35. 161.35. 162.35. 163.35. 164.35. 165.35. 166.35. 167.35. 168.35. 169.35. 170.35. 171.35. 172.35. 173.35. 174.35. 175.35. 176.35. 177.35. 178.35. 179.35. 180.35. 181.35. 182.35. 183.35. 184.35. 185.35. 186.35. 187.35. 188.35. 189.35. 190.35. 191.35. 192.35. 193.35. 194.35. 195.35. 196.35. 197.35. 198.35. 199.35. 200.35. 201.35. 202.35. 203.35. 204.35. 205.35. 206.35. 207.35. 208.35. 209.35. 210.35. 211.35. 212.35. 213.35. 214.35. 215.35. 216.35. 217.35. 218.35. 219.35. 220.35. 221.35. 222.35. 223.35. 224.35. 225.35. 226.35. 227.35. 228.35. 229.35. 230.35. 231.35. 232.35. 233.35. 234.35. 235.35. 236.35. 237.35. 238.35. 239.35. 240.35. 241.35. 242.35. 243.35. 244.35. 245.35. 246.35. 247.35. 248.35. 249.35. 250.35. 251.35. 252.35. 253.35. 254.35. 255.35. 256.35. 257.35. 258.35. 259.35. 260.35. 261.35. 262.35. 263.35. 264.35. 265.35. 266.35. 267.35. 268.35. 269.35. 270.35. 271.35. 272.35. 273.35. 274.35. 275.35. 276.35. 277.35. 278.35. 279.35. 280.35. 281.35. 282.35. 283.35. 284.35. 285.35. 286.35. 287.35. 288.35. 289.35. 290.35. 291.35. 292.35. 293.35. 294.35. 295.35. 296.35. 297.35. 298.35. 299.35. 300.35. 301.35. 302.35. 303.35. 304.35. 305.35. 306.35. 307.35. 308.35. 309.35. 310.35. 311.35. 312.35. 313.35. 314.35. 315.35. 316.35. 317.35. 318.35. 319.35. 320.35. 321.35. 322.35. 323.35. 324.35. 325.35. 326.35. 327.35. 328.35. 329.35. 330.35. 331.35. 332.35. 333.35. 334.35. 335.35. 336.35. 337.35. 338.35. 339.35. 340.35. 341.35. 342.35. 343.35. 344.35. 345.35. 346.35. 347.35. 348.35. 349.35. 350.35. 351.35. 352.35. 353.35. 354.35. 355.35. 356.35. 357.35. 358.35. 359.35. 360.35. 361.35. 362.35. 363.35. 364.35. 365.35. 366.35. 367.35. 368.35. 369.35. 370.35. 371.35. 372.35. 373.35. 374.35. 375.35. 376.35. 377.35. 378.35. 379.35. 380.35. 381.35. 382.35. 383.35. 384.35. 385.35. 386.35. 387.35. 388.35. 389.35. 390.35. 391.35. 392.35. 393.35. 394.35. 395.35. 396.35. 397.35. 398.35. 399.35. 400.35. 401.35. 402.35. 403.35. 404.35. 405.35. 406.35. 407.35. 408.35. 409.35. 410.35. 411.35. 412.35. 413.35. 414.35. 415.35. 416.35. 417.35. 418.35. 419.35. 420.35. 421.35. 422.35. 423.35. 424.35. 425.35. 426.35. 427.35. 428.35. 429.35. 430.35. 431.35. 432.35. 433.35. 434.35. 435.35. 436.35. 437.35. 438.35. 439.35. 440.35. 441.35. 442.35. 443.35. 444.35. 445.35. 446.35. 447.35. 448.35. 449.35. 450.35. 451.35. 452.35. 453.35. 454.35. 455.35. 456.35. 457.35. 458.35. 459.35. 460.35. 461.35. 462.35. 463.35. 464.35. 465.35. 466.35. 467.35. 468.35. 469.35. 470.35. 471.35. 472.35. 473.35. 474.35. 475.35. 476.35. 477.35. 478.35. 479.35. 480.35. 481.35. 482.35. 483.35. 484.35. 485.35. 486.35. 487.35. 488.35. 489.35. 490.35. 491.35. 492.35. 493.35. 494.35. 495.35. 496.35. 497.35. 498.35. 499.35. 500.35. 501.35. 502.35. 503.35. 504.35. 505.35. 506.35. 507.35. 508.35. 509.35. 510.35. 511.35. 512.35. 513.35. 514.35. 515.35. 516.35. 517.35. 518.35. 519.35. 520.35. 521.35. 522.35. 523.35. 524.35. 525.35. 526.35. 527.35. 528.35. 529.35. 530.35. 531.35. 532.35. 533.35. 534.35. 535.35. 536.35. 537.35. 538.35. 539.35. 540.35. 541.35. 542.35. 543.35. 544.35. 545.35. 546.35. 547.35. 548.35. 549.35. 550.35. 551.35. 552.35. 553.35. 554.35. 555.35. 556.35. 557.35. 558.35. 559.35. 560.35. 561.35. 562.35. 563.35. 564.35. 565.35. 566.35. 567.35. 568.35. 569.35. 570.35. 571.35. 572.35. 573.35. 574.35. 575.35. 576.35. 577.35. 578.35. 579.35. 580.35. 581.35. 582.35. 583.35. 584.35. 585.35. 586.35. 587.35. 588.35. 589.35. 590.35. 591.35. 592.35. 593.35. 594.35. 595.35. 596.35. 597.35. 598.35. 599.35. 600.35. 601.35. 602.35. 603.35. 604.35. 605.35. 606.35. 607.35. 608.35. 609.35. 610.35. 611.35. 612.35. 613.35. 614.35. 615.35. 616.35. 617.35. 618.35. 619.35. 620.35. 621.35. 622.35. 623.35. 624.35. 625.35. 626.35. 627.35. 628.35. 629.35. 630.35. 631.35. 632.35. 633.35. 634.35. 635.35. 636.35. 637.35. 638.35. 639.35. 640.35. 641.35. 642.35. 643.35. 644.35. 645.35. 646.35. 647.35. 648.35. 649.35. 650.35. 651.35. 652.35. 653.35. 654.35. 655.35. 656.35. 657.35. 658.35. 659.35. 660.35. 661.35. 662.35. 663.35. 664.35. 665.35. 666.35. 667.35. 668.35. 669.35. 670.35. 671.35. 672.35. 673.35. 674.35. 675.35. 676.35. 677.35. 678.35. 679.35. 680.35. 681.35. 682.35. 683.35. 684.35. 685.35. 686.35. 687.35. 688.35. 689.35. 690.35. 691.35. 692.35. 693.35. 694.35. 695.35. 696.35. 697.35. 698.35. 699.35. 700.35. 701.35. 702.35. 703.35. 704.35. 705.35. 706.35. 707.35. 708.35. 709.35. 710.35. 711.35. 712.35. 713.35. 714.35. 715.35. 716.35. 717.35. 718.35. 719.35. 720.35. 721.35. 722.35. 723.35. 724.35. 725.35. 726.35. 727.35. 728.35. 729.35. 730.35. 731.35. 732.35. 733.35. 734.35. 735.35. 736.35. 737.35. 738.35. 739.35. 740.35. 741.35. 742.35. 743.35. 744.35. 745.35. 746.35. 747.35. 748.35. 749.35. 750.35. 751.35. 752.35. 753.35. 754.35. 755.35. 756.35. 757.35. 758.35. 759.35. 760.35. 761.35. 762.35. 763.35. 764.35. 765.35. 766.35. 767.35. 768.35. 769.35. 770.35. 771.35. 772.35. 773.35. 774.35. 775.35. 776.35. 777.35. 778.35. 779.35. 780.35. 781.35. 782.35. 783.35. 784.35. 785.35. 786.35. 787.35. 788.35. 789.35. 790.35. 791.35. 792.35. 793.35. 794.35. 795.35. 796.35. 797.35. 798.35. 799.35. 800.35. 801.35. 802.35. 803.35. 804.35. 805.35. 806.35. 807.35. 808.35. 809.35. 810.35. 811.35. 812.35. 813.35. 814.35. 815.35. 816.35. 817.35. 818.35. 819.35. 820.35. 821.35. 822.35. 823.35. 824.35. 825.35. 826.35. 827.35. 828.35. 829.35. 830.35. 831.35. 832.35. 833.35. 834.35. 835.35. 836.35. 837.35. 838.35. 839.35. 840.35. 841.35. 842.35. 843.35. 844.35. 845.35. 846.35. 847.35. 848.35. 849.35. 850.35. 851.35. 852.35. 853.35. 854.35. 855.35. 856.35. 857.35. 858.35. 859.35. 860.35. 861.35. 862.35. 863.35. 864.35. 865.35. 866.35. 867.35. 868.35. 869.35. 870.35. 871.35. 872.35. 873.35. 874.35. 875.35. 876.35. 877.35. 878.35. 879.35. 880.35. 881.35. 882.35. 883.35. 884.35. 885.35. 886.35. 887.35. 888.35. 889.35. 890.35. 891.35. 892.35. 893.35. 894.35. 895.35. 896.35. 897.35. 898.35. 899.35. 900.35. 901.35. 902.35. 903.35. 904.35. 905.35. 906.35. 907.35. 908.35. 909.35. 910.35. 911.35. 912.35. 913.35. 914.35. 915.35. 916.35. 917.35. 918.35. 919.35. 920.35. 921.35. 922.35. 923.35. 924.35. 925.35. 926.35. 927.35. 928.35. 929.35. 930.35. 931.35. 932.35. 933.35. 934.35. 935.35. 936.35. 937.35. 938.35. 939.35. 940.35. 941.35. 942.35. 943.35. 944.35. 945.35. 946.35. 947.35. 948.35. 949.35. 950.35. 951.35. 952.35. 953.35. 954.35. 955.35. 956.35. 957.35. 958.35. 959.35. 960.35. 961.35. 962.35. 963.35. 964.35. 965.35. 966.35. 967.35. 968.35. 969.35. 970.35. 971.35. 972.35. 973.35. 974.35. 975.35. 976.35. 977.35. 978.35. 979.35. 980.35. 981.35. 982.35. 983.35. 984.35. 985.35. 986.35. 987.35. 988.35. 989.35. 990.35. 991.35. 992.35. 993.35. 994.35. 995.35. 996.35. 997.35. 998.35. 999.35. 1000.35.

VENDREDI 8 AOÛT

TF 1	France 2	France 3	La Cinquième	M 6	Canal +	Radio
15.25 Côte Ouest. Feuilleton. 17.10 21, Jump Street. Série. Le fanzine de Jump Street. 18.00 Les Années fac. Série. Une journée fripes. 18.30 Allô Baba. Jeu. 19.05 Melosh. Paraph. Jeu. 20.00 Journal, Météo. Traffic Infos.	15.15 Matt Houston. Série. 16.05 Le Renard. Série. 17.20 Athlétisme. En direct d'Athènes. Championnats du monde (155 min). 47838448 19.55 Au nom du sport. 20.00 Journal. L'image du jour. A Cheval, à Météo. Point route.	18.55 Le 19-20 de l'information. 19.08 Journal régional. 20.00 Météo. 20.05 Athlétisme. En direct d'Athènes. Championnats du monde (155 min). 745985 20.35 Tout le sport. 20.45 Consomag.	18.25 Le Monde des animaux : astuces et stratégies. Les idées de génie. Arte 19.00 ► Tracks. Magazine. Elvis on My Mind. 19.30 7/12. Magazine. 20.00 Tracks. Magazine. (25 min). 30158 20.25 Documenta. Reportage. 20.30 8 1/2 Journal.	17.30 et 2.50 Les Piégeurs. 18.00 Highlander. Série. Education criminelle. 18.55 Open Limits. 19.00 Les Anges de la ville. Mission à haut risque. 19.54 Six minutes d'information. 20.00 et à 2,5. Météo Biz, best of 20.35 Capital 6.	17.35 Le Dessin animé. En clair jusqu'à 20.35 18.30 VTT Le Tour VTT (7 ^e étape) : Beaune-sur-Arzon - Languea-Saugues. 19.00 Les Conquêteurs du feu Série. Sanctions. 19.50 Nouvelle information. 19.57 Le Zapping. 20.00 10 années formidables.	France-Culture 20.50 Duo Jazz pour tout bagage. Les cinq sens. Le jeu. es Foris jazz, que voit-1 ? [35]. 21.10 Xix Rencounters de l'étranger. [35]. 22.40 Les 1000 ans de l'Europe. [35]. 0.05 Du jour au lendemain. 4.30 Coda. 1.00 Les Nuits de France (redif.).
20.45	20.55	20.50	20.45	20.45	20.35	France-Musique 19.35 Festival de Salzbourg. Concert en direct de Mozartum. Duo concertant sur la marche de la Marche de Weber, de Moschies ; Duo concertant sur la marche de la Marche de Weber, de Mendelssohn ; Vies mi wald tänze talleo op. 139 n° 5, de Schop ; Les Heineken, de Mendelssohn-Henke ; Overture de Mendelssohn ; Heineken op. 8 n° 7 ; Andras Maierlein op. 8 n° 8 ; Im Frühling op. 9 n° 4 ; Die Nonne, de Mendelssohn-Henke ; Romances sans paroles, de Mendelssohn ; Andras et variations pour deux pianos, car et deux violoncelles, de Mendelssohn ; Heineken Œuvres de Mendelssohn.
1, 2, 3 SÉRIES 20.45 Walkers, Texas Ranger. Derniers espoirs. 21.30 Les Dessous de Palm Beach. Un top long sommeil. 22.25 La ville du grand secret. o Amours amères.	ABUS D'AUTORITÉ TéliFilm de Chuck Bowman, avec Stephen Kramer, Conner O'Farrell (95 min). 3571862 L'assistante sociale d'un lycée met en jeu sa carrière pour rétablir la vérité sur les plaintes d'abus sexuels déposées par une étudiante à l'égard de son directeur.	THALASSA Magazine. Viva la minga (60 min). 4572232 Dans une petite île située au sud du Chili, les habitants ont la devise, le jour de la minga, d'être tous solidaires. Et lorsque l'un d'eux doit démissionner, ils s'unissent pour déplacer sa maison.	VOYAGE INTERROMPU TéliFilm de Lars Becker, avec Benno Fürmann, Jule Arian (95 min). 207195 Pour suivre par la police allemande pour avoir deserté son navire, un marin d'antique aux combines d'un agent immobilier véreux qui tente d'obtenir les faveurs de sa petite amie.	FX, EFFETS SPÉCIAUX Film de Kevin Doherty (115 min). 620682 Cible. Rolie et sa bande à la poursuite d'un tueur d'élite. Le rôle du dragon. Rolie tombe amoureux d'une ravissante actrice originaire de Hongkong.	AU-DELÀ DE LA RAISON TéliFilm de Richard Dellar (115 min). 630682 Cible. Rolie et sa bande à la poursuite d'un tueur d'élite. Le rôle du dragon. Rolie tombe amoureux d'une ravissante actrice originaire de Hongkong.	NEUF MOIS AUSSI Film de Chris Columbus, avec Hugh Grant (125 min). 731354 0.40 Casino de Paris 2.15 et 4.15 Le Grand (1957, 10 min). 842102 2.20 Les Aveux de l'innocent n° 1 Film de Jean-Pierre Améris (106, 45 min). 530498 3.45 L'Heure du cochon Film de Leslie Meigs (1995, v.o., 105 min). 8810083 0.40 Les Solistes. Geste et la musique. 22.35 Les Solistes. (redif.). 0.00 Les Nuits de France-Classique.
23.20 DE PLUS EN PLUS Magazine présenté par Claude Rousseau. Invité : Roger Zabel. Sujets : La France la plus mondaine ; Le marin qui a sauvé le plus de monde ; La plus jeune femme saur ; Le jeu le plus vendu ; Le chien arabe ; La plus grande Française ; La femme qui a le plus fort ; L'île la moins peuplée de France ; La saillie la plus chère (85 min). 8503359 0.45 Formule foot. 1.30 et 2.25, 3.30, 4.10 ; 4.50 TF 1 nuit. 1.30 Les péchés. Documentaire. 2.35 Les Aventures de Kuno Patrick. 2.48 Feuilles (44). 4.55 Musique. 5.30 Les Dées de l'océan. Documentaire. (54) Min. 5.45 Les Dées de l'océan. Docu- mentaire. (54) (60 min).	► LA 7^e NUIT DES ÉTOILES En direct. Émission présentée par Claude Sérillon et Hubert Reeves (180 min). 4010576 A la découverte du soleil, étoile phare de notre univers. 1.40 Jeek Ming Pel. Documentaire. 2.30 Mission Eureka. Série. La cin- quième génération. 3.20 Un jour dans la vie d'un enfant : Ball. Documentaire. 3.45 Un rêve d'enfant. Documentaire. 4.15 Nomades de la vertigine. Docu- mentaire. 4.40 Cocodille Ballon. Docu- mentaire. 4.55 La Maitre des plantes. Documentaire (20 min).	FAUT PAS RÉVER Magazine présenté par Sylvain Augier. Séries : Le bout du bout du monde ; France ; Les âges de la vie ; Congo ; Le monde courriel (45 min). 516330 22.35 Journal, Météo. 22.55 L'Heure d'en rire : la si jolie vie de Sylvie Joly. One-woman show. 0.05 Gerboise bleue. Documentaire. 7235151 1.00 Les Brûlures de l'Inde. Magazine. François Mitterrand et les grands rendez-vous de l'histoire (75 min) 4281002	GRAND FORMAT : DERNIÈRES HEURES À PODEMBICE Documentaire de Hans-Dietrich Grabe (1995, 70 min). 609476 En 1942, les nazis liquident le ghetto juif de Podembice, en Pologne. Les habitants sont regroupés dans l'égise avant d'être envoyés en camp d'extermination. Deux survivants témoignent. 23.25 La Cellule de verre n° 1 Film de Hans W. Geisendörfer, avec Helmut Griem (1977, v.a., 90 min). 3800608 0.55 Le Dessous des cartes (redif.). 1.10 Mon cher petit village n° 1 Film de Jiri Menzel, avec János Ban (1985, v.f., redif., 100 min). 3273170	LE CAMÉLÉON A la recherche du passé. Série (50 min). 182170 Jorod, un humaniste et génie d'une exceptionnelle intelligence, s'efforce d'être la boule comme être à gages pour protéger les victimes qu'il est chargé d'identifier... 23.25 L'Ami suspect. TéliFilm de Bradford May (100 min). 4342009 2.25 Préféré. Magazine. Invité : Jean-Jacques Goldman (redif.). 3.35 Jazz. Magazine. Concert. Galtier Legrene à 8ienne 94 (redif.). 2.30. 2.30. 2.30. 2.30. 2.30. 2.30. 4.35 Turbo. Magazine (redif.). 3273170	LE CAMÉLÉON A la recherche du passé. Série (50 min). 182170 Jorod, un humaniste et génie d'une exceptionnelle intelligence, s'efforce d'être la boule comme être à gages pour protéger les victimes qu'il est chargé d'identifier... 23.25 L'Ami suspect. TéliFilm de Bradford May (100 min). 4342009 2.25 Préféré. Magazine. Invité : Jean-Jacques Goldman (redif.). 3.35 Jazz. Magazine. Concert. Galtier Legrene à 8ienne 94 (redif.). 2.30. 2.30. 2.30. 2.30. 2.30. 2.30. 4.35 Turbo. Magazine (redif.). 3273170	

Blueberry « Ombres sur Tombstone »

par Giraud

LE MONDE / VENDREDI 8 AOÛT 1997 / 25

● Résumé. - Les frères Clanton et McLaurry arrivent au saloon. Bill Clanton et sa bande sont pris à partie par Virgil Earp, frère du shérif. Pendant que la bagarre se prépare au saloon, Dorée, la garde-malade de Blueberry, lui avoue de manière on ne peut plus directe ses sentiments. En bas, au saloon, le shérif Wyatt Earp entre en scène.



Après une courte pause, la spéculation à la hausse du dollar se poursuit

Le billet vert a dépassé mercredi les 6,38 francs, au plus haut depuis octobre 1989

APRÈS avoir atteint mercredi 6 août en milieu de journée ses plus hauts niveaux face aux monnaies européennes depuis octobre 1989, le dollar a perdu ensuite un peu de terrain, victime à la fois de prises de bénéfice et de la crainte d'une intervention de la Bundesbank. Le billet vert a dépassé mercredi le seuil des 1,89 mark et 6,38 francs avant de revenir en fin de journée sous les 1,88 deutsche-mark et 6,35 francs. Mais l'accalmie a été de courte durée. Jeudi 7 août dans la matinée, la devise américaine a repris sa marche en avant à 1,8868 mark et 6,3675 francs. Elle a gagné plus de 22 % depuis le début de l'année face aux monnaies allemande et française.

Mercredi, c'est l'annonce d'une progression du chômage en Allemagne à un taux record en juillet de 11,4 % de la population active contre 11 % en juin qui a propulsé le billet vert. Les opérateurs en ont conclu que la marge de manœuvre de la Bundesbank pour tenter de stopper la dépréciation de sa devise se trouvait encore plus réduite. Toute remontée du loyer de l'argent pourrait entraîner outre-Rhin et dans le reste de l'Europe, notamment en France où le chômage est aussi au plus haut, une levée de bouilliers contre l'Allemagne. Même si la banque centrale allemande cherche à stabiliser le dollar à éviter une hausse des

taux à long terme sur le Vieux Continent. En dépit de la situation délicate de la Bundesbank, le dollar n'a tout de même pas atteint le niveau de 1,90 mark considéré par bon nombre d'économistes comme « fatidique » pour l'institut d'émission allemand. La faiblesse de la conjoncture rendant difficile l'utilisation de l'arme des taux, certains analystes évoquent la possibilité d'une intervention coordonnée des banques centrales sur les marchés des changes pour stopper l'appréciation du billet vert. Mais la banque du Japon ne semble pas vouloir y participer et s'accommode fort bien d'un yen faible. En outre, la Bundesbank juge cette stratégie peu efficace et dangereuse.

Le prix de l'essence augmente

La hausse du dollar devrait réserver de mauvaises surprises aux automobilistes qui vont payer plus cher leur essence, de 10 centimes en moyenne par litre, dans les prochains jours. Les tarifs à la pompe ont déjà commencé leur remontée depuis le 28 juillet, avec une augmentation moyenne de 4 centimes le litre en une semaine, selon les chiffres du ministère de l'économie.

Les prix des carburants sur le marché international de Rotterdam, qui avaient baissé en juin, ont commencé à augmenter début juillet. Un litre de super 95 valait à Rotterdam 83 centimes hors taxes fin juin puis 90 centimes le 21 juillet et 1,09 franc le 4 août. Si les prix du baril de brut (pour la variété Brent) n'ont pas beaucoup augmenté, passant de 18,55 dollars en juin à 19,12 dollars aujourd'hui, la hausse des carburants est directement liée à la flambée du billet vert dont les cours se sont appréciés de 9 % depuis un mois.

Il reste donc la menace, plus ou moins crédible, d'une hausse des taux. Si l'institut d'émission allemand a laissé inchangé le 5 août son taux de prise en pension à 3 %, il pourrait, comme ultime avertissement, annoncer le 12 août une prise en pension à taux variable. Il se donnerait les moyens techniques de remonter le prix de l'argent à tout moment.

CRAINTE D'UN EURO FAIBLE

Les banques centrales peuvent aussi adopter une autre attitude et chercher à gagner du temps en attendant que le mouvement spéculatif s'étouffe de lui-même. L'économiste américain Fred Bergsten, directeur de l'Institut for International Economics, a mis

en garde mercredi contre un dollar « largement surévalué ». « L'économie américaine est bien plus vigoureuse qu'en Europe ou au Japon et les taux d'intérêt américains sont bien plus élevés. A court terme, l'environnement est favorable au dollar, mais les données à long terme vont dans un sens opposé », estime cet économiste qui rappelle que les États-Unis sont le pays le plus endetté du monde et souffrent d'un déficit commercial croissant. Selon M. Bergsten, la crainte de voir le mark remplacé par un euro faible, à l'origine aussi de l'appréciation du billet vert, semble très exagérée. « Il se pourrait bien que l'euro soit une manne forte », a-t-il affirmé.

Enfin, la hausse rapide de la devise américaine s'explique aussi par le pari des investisseurs sur un relèvement de ses taux directeurs par la Réserve fédérale (Fed), dès le 22 août et la prochaine réunion de son comité de politique monétaire. Une hypothèse devenue plus incertaine après la publication mercredi par la Fed du Livre beige sur la situation de l'économie américaine. Il souligne à la fois la modération salariale et la stabilité des prix. La crainte de la surchauffe s'éloignant, l'indice Dow Jones de Wall Street a battu mercredi son nouveau record historique.

Eric Leser

La capitale de Montserrat a été totalement détruite

L'éruption de la Soufrière s'est intensifiée sur l'île

POINTE-À-PITRE

La capitale de la colonie britannique de Montserrat, Plymouth, a été dévastée par les coulées de lave qui se produisent depuis dimanche 3 août à la suite de l'intensification de l'éruption du volcan de la Soufrière. En trois jours, le dôme magmatique qui s'est formé au sommet du volcan a explosé cinq fois. Les 3 500 habitants de la ville avaient été évacués en avril 1996 à la suite des premiers indices de recrudescence des manifestations éruptives du volcan.

Cinq mille cinq cents personnes environ sont encore présentes sur l'île sur les 12 000 habitants que celle-ci comptait avant l'éruption. Elles sont réfugiées dans le nord de Montserrat, où le relief les protège des coulées de lave. Un plan d'évacuation totale par la mer va cependant être mis en œuvre. Deux mille habitants de Montserrat devraient ainsi trouver refuge dans le département français voisin de la Guadeloupe, distant de 80 kilomètres. Leur hébergement sera assuré dans les hôtels avant leur rapatriement progressif vers des îles de la région et des pays anglophones d'Europe et d'Amérique. Deux mille autres personnes seront évacuées directement vers l'île d'Antigua, une ancienne colonie britannique, et le reste vers d'autres îles des Caraïbes. Selon le Montserrat Volcano Observatory (MVO), les explo-

sions successives du dôme se sont accompagnées d'un nuage de cendres et d'une pluie de fragments de roches qui se sont répandus dans un rayon atteignant 7 kilomètres autour du volcan. Des « avalanches de poussières et de roches incandescentes » - les coulées pyroclastiques - ont atteint Plymouth, située à 4 km du sommet de la Soufrière.

Des coulées déboulant

« à une vitesse de 100 à 200 km/h en charriant des roches incandescentes »

La petite bourgade, blottie au fond d'une baie de la mer Caraïbe dans une vallée dont les pentes remontent vers le volcan, est devenue une ville fantôme depuis l'évacuation de ses habitants. Elle croule sous les amas de cendres - atteignant par endroits plusieurs mètres d'épaisseur - rejetées par le volcan : « Plymouth est complètement détruite et la plupart des bâtiments de la ville ont été incendiés » par les coulées déboulant « à une vitesse de 100 à 200 km/h en charriant des roches incandescentes, dont certaines atteignent la taille d'une voiture ou d'un camion, détruisant tout sur leur passage », a indiqué Jean-Christophe Komoroski, directeur de l'Observatoire volcanologique de la Guadeloupe. Il estime que « la ville est maintenant pratiquement rasée de la carte ».

Evacués une première fois en décembre 1995, les habitants de la ville avaient pu regagner leurs domiciles un mois plus tard, avant d'être définitivement chassés en avril 1996, quand le gouvernement de Montserrat avait pris la précaution d'interdire la zone d'exclusion humaine autour du volcan. Avec ses coquilles petites maisons en bois construites dans le style colonial anglais des Caraïbes avec parfois un étage et ses bâtiments anciens en pierre de taille volcanique, Plymouth avait su préserver un charme qui lui donnait l'air d'être hors du temps. L'île s'était déjà très difficilement relevée du passage du cyclone Hugo, qui l'avait dévastée en 1989 en même temps que la Guadeloupe.

Montserrat vivait du tourisme. Sa population de retraités anglosaxons était venue s'installer au soleil des Caraïbes. L'île avait inventé le « tourisme volcanologique » : les bureaux de représentation qu'elle entretenait à New York, à Hambourg et au Canada, et le site Internet du Montserrat Tourist Board vantaient les charmes d'une île contrainte de vivre avec son volcan.

L'éruption de la Soufrière, qui ne semble pas près de s'apaiser, pourrait cependant entrer dans une nouvelle phase durant les prochains jours puisque des signes annonciateurs d'une décroissance de l'activité volcanique ont été observés depuis dimanche par les volcanologues.

Henri Tincq

Eddy Nedeljkovic

Mise en garde d'Israël au Hezbollah libanais

KIRYAT SHMONA. Israël a mis en garde, jeudi 7 août, le Hezbollah chiite libanais contre des tirs de roquettes sur la Galilée, mais n'a pas confirmé que des salves soient tombées sur cette région pendant la nuit. « L'espérance que le Hezbollah ne fera pas de bêtises et qu'aucune salve de roquettes Katioucha ne tombera sur la Galilée », a déclaré le commandant du front nord, le général Amir Lévy. Selon lui, près de quarante salves de roquettes Katioucha et tirs de mortiers ont atteint trois bases de Tsahal dans la zone dite « de sécurité » au Liban-sud. L'Armée du Liban-sud (ALS, milice libanaise pro-Israélienne) avait affirmé que des roquettes étaient tombées sur la région israélienne de Nahariya. D'autre part, l'explosion en vol mercredi soir d'un hélicoptère de la Force interarmes des Nations unies au Liban (FINUL) a fait cinq morts, tous membres du contingent italien. Selon un porte-parole des « casques bleus », l'incident est « très probablement dû à un accident technique, aucun tir n'ayant été signalé au moment de l'explosion ». - (AFP)

DÉPÊCHES

■ PAYS BASQUE : Igor Urretarazu Garito, membre de FETA arrêté à Albi le 6 août, serait le responsable du réseau chargé de collecter divers renseignements pour le compte de l'organisation séparatiste basque, affirment les services de sécurité espagnols. Igor Urretarazu, ancien policier municipal à Saint-Sébastien, réfugié clandestinement en France depuis 1994, a été interpellé par la police française alors qu'il tentait de voler une voiture.

■ CONJONCTURE : le moral des ménages français s'est légèrement amélioré en juillet, par rapport à juin, selon l'indicateur publié, jeudi 7 août, par l'INSEE. Il est passé de - 23 à - 21. Toutefois, les opinions sur le niveau de vie futur se dégradent légèrement.

■ POLICE : le syndicat de police SGP-CUP (majoritaire) a demandé, mercredi 6 août, l'ouverture d'une enquête sur le recrutement des gardiens de la paix, après la mise en examen et l'incarcération d'un policier pour « usurpation d'identité, obtention induite de documents administratifs et séjour irrégulier ». Dénoncé par un compatriote, le policier, un Sénégalais en situation irrégulière, travaillait dans la police depuis treize ans, après avoir effectué son service militaire dans l'armée française.

■ INTÉRIER : le Nord-Pas-de-Calais et la Picardie ont été privés de télévision et de radio pendant deux heures, mercredi 6 août, en raison de violents orages. La journée de mardi avait été « exceptionnelle », selon la société Météorage, qui a enregistré 69 067 impacts de foudre sur le territoire français, soit un record pratiquement égal à celui du 28 juillet 1994 (74 000 impacts).

■ POLLUTION : 120 mètres cubes d'hydrocarbures se sont déversés dans le port du Havre (Seine-Maritime), jeudi matin 7 août, suite à une déchirure dans la coque d'un pétrolier battant pavillon des Bahamas, au moment où celui-ci accostait. La brèche dans la coque a été colmatée et les secours ont mis en place des barrages antipollution pour tenter de contenir la nappe.

■ MONTAGNE : les sauveteurs avaient perdu tout espoir, mercredi 6 août, de retrouver vivants les trois alpinistes lyonnais disparus dimanche dans le massif du Mont-Blanc (Haute-Savoie).

■ CINÉMA : la fréquentation des salles affiche une hausse de 3 % au premier semestre 1997, dopée par deux succès français, *Le Cinquième élément*, de Luc Besson, et *La Vérité si je mens*, de Thomas Gilou. Ce score devrait permettre d'enregistrer en fin d'année le meilleur score depuis dix ans, avec cent quarante millions d'entrées si cette tendance se poursuit, selon le « baromètre » publié le 5 août par la Fédération nationale des cinémas français (FNCF).

■ LOTTO : résultats des tirages n° 63 du mercredi 6 août. Premier tirage : 7, 11, 13, 25, 29, 40, numéro complémentaire : 21. Rapport pour 6 bons numéros : 2.173.960 F ; pour 5 bons numéros plus le complémentaire : 46.405 F ; pour 5 bons numéros : 2.955 F ; pour 4 bons numéros : 82 F ; pour 3 bons numéros : 10 F.

Second tirage : 1, 4, 10, 32, 33, 33, numéro complémentaire : 29. Rapport pour 6 bons numéros : 40.115.220 F. Rapport pour 5 bons numéros plus le complémentaire : 117.690 F ; pour 5 bons numéros : 9.270 F ; pour 4 bons numéros : 193 F ; pour 3 bons numéros : 17 F.

Les dépanneurs spatiaux au chevet de Mir

LE VAISSEAU SPATIAL Soyouz TM-26, qui a décollé mardi 5 août du cosmodrome de Baïkonour (Kazakhstan) avec à son bord Pavel Vinogradov et Anatoli Soloviev, devait s'arrêter jeudi à 19 h 03 (heure de Paris) à Mir (Le Monde du 7 août). Les deux Russes doivent remplacer leurs collègues présents à bord de la station orbitale, et procéder à diverses réparations après la collision de celle-ci avec un vaisseau de ravitaillement, le 25 juin. Afin de permettre l'arrimage de Soyouz, le cargo Progress M-35, arrivé le 7 juillet, a été séparé de la station et placé en orbite 10 kilomètres sous Mir, qui gravite à 400 kilomètres d'altitude. La manœuvre a été commandée depuis la Terre.

Pendant ce temps, à bord de la station orbitale, les deux Russes Vitaly Tsiibliyev et Alexandre Lazoutkine et l'astronaute de la NASA Michael Foale tentaient vainement de remettre en marche un générateur d'oxygène recalculant, tombé en panne après avoir été débranché lundi pour économiser de l'électricité

en vue de l'arrimage de Soyouz - Mir étant actuellement privée de 40 % de son électricité.

« Cette panne n'est pas un désastre. L'équipage va vite trouver ce qui ne va pas », a assuré le vice-directeur du centre spatial russe, Viktor Blagov, cité par l'agence Itar-Tass. Mir dispose d'une autre source d'oxygène, des « cartouches » représentant deux mois d'autonomie, dont certaines se sont enflammées accidentellement.

Au lendemain du retour sur Terre de Tsiibliyev et Lazoutkine, le 14 août, le nouvel équipage devra faire le tour de la station, à bord du vaisseau Soyouz, afin d'examiner la partie extérieure du module scientifique Spektr, percé et dépressurisé par la collision. Pavel Vinogradov et Anatoli Soloviev devront ensuite, le 20 août, effectuer une « sortie » dans Spektr de cinq heures environ, vêtus de leur scaphandre, pour réparer les quatre panneaux solaires du module au système d'alimentation électrique de la station. - (AFP/AP)

Le pape se rendra sur la tombe du professeur Lejeune

JEAN PAUL II se rendra, vendredi 22 août, sur la tombe du professeur Jérôme Lejeune au cimetière de Châlo-Saint-Mars, dans l'Essonne, entre Etampes et Evry, où il ira aussi bénir la nouvelle cathédrale. Cette brève visite - sans accompagnement - fait partie du programme « privé » du pape éo France, où, du 21 au 24 août, il présidera les Journées mondiales de la jeunesse. Visiter la tombe d'un ami est un rite auquel il sacrifie très rarement à l'étranger. Son homologue n'en a que plus de valeur symbolique, mais, s'agissant d'une personnalité aussi controversée que celle de Jérôme Lejeune, le risque d'être très commenté.

Géographe de renommée mondiale, né en 1926 et décédé le 3 avril 1994, le professeur Lejeune a fait partie, en 1959, de l'équipe qui découvrit la trisomie 21. Directeur de recherches au CNRS, professeur de génétique à la faculté de médecine

et à l'hôpital Necker-Enfants malades, sa lutte contre l'avortement devint ensuite le combat de sa vie, illustrée par son action à la tête de l'association Laissez-les-vivre.

Ce père de cinq enfants fut l'un des avocats de l'encyclique Humanae vitae, condamnant la contraception orale (rédigée par le pape Paul VI en 1968, mais inspirée par celui qui était alors archevêque de Cracovie). Il lutta aussi contre les dérives de la procréation médicale assistée. C'est également sur sa pression que l'archevêché de Paris a mis fin, en 1987, aux fécondations in vitro à l'hôpital Notre-Dame-de-Bon-Secours, quelques mois après l'instruction *Donum vitae* du cardinal Ratzinger condamnant cette pratique.

L'influence de Jérôme Lejeune au Vatican n'a alors fait que croître. Déjà membre de l'Académie pontificale des sciences et du Conseil de la pastorale de la santé, il fut nom-

mé par Jean Paul II, peu de temps avant sa mort en 1994, président d'une nouvelle Académie pour la défense de la vie. On lui prête un rôle de conseil dans la rédaction des textes du pape contre l'avortement, notamment l'encyclique *Evangelium vitae* de 1995.

A sa mort, dans une lettre à l'archevêque de Paris, le pape avait qualifié son « frère Jérôme » de « défenseur ardent de la vie », de « grand chrétien du XX^e siècle », et renouvelé ses critiques contre les « Parlements démocratiques » qui ont légalisé l'avortement. Dans le contexte actuel de radicalisation des militants anti-avortement, la visite du pape sur la tombe de Jérôme Lejeune risque d'apparaître comme une légitimation des commandos dont l'Eglise a pourtant toujours désapprouvé la violence.

BOURSE

TOUTE LA BOURSE EN DIRECT 3615 LEMONDE

Cours relevés le jeudi 7 août, à 10 h 15 (Paris)

FERMETURE DES PLACES ASIATIQUES			
Tokyo Nikkei	19475,85	-1,15	-0,59
Hong Kong Index	16679,27	+0,80	+25,95
OUVERTURE DES PLACES EUROPÉENNES			
	Cours au 07/08	Var. en %	fin 96
Paris CAC 40	3079,26	+1,19	+32,71
Londres FT 100	5036,40	+0,20	+22,29
Zürich	1917,96	—	+45,16
Milan MIB 30	22766	+2,10	+45,03
Frankfurt Dax 30	4939,59	—	+50,08
Bruelles	16971	+1,81	+41,62
Stuttgart S&P	2703,87	—	+44,39
Madrid Iboex 35	6885,10	—	+32,60
Amsterdam CBS	677,20	—	+54,86

Tirage du Monde daté jeudi 7 août 1997 : 458 786 exemplaires

L'été des festivals

Retrouvez les programmes, les articles du MONDE et des reportages sur L'été des festivals

<http://www.lemonde.fr/culture>